

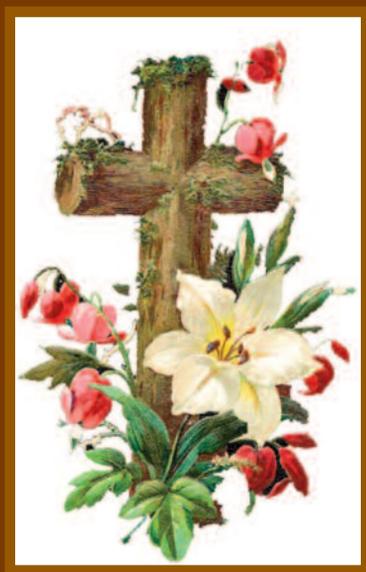
# PETIT ÉCHO

2020 / 01

Spécial



## NECROLOGIE



MISSIONNAIRES D'AFRIQUE



DEPUIS DÉCEMBRE 1912

## PETIT ÉCHO

de la Société des

Missionnaires d'Afrique

### 2020 / 01 n° Spécial

DIX NUMÉROS PAR ANNÉE

SOUS LA DIRECTION DU  
CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ

#### Comité de rédaction

Francis Barnes, Assist. gén.

André Simonart, Sec. gén.

Patient Bahati

Freddy Kyombo

#### Rédacteur en chef

Freddy Kyombo

petitecho@mafrome.org

#### Traduction

Jean-Paul Guibila

Steve Ofonikot

Jean-Pierre Sauge

#### Secrétaire administratif

#### Adresses et expédition

Odon Kipili

segr.amm@mafrome.org

#### Services rédactionnels

Guy Theunis

Dominique Arnauld

#### Correspondants

Les Secrétaires provinciaux

Smnda, Rome

#### Internet

Philippe Docq

mg.webmaster@mafrome.org

#### Archives

Les photographies fournies par les archives M.Afr sont objets de permission préalable à leur publication.

#### Adresse postale

Padri Bianchi, Via Aurelia 269,

00165 Roma, Italia

Téléphone \*\*39 06 3936 34211

Stampa Istituto Salesiano Pio XI

Tel. 06.78.27.819

E-mail: tipolito@donbosco.it

Finito di stampare: novembre 2019

## MOT DU RÉDACTEUR

La Rédaction a choisi de faire un numéro spécial pour vous proposer toutes les notices nécrologiques que nous n'avons pas pu publier l'an passé. C'est toujours avec un sentiment de gratitude que l'on lit la vie si riche des confrères qui ont vécu sur la terre en annonçant la Bonne Nouvelle du salut et en faisant le bien à la suite de leur maître et Seigneur.

Je remercie particulièrement tous les confrères qui se donnent la peine d'écrire ces notices pour nous partager le témoignage de la vie de nos confrères avec qui nous avons parfois vécu sans vraiment les connaître.

En parcourant ces notices nécrologiques, on voit comment l'œuvre de Dieu se déploie dans les diverses vies des confrères et souvent de façon surprenante, à travers des événements de toutes sortes. À certains moments de leur vie, on croyait que la "flamme" s'éteignait, mais non ! elle repartait de plus belle et brillait encore longtemps. C'est l'œuvre de Dieu ! Merci Seigneur pour la vie de tous nos confrères !

Freddy Kyombo

**Proverbe :** « *Comme une journée bien remplie nous donne un bon sommeil, une vie bien vécue nous mène à une mort paisible.* »

Leonardo Da Vinci

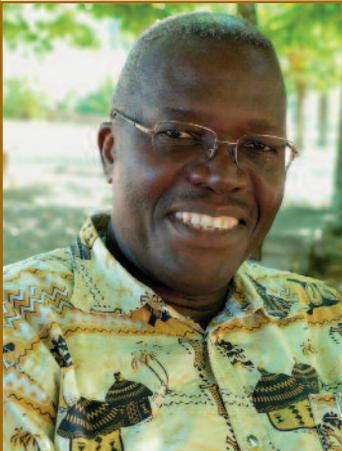
## « La feuille blanche »

Pourquoi les éloges funèbres et les notices nécrologiques semblent souvent à l'opposé de la tendance habituelle de la critique négative et de la recherche de « la faille » chez les autres ? Cela donne l'impression qu'une fois défunt on n'a que des qualités ; une vie embellie par des bonnes attitudes, des bonnes actions. On dirait un plaidoyer...

Je me rappelle deux expériences récentes. Un jour, j'ai soumis un texte à lire à une personne en lui demandant de me donner son opinion après lecture ; quand elle m'a remis le texte, elle n'a émis de critiques que sur les fautes d'orthographe qui l'avaient scandalisée..., J'ai dû attendre qu'elle finisse de se scandaliser pour lui faire remarquer qu'en fait j'attendais un commentaire sur le contenu du texte, et j'en ai profité pour lui dire que l'auteur a quand même fait l'effort d'exprimer ses idées dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle, ce dont je ne suis pas toujours capable. C'est alors que la personne s'est mise à relire le texte et a été frappée par la beauté des idées exprimées. La deuxième expérience est celle d'un exercice de « la feuille blanche » (photo au verso). Un ami qui venait lui-même d'essayer un échec à cet exercice, me montre une feuille blanche et me demande « qu'est-ce que tu vois » ?

Je sens une question piège et je scrute intensément la feuille et je lui réponds d'un ton assuré : « il y a un petit point noir dans l'angle droit de la feuille ! »... il me dit : « regarde bien, c'est si évident » ... et il m'a dit en riant : « tu ne me diras pas que tu n'as pas vu une feuille blanche ! »... En effet, en y pensant, c'était si évident !

**Freddy Kyombo**  
Rédacteur en chef





Oui, j'aime bien l'idée d'un plaidoyer. Qu'est-ce que nous voyons dans la vie de nos frères et sœurs qui traversent nos vie et avec qui nous partageons notre humanité ? Remarquons-nous seulement « les points noirs » que nous nous donnons tant de peine à trouver là où ils sont discrètement cachés ? Ou bien, arrivons-nous à remarquer toute cette grande surface blanche si éclatante sous nos yeux ?

Les confrères qui rédigent les notices nécrologiques de ceux qui nous ont précédés, font un véritable travail de plaidoyer pour dire au Seigneur « Bon Maître, notre frère a donné un verre d'eau à celui qui avait soif ; il a rendu le sourire à celui qui était désespéré ; il a réconcilié telle personne avec toi et avec sa famille humaine ; il a visité et porté secours à un malade, etc. Pour cette raison, accueille-le dans ta bonté ».

C'est surprenant pour un rédacteur qui se donne la peine de chercher des articles intéressants pour les lecteurs, d'apprendre que la plupart d'entre eux préfère lire d'abord les notices nécrologiques. On peut imaginer que ces lecteurs s'intéressent à savoir comment Dieu a cheminé



avec leurs confrères, qu'ils avaient côtoyés sans peut-être bien les connaître. Et je peux vous assurer que ça redonne de l'espoir à ceux qui sont encore en vie ; ils se rendent compte que le Seigneur se déploie merveilleusement dans nos humbles vies. Quand nous rendons notre dernier souffle et que les gens peuvent s'asseoir autour de notre dépouille, ils ont le temps de jeter un regard serein sur ce qu'a été notre vie ; dans cette atmosphère, ils peuvent remarquer cette merveilleuse « feuille blanche » malgré des petits points noirs disséminés par-ci, par-là.

Non, ce n'est pas la peur du defunt ou de son fantôme qui nous font dire du bien de ceux qui nous ont précédés ; c'est plutôt une attitude d'espérance qui nous amène à leur rendre hommage à travers l'évocation de tout le bien dont nous nous souvenons de leur passage parmi nous. C'est une bonne façon de louer Dieu que de reconnaître dans l'autre cette « image » et cette « ressemblance » au Créateur qui est « Amour et bonté ».

Je suis presque sûr que si le confrère dont nous évoquons le souvenir à travers la notice nécrologique, avait l'occasion de la lire, il serait étonné de tout le bien que les confrères ont pu retenir de sa vie. C'est un peu comme ceux dont parle saint Matthieu « Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? ... » (Mt 25, 37). En effet, dans la vie de beaucoup de nos confrères, la main gauche ne sait pas ce que fait la main droite ; et partout où ils ont vécu, à la suite de leur Maître et Seigneur, ils ont fait le bien, ils ont soulagé des âmes... et c'est bien pour cela qu'ils ont répondu à son appel. Quand ils nous quittent, nous faisons bien de leur rendre hommage avec ces bons souvenirs.

J'encourage les confrères qui rédigent les notices de continuer à nous nourrir de ces beaux témoignages de l'œuvre de Dieu dans nos humbles vies. Et tout ceci pour sa plus grande gloire !

Freddy Kyombo



## Angus Shelton 1922 - 2017



**A**ngus James Patrick Shelton (connu sous le nom de Gus) est né le 29 juillet 1922 à Lozells, Birmingham et a fréquenté le lycée St Philips, fondé par des prêtres de l'Oratoire de Birmingham, où il a obtenu le London Matriculation. A la sortie de l'école, il travaille pendant deux ans comme stagiaire dans un cabinet d'avocats.

En 1939, Gus pose sa candidature et est accepté pour commencer ses études chez les Pères Blancs. Le curé de sa paroisse écrit à son

sujet : “Je témoigne volontiers de son caractère de jeune catholique exemplaire. Il communique chaque jour et c'est mon meilleur acolyte. A mon avis, il donnera toute satisfaction et le bon exemple en tant que séminariste ; il est toujours prêt et désireux d'aider de toutes les manières possibles pour le bien de l'Église catholique”.

Arrivé au Prieuré des évêques de Waltham en septembre 1939, il commence ses études de philosophie et les poursuit au Collège St Columba, Newtown St Boswells, de 1940 à 1944. Un rapport de l'équipe à la fin de sa philosophie donne l'appréciation suivante : “Très bon sujet en général. Deux années de travail dans un bureau lui ont donné plus d'aplomb que ce n'est l'habitude chez les étudiants en philosophie”.

Après la philosophie, Gus se rend à Rossington Hall, Doncaster, de 1944 à 1946, pour commencer des études de théologie. En octobre 1946, il entre au noviciat de Dorking. Le maître des novices écrit : “Un homme bon dans la communauté. Ce sera un excellent mis-



sionnaire et peut-être d'une valeur exceptionnelle."

A la fin de son noviciat, Gus poursuit ses études de théologie à Rossington Hall avant de les terminer à s' Heerenberg aux Pays-Bas. Il y prononce son serment missionnaire le 29 octobre 1948 ; il est ordonné prêtre, également à s'Heerenberg, le 11 juin 1949. Après son ordination, il passe quelques mois à Claughton Hall en attendant de partir en Ouganda pour y commencer son ministère.

Sa première nomination en Ouganda est à la paroisse de Bujuni dans le diocèse de Rubaga en janvier 1950 ; il commence à y apprendre la langue. En avril, il s'installe à la paroisse de Mubende et en décembre à Entebbe. En août 1952, Gus est nommé au diocèse de Masaka, professeur à l'école de formation des enseignants de Bikira (Kiteredde). Il déménage à Nkozi en septembre 1954 et de là est envoyé pour enseigner à Nandere Junior Secondary School en août 1955. Il retourne à Nkozi en septembre 1956.

En février 1959 et après 10 ans d'ordination, Gus part en congé, pendant ce temps, fait sa retraite de 30 jours à Mours, en France. Pendant le reste de son congé, il est très actif pour répondre aux ap-

pels de l'Église pour la province britannique et dans les paroisses de Worthing, Newport et Shanklin.

De retour en Ouganda en octobre 1959, Gus travaille à Kisubi, puis à Mubende. En avril 1960, il est nommé secrétaire et vice-chancelier de l'archevêque Joseph Kiwanuka, M. Afr. (+1966), le premier évêque africain de l'Ouganda, dans l'archidiocèse de Rubaga (qui devint partie de l'archidiocèse de Kampala en 1966).

En avril 1964, Gus est à Nakasongola, puis nommé supérieur de la communauté l'année suivante. Il repart en congé en octobre 1966, puis est nommé à Bukalagi en avril 1967. En décembre suivant, il va à la procure d'Entebbe. Il passe ensuite à celle de Nsambya en 1968.

Le pape Paul VI fait sa première visite en Afrique, sa seule et unique visite en Afrique, et c'est en Ouganda, du 31 juillet au 2 août 1969. Gus a souvent mentionné son engagement organisationnel concernant les finances et la planification de la visite papale quand je vivais en communauté avec lui près de 30 ans plus tard. Il a certainement joué un rôle important à cet égard de sa propre manière habile et discrète dans les coulisses. J'ai pu voir quand il racontait ces événe-



ments qu'il était heureux d'avoir pu contribuer à sa manière à cette visite historique.

Le matin du 25 janvier 1971, des unités mécanisées fidèles à Idi Amin attaquent des cibles stratégiques à Kampala et à l'aéroport d'Entebbe où le premier obus tiré par un commandant de char pro-Amin tue deux prêtres catholiques dans la salle d'attente de l'aéroport. Jean-Paul Demers, père blanc et économiste de l'archidiocèse de Kampala, est l'un des tués. Gus remplace Jean-Paul en tant qu'économiste jusqu'en septembre 1972, date à laquelle il part en congé. De retour en Ouganda, il reste économiste par intérim de l'archidiocèse de Kampala et travaille également à la procure de Nsambya jusqu'en juin 1976.

Étant donné la situation économique et politique de l'Ouganda à cette époque, Gus se rend compte de la nécessité de confier à un prêtre diocésain local les fonctions qu'il exerce dans la gestion des finances de l'archidiocèse où, selon Bob Gay, alors régional in Ouganda, "il a très bien réussi" entre 1972 et 1976. Gus décide aussi non seulement de remettre son travail à l'Église locale, mais aussi de quitter définitivement le pays après 26 ans de service.

Dans sa lettre de démission au

cardinal Emmanuel Nsubuga, le 1er mai 1976, il écrit : "Depuis que j'ai été engagé dans des tâches administratives pendant onze ans et trois ans dans l'enseignement, et avec seulement deux ans dans le travail pastoral au cours des quinze dernières années, je ne suis ni mentalement ni physiquement équipé pour le travail paroissial dans les circonstances actuelles. Je trouverais impossible de faire face à la situation économique et aux pénuries actuelles dans le travail paroissial. Par ailleurs, je suis bien conscient du fait que je serais très enclin et tendrais à imposer mon point de vue, pas nécessairement africain, aux gens. Cela ne serait pas acceptable, conduirait à la frustration et à d'éventuelles répercussions graves pour l'Église locale."

De retour en Grande-Bretagne en juin 1976, il passe quelques mois en congé et répond aux appels des églises, offre ses services dans les paroisses de Perranporth et Truro. C'est pour lui un temps de réflexion. En fait, il entretient une correspondance avec le cardinal Nsubuga au sujet de la possibilité de retourner en Ouganda en septembre 1977 et reçoit une réponse très positive. Entre-temps, il avait été nommé à la province britannique par le Conseil général de Rome ;



le conseil provincial britannique l'avait nommé secrétaire provincial et administrateur du Bureau des projets. Alan Thompson, provincial de Grande-Bretagne, apprenant le retour possible de Gus en Ouganda, écrit au régional d'Ouganda : "Je pense que Gus restera secrétaire provincial tant que je resterai provincial !" De fait, Gus est secrétaire provincial en Grande-Bretagne d'août 1977 à août 1978, puis économiste provincial adjoint de 1978 à 1986 à Stormont Road à Londres.

En septembre 1986, Gus déménage à la maison de promotion de Sutton Coldfield pour continuer à s'occuper des projets de la province et aussi des comptes de promotion ; il répond aux appels d'Église dans des paroisses d'Angleterre et du pays de Galles. En 1987, il remet son travail pour les projets à l'économiste de Londres et remplace le père Patrick Walsh à sa mort en 1989 comme aumônier des Sœurs du couvent St Paul de Lichfield. Il y célèbre très fidèlement la messe quotidienne chaque matin jusqu'à la fermeture du couvent en 1997.

En 1992, Gus décide qu'il est trop vieux et trop déconnecté de l'actualité en Afrique pour continuer à répondre aux appels des Églises. À l'âge de 82 ans en 2004, il demande à être relevé de son enga-

gement au bureau de promotion de Sutton Coldfield. Il poursuit sa retraite à Sutton Coldfield.

J'ai vécu en communauté avec Gus à Sutton Coldfield pendant 11 ans. C'était l'aîné de notre communauté et nous admirions tous son dévouement extraordinaire, surtout en coulisse, au bureau pour le travail missionnaire de la Société. A l'âge de 75 ans, il a passé de nombreuses heures à mettre en place les comptes du Bureau de promotion sur un nouveau système de comptabilité informatique. Quand quelqu'un était malade ou par mauvais temps, il se montrait très inquiet et on le voyait visiter des confrères malades à l'hôpital. Il est resté en contact étroit avec les membres de sa famille. C'était un lecteur avide : il avait une grande collection de livres. Il aimait écouter de la musique et mettait fréquemment à jour son équipement pour tirer le meilleur parti de ses collections. La photographie était un autre de ses passe-temps.

Il était strict avec lui-même et attendait la même chose des autres. C'était parfois source de conflits, et il en était très conscient. Ce que j'ai toujours admiré chez lui, c'est qu'il s'excusait toujours s'il y avait eu un désaccord avec quelqu'un. La lettre de démission qu'il a écrit au cardinal



## NOTICES

Nsubuga en 1976 en témoigne : “Enfin, Votre Éminence, sachant bien que la perfection n'existe pas dans cette vie, je vous demande votre indulgence pour les soucis que j'ai pu vous causer ou les chagrins que j'ai pu causer pendant que j'ai servi l'Église de l'archidiocèse de Kampala, et je vous demande vos prières et votre bénédiction”.

A la fin 2015, Gus devient de plus en plus fragile ; il a besoin de

soins et d'aides que la communauté de Sutton Coldfield ne peut fournir. Il exprime le souhait, à ce moment-là, d'être pris en charge par les Petites Sœurs des Pauvres à Harbourne, Birmingham. Son vœu est exaucé : il entre dans la maison de retraite des Sœurs le 13 novembre 2015. Les sœurs et le personnel de la maison soignent Gus avec dévouement jusqu'à sa mort, le 13 avril 2017.

Chris Wallbank



## José Antonio Olano Zapiain 1932 - 2018



**J**osé Antonio - ou simplement Antonio, comme l'appelaient ses confrères – est né le 19 juin 1932 dans le caserío Lizardi, à Astigarraga, une petite ville rurale située à environ 7 km de San Sebastian, dans le magnifique pays basque du Nord de l'Espagne. Sixième des sept enfants de Francisco Olano et Luisa Zapiain, il grandit dans une modeste famille agricole connue et appréciée dans la région pour son travail, sa simplicité et sa piété naturelle. La plupart de ses premiers souvenirs sont

ceux d'une enfance heureuse et bucolique, parfois obscurcie par une tragédie familiale, comme lorsqu'un frère aîné bien-aimé meurt subitement d'une pneumonie alors qu'il faisait son service militaire à Teruel. Cet événement malheureux a laissé une profonde impression sur Antonio qui n'était encore qu'un enfant. Jusqu'à sa propre mort, la scène du retour du corps sans vie de son frère à la maison familiale pour la veillée funèbre et l'enterrement reste fraîche dans sa mémoire, rendue d'autant plus indélébile que ce jour était un vendredi saint.

Un autre événement de son enfance - plus heureux - qui, curieusement, reste en mémoire jusqu'à la fin de sa vie, est celui de son premier mensonge délibéré. Un jour, au début de la chasse, alors qu'il est assis seul, il entend des coups de feu à proximité. Soudain, pénétrant dans la maison par la porte ouverte, il voit un lièvre effrayé et désespéré, suivi plus tard par deux chasseurs. Quand les chasseurs lui demandent s'il avait vu l'animal par hasard, Antonio n'a pas cligné des yeux. "Par-là !", leur a-t-il, en les éloignant du gibier.



75 ans plus tard, Antonio pouvait encore prendre une sorte de plaisir enfantin à se rappeler comment il avait réussi à tromper deux adultes et protéger la vie d'une créature innocente. Comme il l'a dit, il était difficile de discerner lequel des deux éléments lui plaisait le plus : la compassion plutôt que la tromperie deviendra, heureusement, la marque de fabrique de sa vie.

Le jeune Antonio devient physiquement fort et en bonne santé ; à l'adolescence, il est d'une grande aide à la ferme familiale. Pour gagner plus d'argent, il travaille dans l'atelier de menuiserie d'un de ses beaux-frères, à quelques kilomètres d'Astigarraga. Il aime le travail manuel. Même si ses travaux ne sont pas fort artistiques, ils sont au moins solides et durables.

Un autre de ses frères, Ramón, émigre à Cuba avant la révolution. Là, il trouve du travail dans la gestion d'une plantation de canne à sucre ; plus tard, il rencontre et épouse une professeure cubaine. Antonio a l'occasion de leur rendre visite peu avant de décider d'entrer au séminaire. Avec l'arrivée de Fidel Castro au pouvoir, le couple, ainsi que de nombreux autres non-Cubains, sont expulsés du pays n'emportant rien d'autre que les vêtements qu'ils portent. Cette in-

justice laisse une profonde impression sur Antonio.

En 1952, Antonio demande son admission au petit séminaire du diocèse de San Sebastian, à Saturrarán. Il a 19 ans, un âge vénérable pour entrer dans un petit séminaire ; ses camarades de classe – dont certains avaient à peine 11 ans – s'adressent vite à lui comme abuelo (grand-père). Antonio endure patiemment et sereinement, et avec sa bonne humeur caractéristique, cette taquinerie de bon goût. Compte tenu de son âge et d'une préparation académique insuffisante, les études au séminaire, en particulier en latin, s'avèrent difficiles pour l'abuelo. Non seulement il doit apprendre le latin, mais comme le basque est sa langue maternelle, sa connaissance de l'espagnol n'est que rudimentaire. Par sa détermination, transpirant abondamment jusqu'au bout, Antonio réussit à remonter la colline sans avoir à refaire le moindre parcours. Son but est clair et ferme : le sacerdoce.

Avec le temps, son but commence à se préciser, en grande partie à cause du climat missionnaire qui règne alors au séminaire de Saturrarán, et à cause de sa découverte des Pères Blancs. L'Afrique semble l'appeler, tout comme le mystérieux Macédonien, quelque 20 siècles plus



tôt, avait appelé Paul en rêve : « Viens nous aider ! » Cette fois, la voix est celle de Pie XII qui appelle par son encyclique *Fidei Donum*. L'appel ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. En 1959, Antonio, avec trois de ses camarades de classe, demande l'admission au noviciat des Pères Blancs de Gap (France).

Encore une nouvelle langue, et celle-ci n'est pas plus facile à apprendre que la précédente ! L'aide d'autres novices comme tuteurs, l'avantage d'être dans le milieu et l'autodiscipline qu'il avait acquis au petit séminaire se combinent rapidement pour apprendre la langue. Sa détermination à devenir prêtre et, maintenant, missionnaire s'affermir, tandis que le sérieux avec lequel il s'efforce de vivre pleinement la vie du noviciat est un exemple pour beaucoup.

Au cours de l'été 1960, Antonio arrive au scolasticat de Carthage, en Tunisie, pour commencer ses études théologiques. C'est la dernière promotion à terminer le cours de quatre ans qui mène à l'ordination dans ce lieu historique avant qu'il ne ferme ses portes et ne soit remis au gouvernement tunisien.

Après son ordination par Mgr Makarakiza, le 29 juin 1964, dans la chapelle du séminaire des Pères

Blancs à Logroño, en Espagne, Antonio reçoit sa première affectation au Congo-Kinshasa. La situation politique instable de l'époque retarde de plusieurs mois son départ pour Baudouinville (aujourd'hui Moba), où il arrive finalement le 23 juillet 1965. Au cours de ses dix premiers mois et demi dans le pays, il est déplacé cinq fois, jusqu'à ce que, le 10 juin 1966, il trouve enfin la stabilité comme aumônier à Sola (diocèse de Kongolo) où il reste heureux, pendant les vingt-quatre années suivantes.

Dès le début, l'une des priorités d'Antonio comme missionnaire est de développer une relation étroite avec les gens auxquels il a été envoyé, en particulier ceux dans le besoin. Cela l'amène naturellement à travailler dans le domaine du développement durable. Il ne s'agit pas de travaux spectaculaires, mais d'importants travaux d'habilitation : des conseils agricoles basés sur son expérience personnelle à la ferme familiale en Espagne, et l'acquisition de matériel adéquat pour faire un travail spécifique. Au début de sa carrière à Sola, Antonio crée une petite sensation agricole dans la région en procurant gratuitement aux paysans, grâce à la générosité d'un entrepreneur espagnol, une grande quantité de houes - le plus simple



des instruments, mais essentiel pour le petit agriculteur africain. A une autre occasion, il réussit à s'approcher d'un statut quasi légendaire parmi la population lorsque, dans un effort pour enseigner aux agriculteurs l'utilisation des animaux pour faciliter leur travail, il importe de Tanzanie six mulets, animal inconnu jusqu'alors dans la région. Lui-même les a trouvés à Kalemie, les a chargés dans un train et les a accompagnés, s'occupant de leurs besoins pendant le voyage de plusieurs jours vers Sola.

Vers le milieu de son séjour à Sola, Antonio collabore, comme co-fondateur, avec Sœur Elisabeth, membre belgo-polonaise de la communauté franciscaine de Manage (Belgique), pour une nouvelle congrégation religieuse africaine, les Sœurs Franciscaines de Sola. Le désir des cofondateurs est que le style de vie des membres de la nouvelle congrégation ressemble autant que possible à celui des femmes ordinaires qui cultivent quotidiennement la terre et vivent de ses produits. A cela s'ajoute le charisme franciscain : une vie de joie soutenue par la prière, le travail manuel et la pauvreté embrassée volontairement. Le rôle d'Antonio dans la congrégation naissante est de guider le travail manuel des

sœurs et de superviser la commercialisation de leurs produits à Sola et à Kongolo, capitale régionale située à une trentaine de kilomètres. L'après-midi, il se consacre corps et âme à la formation biblique des sœurs. Jean-Pierre Bossuyt, supérieur de la communauté de Sola à l'époque, loue son intelligence ainsi que son choix des lectures : "bonne théologie solide". L'engagement d'Antonio dans la nouvelle congrégation s'étend aussi à l'aspect pratique. Avec tout ce qu'il a à faire, en tant que membre actif de sa propre communauté des PB et en tant que co-fondateur des SFS, il trouve encore le temps de construire une grande chapelle et plusieurs salles de classe pour les Sœurs.

"Pour Antonio, écrit un ancien Supérieur régional du Congo, le travail de fondation des SFS était l'œuvre de sa vie. Il s'y est totalement identifié. Elle correspondait parfaitement à son tempérament et à sa spiritualité : une vie de travail manuel, d'exigence évangélique, de pauvreté, de respect de la vérité, d'honnêteté, d'intégrité personnelle. C'est devenu une partie intégrante de sa personne. C'était merveilleux de voir la joie de ces jeunes sœurs, que ce soit à l'œuvre dans les champs, dans l'administration des besoins des pauvres ou dans leur manière de célébrer



l'eucharistie". Quand le moment vient pour Antonio de passer à autre chose, cela lui coûte très cher sur les plans émotionnel et psychologique. Mais c'est une autre histoire... Qu'il suffise de dire que le rôle d'Antonio dans ce qui a été pour lui une belle réalité s'est brusquement arrêté un jour, contre sa volonté et, certainement de son point de vue, de façon injuste.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1990, Antonio arrive à Mingana (diocèse de Kasongo), incapable de se concentrer sur sa mission à cause des récents événements à Sola qui le laissent dans un "état de rébellion". À Pâques, il retourne en Espagne pour un traitement et une période de recyclage.

Sur son sol natal, et avec l'aide d'un professionnel, Antonio retrouve lentement sa paix et sa stabilité intérieures. Ce n'est pas facile, mais il n'est, bien sûr, pas étranger aux défis de sa vie. A Madrid, où la plupart de ses traitements ont lieu, il demande rapidement à travailler dans une paroisse. Des dispositions sont prises ; en quelques mois, il s'engage heureusement dans une petite paroisse relativement proche de la résidence des Pères Blancs de la rue Menorca. Il aide aussi bientôt une deuxième paroisse. Le travail, pas trop pénible, s'avère thérapeutique ; sa personnalité af-

fable et ses manières accueillantes, ainsi que ses homélies terre-à-terre et - peut-être surtout - brèves en font, presque instantanément, un favori parmi les paroissiens.

Le 28 octobre 1993, Antonio est de retour en RDC, cette fois comme curé adjoint à la paroisse Saint-Barthélemy de Likasi (diocèse de Lubumbashi). Deux ans plus tard, il est nommé responsable de la paroisse et le reste jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1998, date à laquelle il déménage à Bukavu à la maison St Charles Lwanga. Un an plus tard, il part en Espagne pour servir la province.

La phase finale d'Antonio en RDC commence avec sa nomination à Wamaza (diocèse de Kasongo) le 1<sup>er</sup> juillet 2003. L'année suivante, en novembre, il est affecté à Kipaka, où il reste jusqu'en juillet 2009. Cette année-là, il commence à éprouver de graves problèmes de santé : membres et extrémités enflés ainsi que des douleurs croissantes dans les régions lombaires et moyennes du dos. On juge préférable de le renvoyer chez lui pour un traitement. À son arrivée à Madrid, on diagnostique une polymyalgie rhumatismale, affection traitable mais encore incurable. Le traitement est initié immédiatement et en deux mois, tous les symptômes ont disparu pour ne plus jamais re-



## NOTICES

venir. Des symptômes de maladies plus graves les remplacent vite, comme la perte de mémoire.

Le 16 février 2017, Antonio fait son dernier voyage de Madrid à notre communauté de Pampelune pour attendre son admission, douze jours plus tard, dans une maison de retraite dirigée par les Petites Sœurs des Pauvres. Il est un peu confus au début, mais s'installe vite et devient un résident modèle : "si obéissant", est le commentaire habituel des membres du personnel lorsqu'ils parlent de lui, alors que les autres personnes le trouvent "agréable, positif et toujours de bonne humeur".

Ce ne sera pas un long séjour. Sept mois plus tard, le 19 septembre 2018, Antonio souffre d'une hémorragie cérébrale qui le laisse paralysé du côté droit, incapable de parler, bien que lucide la plupart du temps. La perte de la parole est temporaire. Un confrère qui lui rend visite fréquemment au cours des quatre derniers mois de sa vie raconte comment, à chaque visite, Antonio et lui chantent ensemble la Gure Aita (Notre Père en Vascuence), et combien Antonio se réjouit de ce moment et chante la prière de tout son cœur. Il reste paralysé malgré les séances de physiothérapie, jusqu'à ce que, le 12

janvier 2018, il reçoive son appel final et définitif du Seigneur.

Le lendemain, la dépouille mortelle de notre confrère est incinérée et une messe funèbre, présidée par l'assistant du Secteur espagnol et concélébrée par une douzaine de prêtres, dont huit Pères Blancs, a lieu dans la grande chapelle de la maison de repos en présence de son frère Ramón, de nombreux parents proches, de membres de la famille et des amis des autres Pères Blancs et Sœurs Blanches de la région, toute la communauté des Petites Sœurs des Pauvres et quelques autres résidents du foyer.

Quelques jours plus tard, une deuxième messe de funérailles a lieu à son intention dans son Astigarraga natal, devant une importante assemblée composée de membres de la famille, d'amis et de voisins, là où, 86 ans plus tôt, Antonio avait commencé sa vie de foi dans les eaux baptismales ; son long voyage est bouclé, marqué, comme toutes nos vies, autant par ses échecs apparents que par ses réalisations incontestables. Qu'il repose en paix.

Ecrit par divers confrères qui ont connu Antonio à différentes étapes de sa vie et ont contribué à ce souvenir.

## André Monnier 1922-2018



**A**ndré est né le 17 juillet 1922 à Belfort. Sa maman était alsacienne, et son père suisse. Ce dernier était protestant. André a grandi dans un milieu ouvrier, et lui-même aimait dire qu'il avait travaillé en usine. Toute sa vie il gardera cette proximité avec le monde ouvrier et il restera engagé dans des rencontres œcuméniques. Il a été formé au petit séminaire de Luxeuil-les-Bains et au grand séminaire de Favorney. En juillet 1943, il est réquisitionné

pour le S.T.O. en Autriche. En 1945, il s'évade et s'engage dans un bataillon médical de la 1ère Division blindée. En 1946, il frappe à la porte des Pères Blancs. Les novices étaient si nombreux cette année-là qu'il fallut dédoubler le noviciat. C'est ainsi qu'André fait son noviciat à Carthage et continue sa formation théologique à Thibar. Il prononce son serment missionnaire le 30 janvier 1950 et est ordonné prêtre le 28 juillet de la même année.

Nommé au Vicariat de Bobo-Dioulasso, il commence par apprendre la bambara à Niangoloko, avant d'être nommé au petit séminaire diocésain de Nasso où il se fait apprécier par son dévouement. Il réussit bien avec les élèves de 7ème, même si lui-même souffre un peu de ne pas trouver la perfection. Son tempérament franc-comtois en fait un homme assez entier et strict avec lui-même, et il souffre de ne pas toujours trouver la même discipline chez les autres ! En 1956, on lui permet enfin de quitter le séminaire, où il se trouve à l'étroit, et il rejoint la mission de Karan-



gasso, dans la préfecture de Sikasso. Il s'y implique avec zèle dans le travail paroissial. Ses confrères voient qu'ils peuvent compter sur lui, et, en janvier 1960, ils lui confient la fondation d'un poste à Koutiala, où il aide les fonctionnaires à préparer divers concours. Il fait si bien qu'on le nomme responsable des écoles de la préfecture.

Les maîtres lui font confiance et le respectent. Le régional signale toutefois qu'il admet difficilement la contradiction, et que c'est un bourreau de travail qui a besoin d'être modéré. En 1963, on le charge de l'enseignement d'une classe de l'école normale ; c'est une tâche qu'il aime, et où il s'épanouit.

En 1964, il est nommé à Paris, rue Friant, pour le service de la Sainte-Enfance. Les responsables de cette Œuvre pontificale apprécient son expérience et son dévouement. En même temps, il assure également des catéchèses dans l'enseignement public à Paris.

En 1969, il est nommé à Niamey, au Niger. Il va y rester 6 ans. Il va pouvoir donner toute sa mesure au service des enseignants, des étudiants, des élèves, des Frères et des Sœurs, sans oublier toutes les

activités attachées à une paroisse... Il fait de la catéchèse, assure aussi une présence auprès des militaires du Camp Leclerc. Son enthousiasme apostolique ne faiblit pas et trouve de multiples occasions de présenter la Bonne Nouvelle.

Après une année de recyclage, en 1975-1976, à l'Institut de Science et Théologie des Religions (I.S.T.R.) de Paris, il repart pour Bamako où on lui confie la charge d'aumônier diocésain des enseignants. Il aime aussi servir d'intermédiaire entre les missions et les services culturels des ambassades, ce qui lui procure des contacts avec le monde des expatriés. En 1980, il rejoint la paroisse de la cathédrale. Il a alors la soixantaine et commence à se pacifier ; il se trouve de nouveaux jobs comme l'entretien du parterre de fleurs et l'animation de la chorale. En 1991, il demande à rentrer en France pour se rapprocher de son vieux père qui a 93 ans et se trouve en maison de retraite à Dole.

Il accepte d'abord d'aider l'économiste de Bry-sur-Marne pour gérer l'achat des médicaments et régler les factures. Mais cela ne remplit pas sa vie et il a soif de s'engager dans la pastorale. L'évêque de Créteil va d'abord lui confier un mi-temps dans le secteur paroissial de



Villiers-sur-Marne. Puis, en 1995, il lui confie un service paroissial à plein temps à Champigny où il réside, tout en étant attaché à la communauté de Vanves.

En 1998, à l'âge de 76 ans, il rejoint la communauté de Mours où il va passer ses vingt dernières années. Bien qu'atteint d'arthrose, André n'est pas un homme à se morfondre dans l'oisiveté. L'évêque de Pontoise lui confie la charge de Délégué diocésain à la Coopération missionnaire. De plus il prend des engagements pastoraux avec une Equipe Notre-Dame et avec un groupe œcuménique. Il participe activement à la chorale de Conti et est toujours disponible pour rendre des services dans les paroisses environnantes. Il est membre du club local des retraités avec lesquels il aime partager une partie de belotte ou de tarot.

Il se donne également à cœur joie dans l'horticulture, plantant et entretenant chaque année quelques 1.200 bulbes de tulipes et narcisses. Tout ce qui est beau le passionne. Il achète des revues d'art et constitue des albums sur les églises, les cathédrales et les beaux monuments... Surtout, il se passionne pour l'as-

trologie, achetant régulièrement une revue consacrée au cosmos, qu'il découpe soigneusement pour constituer des albums qui font sa fierté. Ses intérêts sont illimités, et après son décès les confrères seront surpris par le nombre de livres d'exégèse, de théologie, de spiritualité, d'histoire et d'art qu'il laisse dans sa chambre.

Il est heureux, et aime faire partager ses passions avec ses confrères. En communauté il est renommé pour son sens de l'humour, et tous apprécient ses nombreuses histoires.

C'est dire qu'André a vécu pleinement ses dernières années, laissant le souvenir d'un confrère épanoui, toujours prêt à réjouir ses compagnons de vie. Il nous a quittés paisiblement le 11 février 2018, à l'âge respectable de 95 ans, laissant le souvenir d'un amoureux de la vie, du beau, de la création, de la vie communautaire, et surtout de son Seigneur qui saura amplement combler tous ses désirs. Ayant fait le don de son corps à la science, il n'y a pas eu d'inhumation. Mais il a eu droit à une belle et joyeuse cérémonie d'obsèques dans la chapelle de Mours.

Un confrère



### Jean Lepers 1926 - 2019



**J**ean Lepers est né le 8 avril 1926 à Bondues, dans le nord de la France. Il est né un jeudi saint et a été baptisé le jour de Pâques. Ses parents étaient agriculteurs à Bettignies, son père s'appelait Germain Lepers, sa mère Marguerite Delobel. Ils ont eu 11 enfants. Jean était l'aîné. Le frère de leur grand-père était un missionnaire Père Blanc ; c'est lui qui a baptisé Jean. Après le baptême, il dit à Marguerite Delobel : "Celui-ci sera missionnaire". Elle répondit : "Je l'ai déjà offert à

Dieu". Deux de ses sœurs sont devenues religieuses.

Jean a commencé ses études à Solesmes, mais a dû les interrompre pour s'occuper de la ferme familiale lorsque son père est tombé malade parce qu'il était l'aîné des enfants. Plus tard, il a été exempté de l'obligation du service militaire en tant que soutien de famille. Jean n'est pas un intellectuel, mais il a du bon sens, il n'a pas de diplôme. Il retourne à Solesmes, puis fait un an à Bonnelles, deux ans à Kerlois de 1947 à 1949. Son curriculum est tout à fait unique. Après le noviciat à Maison-Carrée, il se rend à Eastview, au Canada, pour faire sa théologie. Il est ordonné prêtre à Eastview le 30 janvier 1954.

Il reçoit sa nomination au Nigeria avec des sentiments mitigés. A cette époque, les Pères qui étaient au Nigeria étaient tous anglais, irlandais ou canadiens. Jean Lepers fut l'un des tout premiers Français à y arriver. Il sera suivi des Pères Irénée Edmond et Jean Sibiodon. Nous savions que Jean n'était pas un intellectuel. Ce qui le dérangeait un peu, c'est qu'il devait faire deux choses en même



temps : perfectionner son anglais et apprendre la langue locale, le yoruba. Il atterrit à Osogbo le 10 février 1955.

A cette époque, dans le diocèse d'Oyo, l'évêque était anglais : Mgr Owen Mc Coy. Il n'y avait pas encore de prêtres indigènes. Les Pères Blancs ont déménagé d'une ville à l'autre en tant que curés ou vicaires. En 1970, Jean est nommé lui-même curé de la paroisse d'Ipetu Ijesha, ou plutôt il s'est nommé curé de ce lieu isolé. Il était heureux en communauté, mais voulait atteindre les plus isolés, les plus pauvres, au risque, bien sûr, de vivre seul. Ipetu Ijesha était une petite ville loin de tout ; pas de bureau de poste, pas de magasins, pas de taxis, pas de dispensaire. Il est arrivé avec la voiture que son père lui avait achetée. La voiture du pasteur protestant ne marchait pas, la seule qui marchait était la sienne. Il n'y avait pas de dispensaire. Lorsqu'une personne tombait malade et devait être transportée à l'hôpital, seule sa voiture était en état de marche, si bien que très souvent on l'utilisait pour transporter les malades à l'hôpital le plus proche ; et il n'osait refuser. C'est ainsi qu'il a transporté des malades de jour comme de nuit, pendant plus de 6 ans.

Un jour, je suis allé le voir à Ipetu Ijesha, le jour où le Nigeria a décidé de ne plus conduire à gauche, mais à droite. Ce jour-là les gens avaient peur de partir. J'ai pris ma petite moto pour lui rendre visite. Avant de le quitter dans l'après-midi, je lui ai demandé : "Combien de fois avez-vous emmené des patients à l'hôpital ? Je ne comptais pas, ... au moins une fois par semaine." Effectuez le calcul ; une fois par semaine pendant 6 ans...

Puis je lui ai posé une autre question à laquelle il ne voulait pas répondre. Quand il venait à l'hôpital avec un enfant anémique, les infirmières lui demandaient de donner du sang. Et avant de rentrer chez lui, il donnait un peu de son sang ; ceci, il ne l'a jamais dit à personne.

En 1978, le provincial de France lui demande de rejoindre une communauté ; il annonce à ses paroissiens son prochain départ. Ils se sont rendu compte que Jean leur avait rendu des services incalculables, ils ont voulu le remercier avant son départ. Mais que lui offrir quand on est pauvre ? Ils décidèrent, avec la communauté protestante, de lui offrir une distinction inhabituelle : le titre d'"atobatele", c'est-à-dire celui qui avait toujours été



destiné à être le roi de la ville. Ils lui ont offert une belle robe, que seul le roi peut porter, un chapeau typique des princes locaux, et un collier de perles. C'est la photo que nous avons mise ici avec son chapeau typique.

Jean Lepers a dû apprendre la langue yoruba comme tout le monde. Puisqu'il s'agit d'une langue à tonalités, certains qui ont une oreille musicale trouvent qu'il est plus facile de le chanter que de le parler. Beaucoup de jeunes ont pu chanter le psaume du dimanche sans aucun problème, seulement en suivant le texte. Les tons sont écrits dans leur tête. On ne peut pas dire que Jean soit un bon chanteur, je doute qu'il ait une oreille musicale ; mais il avait certainement une facilité à découvrir les talents de chacun. Dans l'une de ses succursales, il avait découvert des jeunes qui chantaient bien et ne pouvaient faire une mélodie qu'en suivant le texte. Lui-même avait été impressionné, quand il était jeune, par la représentation de la passion du Christ par un groupe de jeunes en Bavière. Il en parlait à des jeunes qui chantaient bien. Il a donné à chacun le ou les textes qu'ils devaient chanter et leur a demandé de préparer de belles mélodies. Le résultat a dépassé leurs

attentes. Après plusieurs répétitions, le jour du spectacle arriva : le résultat fut remarquable : ils avaient fait un mini-opéra en langue yoruba.

Le succès était complet. Ce groupe a donné des représentations dans toutes les paroisses ; les protestants, anglicans et autres groupes leur ont demandé de venir chanter dans leurs églises. Ils ont nommé ce mini opéra "iku olododo" (la mort des justes). Chaque année pendant la Semaine Sainte, la télévision d'Etat diffuse la cassette vidéo.

La dernière fois que Jean est retourné au Nigeria, il m'a dit: "C'est mon dernier séjour au Nigeria, je ne reviendrai pas... Ma sœur religieuse et moi avons convenu qu'à mon retour définitif en France, j'irai comme aumônier à la maison de retraite des Sœurs de la Charité où elle est responsable."

Pendant plus de 10 ans, il est resté dans cette maison de retraite ; il y a vieilli, non loin de la maison de son jeune frère. Sa sœur religieuse est morte, elle l'a précédé au ciel. Quant à lui, sa santé a commencé à se détériorer rapidement ; ce sont les mêmes sœurs qui se sont occupées de lui. En 2016, il devait être transportée à

l'hôpital pour des séances de dialyse. Je l'appelais de temps en temps. Plus tard il a dû aller à la séance de dialyse deux fois par semaine. Sa voix est devenue de plus en plus faible. A la fin, il ne me reconnaissait plus. Il est mort comme ça, lentement le 25 mars 2019. Je suis allé célébrer les funérailles le

jeudi 28 avril, présidé avec le père Bernard Lefebvre.

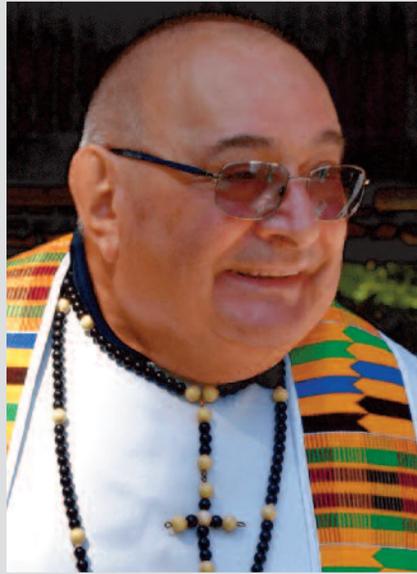
Une sœur nigériane qui vit en France et que Jean avait orientée vers la vie religieuse m'a dit au téléphone : “ Si Jean Lépers ne va pas au paradis, qui d'autre ira ? ”

Joannès Liogier





## Paolo Costantini 1941 - 2019



### En chemin

Paolo naît le 18 octobre 1941 à Castellarano, dans la province de Reggio Emilia. Le papa Mario et la maman Carmen Medici vivent une foi sereine et solide et cherchent à la transmettre à leurs nombreux enfants. Le village se remet debout rapidement après la guerre, en développant l'industrie de la céramique. Le papa suit le courant. Bon menuisier, il lance une entreprise où travaillent une vingtaine d'ouvriers. Dans ce milieu, l'adolescent Paolo apprend la menuiserie, se lance dans la mécanique, l'électricité et la photo, développe l'esprit d'initiative. Très vite on le cherche pour toutes sortes de petits travaux.

“Missionnaire et journaliste, amoureux de l'Afrique”.

Ainsi a été défini le père Paolo Costantini par ses collègues de travail qui ont oeuvré pendant plusieurs années avec lui à la revue “Africa”, un bimestriel qui s'est imposé aujourd'hui à l'attention du public, malgré l'invasion de la presse informatique. Il n'y a pas de doute qu'ils ont ciblé sa véritable personnalité. Cette notice essaiera de s'en inspirer et de l'expliciter, après un coup d'oeil sur sa formation.

Sa vocation naît très tôt. A 11 ans, il rentre au petit séminaire du diocèse et y reste jusqu'au bac. La rencontre d'un Père Blanc éveille en lui le désir de la mission. Les éducateurs sont contre, mais lui résiste. Après une année au Grand séminaire de Reggio, il obtient le placet du recteur pour rentrer chez les Pères Blancs.

Et c'est le départ au noviciat de Gap en 1962. Le père maître, im-



pressionné par son goût pour les travaux pratiques et sa passion pour la technique et la science, le juge plutôt sévèrement. Il constate que le “travail spirituel au Séminaire (de Reggio) n’avait pas été très profond et formait en lui le technicien plus que le prêtre et l’apôtre” et il ajoute “Il faut le ramener sans cesse à la nécessité d’une vie de prière”.

Au scolasticat de Vals, où il arrive en 1963, dans un milieu plus épanouissant, le jugement change. Là aussi les formateurs reconnaissent qu’il a à faire un gros effort pour intérioriser son choix vocationnel, mais ils constatent qu’il en a pris conscience et y travaille. Paolo se révèle doué d’une intelligence supérieure à la moyenne, mais ne la valorise pas pleinement dans les études, fait preuve d’un jugement droit, d’une volonté aguerrie. Il est gai, il taquine volontiers, un peu trop à l’occasion. Il est franc et vrai, mais un peu vaniteux et très personnel.

En 1964, il part pour son stage en Algérie, où il passe un an à Aïn Sefra, en plein Sahara, dans un collège technique, tenu par les Pères Blancs. L’Algérie est indépendante, mais pour un temps, elle laisse encore les institutions de formation aux mains de l’Eglise. Paolo est nommé par le directeur, le père

Deville, comme surveillant et maître d’internat. Il s’engage à fond dans son travail. Il suffit de lire le témoignage du père Deville : “Ses services ont été appréciés de tous, pères, enseignants, élèves. Tous ont remarqué sa générosité désintéressée dans une charge difficile à assumer et ingrate entre toutes. Il faut aussi remarquer le sérieux qui a caractérisé son travail et sa conduite, même dans les moments difficiles et plus pénibles...”

Cette expérience éprouvante lui donne un nouveau souffle quand il rentre à Vals en 1965. Il s’engage à fond dans les études et travaille sa vie intérieure avec constance.

Le rapport final du père Ramart, supérieur du scolasticat, deux ans après, est élogieux. Il le conclut avec ces mots : “Paolo peut être appelé au serment, au sous-diaconat et au diaconat” (8 mai 1967). Le serment a lieu au séminaire le 27 juin 1966 et deux jours après, c’est le tour du diaconat.

Il est ordonné prêtre dans son village natal de Castellarano le 28 juillet 1967. C’est l’évêque de son diocèse de Reggio qui l’ordonne.

## Missionnaire

A l’époque, la province d’Italie demandait aux jeunes prêtres de passer quelques années sur place, avant leur



départ en mission. Paolo n'échappe pas à la règle : il travaille deux ans au petit séminaire de Treviglio (Bergamo) comme enseignant et deux autres au moyen séminaire de Gargagnago (Vérone), comme économiste.

En 1971, il est nommé au diocèse de Kasongo. Paolo part plein d'enthousiasme, suit le cours de langue à Bukavu et se trouve destiné à la paroisse de Shabunda. Dans une lettre de janvier 1973, il décrit ses débuts en mission : "Je m'en sors assez bien en kiswahili et je peux enfin parler avec les gens... J'ai passé mon premier Noël en mission, dans un petit village de la forêt, avec 800 chrétiens. Certains d'entre eux avaient parcouru trente, cinquante kilomètres à pied, pour être présents à la messe de la Nativité. J'ai vécu une profonde émotion quand au Gloria les tambours ont annoncé la naissance du Sauveur".

Shabunda a un territoire immense, beaucoup de succursales, des routes en mauvais état et un personnel réduit. "Je suis seul pour tout un mois, écrit-il, avec le paiement des pensions à faire aux enseignants de nos écoles. Je n'ai pas eu un moment de temps libre... Le travail s'accumule : le catéchisme aux catéchumènes à préparer, les safaris à organiser... Crois-moi, le travail ici est au-delà des forces humaines. Notre mission en

est une pour au moins cinq pères, nous sommes trois. On nous a promis un autre père, mais quand ?" (Lettre du 19 septembre 1973).

Vu sa santé, son courage et ses capacités l'évêque de Kasongo, nomme Paolo coordinateur diocésain de l'enseignement en 1976. Cette nomination ne trouve pas l'accord de ses supérieurs, mais Paolo pense l'accepter tout de même, vu que l'évêque n'a pas de choix. Il devient ainsi le premier directeur non-belge de l'enseignement : "C'est un travail d'animation des enseignants, souligne-t-il, mais aussi avec beaucoup d'administration et de temps au bureau et il m'éloigne un peu de la vie de communauté (il vit désormais à la paroisse de Kalima)... J'ai trouvé les écoles dans un état pitoyable, aussi bien au point de vue matériel que spirituel. Je me suis tout de suite attelé à la tâche, essayant avant tout d'éliminer la corruption et insistant avec les enseignants pour qu'ils prennent conscience de leur responsabilité. Ensuite, je m'engagerai aussi à remettre debout la situation matérielle, mais où trouver les moyens ? Une bonne partie des livres ont disparu, beaucoup de bancs ont fini en bois de chauffage, il n'y a plus de craie... Mais je ne me décourage pas, ce



que je ne peux faire, un autre, j'espère, le continuera" (16 Avril 1978).

À cette période, la province d'Italie commence à réclamer le retour de Paolo pour l'animation missionnaire. Un bras de fer s'engage entre le régional du Congo et le provincial d'Italie. Il dure des années, du fait aussi que Paolo veut rester en Afrique ou au moins ne pas quitter avant d'avoir pu remettre debout la situation des écoles.

C'est en 1982 qu'il quitte le Congo. Il part avec l'intention d'y revenir après quelques années en Italie. En fait, il ne reverra jamais plus Shabunda et Kalima.

## Journaliste

Le rappel au pays était motivé surtout par l'action vocationnelle, Paolo y travaille deux ans. En 1986 le conseil de la province le nomme directeur de la revue Africa à Treviglio. Commenant, il ne dispose pas de collaborateurs, la rédaction n'a qu'un seul ordinateur... Il met rapidement en action son savoir-faire, son sens d'initiative, ses capacités de photographe. Mais c'est trop pour une seule personne. Trois années plus tard, il fait un infarctus qui l'oblige à arrêter son travail. Pour se reposer il part en Irlande où il prend une année sabbatique. L'expérience de trois ans à la revue

lui laisse tout de même le désir de continuer dans le journalisme au service de la mission et de l'Afrique.

L'année sabbatique l'ayant remis en santé, la Maison généralice lui confie la réalisation d'un projet, auquel elle pensait depuis longtemps : mettre en place : un service d'information sur l'Afrique, en visant tout spécialement la presse européenne très peu informée sur la situation et l'avenir du continent. C'est Paolo lui même qui suggère que cette initiative s'ouvre à Bruxelles, plutôt qu'à Rome, comme souhaitaient les P. Blancs. C'est la naissance de ANB-BIA (African News Bulletin – Bulletin d'Informations Africaines), une agence de presse qui, chaque semaine, présente les principales nouvelles concernant l'Afrique. Paolo est secondé par un confrère anglais, Dick Calcutt, responsable de l'édition anglaise. L'initiative a du succès. Paolo vise toujours une information aussi objective que possible, et en même temps, respectueuse des Africains. Les missionnaires en Afrique recevaient régulièrement ce bulletin et se tenaient au courant de l'actualité du continent.

Cette deuxième expérience journalistique de Paolo, se termine en 2004, quand la Maison généralice met fin à ANB-BIA. Deux des rai-



sons principales : le poids financier et la diffusion démesurée de l'information "sociale" par rapport au papier imprimé. Pour Paolo, on peut l'imaginer, c'est un coup dur, mais il l'accepte et rentre en Italie.

Pendant deux ans, il s'occupe de Justice et Paix et collabore à la revue Africa. En 2006, il est nommé économiste provincial et, en 2009, au départ du père Claudio Zuccala pour la mission, il reprend la direction de la revue. Ce sera la troisième et dernière expérience comme journaliste. Deux faits importants à signaler pendant cette période qui durera jusqu'en 2019 : l'élargissement des collaborateurs laïcs d'Africa et, pour finir, le passage en leurs mains de la revue.

En cette longue période, Paolo met en oeuvre toute son expérience et son savoir-faire pour faire connaître à travers la revue, l'Afrique. Il organise à Treviglio et à Milan des rencontres où sont invités des spécialistes du continent africain. Il s'agit de séminaires d'approfondissement, dont la revue se fait écho.

Le temps avance et il se rend compte qu'au point où l'on en est, Africa ne peut plus être gérée par les Pères Blancs italiens. Ils sont peu nombreux et avancés en âge. Il faut passer la main aux laïcs. Cela se réalise en 2017-2018.

Les critiques n'ont pas manqué de la part des confrères du Secteur et de beaucoup de lecteurs. C'était un passage obligé, il est vrai, mais Paolo n'a pas préparé la communauté à ce changement et ne l'a pas mise suffisamment dans le coup. Et pourtant il aurait tiré avantage des conseils des confrères, qui ne contestaient pas le fait de remettre Africa aux mains des laïcs, mais voulaient qu'on veille à un choix de journalistes plus proches de nos perspectives et conférer au père conseiller de la revue, plus d'autorité. Paolo s'est défendu en affirmant qu'aujourd'hui une revue missionnaire se doit d'avoir un style plus laïc si elle veut pénétrer dans la culture actuelle. Plus de temps et d'expérience auraient peut-être aidé Paolo à trouver un point d'équilibre, mais le temps a manqué. Il est vrai que depuis quelques mois il ressentait une fatigue sérieuse, mais personne n'aurait pu penser que son départ vers sa Pâques éternelle était si proche. Il doit être hospitalisé. Les médecins, après un contrôle soigneux, ne jugent pas son état dangereux et le laissent rentrer à la maison. Pendant la nuit un confrère frappe à sa porte, aucune réponse. Il entre et trouve Paolo effondré sur son fauteuil, sans vie.

## NOTICES



L'église paroissiale est pleine d'amis et de connaissances pour les funérailles. Il y a beaucoup de témoignages émus. Mais tous se résument à ce que les collègues avaient écrit de lui dans la revue : missionnaire, journaliste, amoureux de l'Afrique !

Aldo Giannasi





### Jean FISSET 1923 - 2019



C'est à Lyons-la Forêt, entre Rouen et Beauvais, dans le diocèse d'Evreux (France) que naît Jean Fisset, le 26 octobre 1923. Il est le troisième de sept enfants et reçoit aussi les prénoms de Marie et Albert. Son père Henri est notaire. Il fait ses études secondaires à Rouen chez les Frères des Ecoles chrétiennes jusqu'au baccalauréat de Philosophie-Lettres en 1941.

Son milieu familial profondément croyant l'oriente jeune vers

la vie missionnaire, mais l'occupation allemande l'empêche de partir. C'est la figure du père Charles de Foucauld qui l'attire à 13 ans, avec son appel vers le monde musulman. La rencontre de quelques Pères Blancs de la région (Hébert, Roujon) et une retraite chez les jésuites le mènent au provincial de France. Il lui dit son désir de vivre sa foi au-delà du milieu chrétien dans lequel il avait grandi. Il va alors terminer sa philosophie à St Sulpice (le séminaire de Paris) et y commence sa théologie, mais aussi l'étude de l'arabe avec des disciples libanais ! Dès septembre 1943, il entre au noviciat de Tournus puis fait, aux Andelys, sa seconde année de théologie jusqu'en mars 1945 où il est mobilisé.

C'est à Nevers qu'il contracte une grave méningite cérébro-spinale, dont il sort grâce aux soins qu'on lui donne près de la châtelle de Ste Bernadette ! Il sera réformé, mais il en gardera toute sa vie des séquelles au niveau des genoux et une fatigue récurrente (qui lui imposera des congés fréquents en France durant les mois d'été). Il peut cependant rejoindre en 1946



le scolasticat de Thibar (Tunisie) où il achève sa théologie par le serment et le diaconat en 1947 et où il est ordonné prêtre le 2 février 1948. Ses formateurs notent un tempérament lymphatique et une certaine timidité, vu sa santé fragile ; mais ils apprécient sa délicatesse de sentiments et de manières, son jugement droit et sa bonté, sa serviabilité, sa piété profonde,

Sa première affectation exauce ses vœux : c'est l'Algérie qui lui offre ses grands espaces sahariens de 1948 à 1951 : Ghardaia, Djelfa, Touggourt, Biskra. Son bon niveau en arabe l'orienta vers la Manouba. Cet Institut proche de Tunis, fondé en 1926 par le père Marchal, forme les nouveaux venus en langue et culture arabe. Avec sa bibliothèque et sa revue IBLA, il a vu passer en 1936 les pères Lanfry, Mercier, Becquart, Dallet, Demeerseman, Letellier, Renon et d'autres. Jean Fisset y sera à la fois étudiant et répétiteur, de 1951 à 1953, où il est nommé supérieur de Laghouat. Après ces dix ans de terrain et d'études, ce sera, au dire de Mgr Teissier, le meilleur arabisant et connaisseur de la vie saharienne.

En 1957, il revient à Alger, rue du Jasmin, comme supérieur régional. Il sera aussi, d'office

jusqu'en 1972, Vicaire général du diocèse, naturalisé comme le cardinal Duval qu'il épaulera quinze ans, jusqu'à la mort de celui-ci en 1996, traversant avec lui ces années noires où le pays luttait pour son indépendance (1954-1962) puis, après 1976, contre les courants islamistes, qui causèrent la mort de plusieurs confrères, des moines de Tibhirine, d'une sœur blanche et de deux associés laïcs français.

Bien des jeunes pères y ont été accueillis par Jean Fisset et guidés avec beaucoup de sollicitude. Régional du Maghreb, secrétaire de la CERNA (la conférence épiscopale de la région), il résidait rue des Fusillés au Ruisseau (Alger). Il en profite pour faire la grande retraite à la villa Cavaletti (Rome) en janvier 1964 et un recyclage en liturgie byzantine à Damas en 1972. Il sera aussi membre de droit au Chapitre général de 1967 à Rome.

Au retour de Damas, il s'établit aux Glycines, dans les hauts d'Alger, où se trouve le Centre d'études diocésain (avec bibliothèque, revue et cours de langues). Il en sera le supérieur de 1975 à 78, puis avec Mgr H. Teissier, chargé de 1979 à 86 des chercheurs Pères Blancs du Centre (Deville, Desjeux, Georgin, Reesing, G. Demeerseman, etc.)



Durant cette période, pour garder une mission de formateur, il accepte, en plus de ses cours d'arabe, un poste à l'Université d'Alger : enseignant en archéologie le latin épigraphique en arabe ! C'était pour lui une occasion de dialogue avec des étudiants et de partage quotidien de sa foi. Il citait avec bonheur en arabe des textes de la culture islamique ou biblique comme ceux de la 2<sup>ème</sup> lettre de Jean (Dieu est amour 4,16) ou de Ibn Tufayl (XIIe) : L'important n'est pas ce que l'homme dit de sa foi, mais bien ce que sa foi fait de lui !

Une tachycardie inexplicquée en août 1983, puis une opération bénigne en novembre 86, suivies de complications cardio-vasculaires et d'un traitement anticoagulant, Jean propose alors lui-même aux supérieurs (C. Rault, F. Richard et G. Chabanon) un retour définitif en province. Il veut y être soigné et, dans la mesure du possible, après un repos sabbatique, poursuivre ses relations avec le monde magrébin : presse, universitaires, étudiants, retraités, orientaux... Il pense à Vanves, Maisons-Alfort ou à la rue Friant comme lieux d'insertion. De fait, il rentre en France fin novembre 2001, est nommé à Maisons-Alfort en mai 2002, puis rue Friant en juillet 2006. Il peut lire, écrire, sortir un peu, re-

cevoir beaucoup, est très apprécié par sa famille d'abord, mais aussi par ses anciens élèves ou collègues, amis ou correspondants. En mai 2007, à l'occasion de ses 60 ans de serment, il revient largement sur son approche du monde musulman et ses propres mutations (comme il l'a fait ou le fera encore dans Voix d'Afrique, n° 62 et 86 : Chemins de vie au Maghreb ; Vivre avec eux m'a évangélisé !)

Sa fatigue et les soins qu'elle requiert l'amènent à Bry-sur-Marne en novembre 2006. Il y finira sa course le jeudi de Pâques 2019. Responsable-adjoint en 2010, attentif aux soucis de la communauté pendant de longs et bruyants travaux (jusqu'en 2015), il garde jusqu'à la fin le souci fraternel des plus touchés, handicapés ou malvoyants. En juin 2017, pour ses 70 ans de serment missionnaire, il détaille les motifs qu'il a de rendre grâce, inspiré par la vie et la personne de Charles de Foucauld : « Comme lui, je me suis senti en communion spirituelle avec ces croyants tournés ensemble vers le Très-Haut, reconnaissant la discrète action de l'Esprit Saint dans les cœurs droits et sincères... Que de fois je me suis découvert au Maghreb dans la situation même de Jésus en Palestine, m'efforçant d'avoir sur ceux dont je partageais la vie le re-



gard de celui qui n'a pas eu honte d'être identifié à ses frères ».

Il avait choisi lui-même, dès 1992 semble-t-il, les textes de ses funérailles qui eurent lieu à Bry-sur-Marne le 3 mai. La chapelle de la maison fut vite remplie par ses deux familles : celle de ses proches qui assurèrent les lectures (l'hymne aux Ephésiens 1, 3-13 et le chemin d'Emmaüs Luc 24,13-36) et les chants (prières du père de Foucauld et de la petite Thérèse), et celle de ses frères Pères Blancs et Sœurs

Blanches. Mgr Rault préside la célébration et G. Demeerseman donne l'homélie, introduisant plusieurs témoignages de ses amis et de sa famille. Mgr Tessier, ancien évêque d'Oran et archevêque d'Alger, pouvait redire : « Je rends grâce à Dieu qui m'a mis au service d'une Eglise dont tous les membres font de la rencontre avec l'autre, par delà les frontières, le cœur de leur fidélité à Jésus et à son Evangile. N'est-ce pas un aspect très actuel de la mission universelle ? »

Philippe Thiriez





### Joris Vankrunkelsven 1927 - 2019



**J**oris – officiellement inscrit sous le nom de Georges – est né à Anvers le 19 juin 1927. Son père médecin travaillait au service de la Fomulac (Fondation médicale de l’université de Louvain au Congo) à Katana au Congo, mais la famille habitait en fait à Kayanza au Burundi. Après une année en Humanités modernes au collège Saint-Jean Berchmans à Anvers, Joris passa aux Humanités gréco-latines. En 1946 il entre chez les Pères Blancs à Boechout, avec

un trimestre de retard à cause d’une pneumonie. Ses frères Louis et Jan (+1992) l’y suivront bientôt. Etant donné sa santé plutôt fragile, les supérieurs l’envoyent d’abord au scolasticat de Heverlee. Il fait le noviciat à Varsenare en 49-50 avant de retourner à Heverlee, où il prononce son serment missionnaire le 29 septembre 1951 et est ordonné prêtre le 12 avril 1952. En 1954 il obtient à l’université de Louvain, “avec distinction”, une candidature “en Sciences pédagogiques”. Ses formateurs apprécient son caractère bon et heureux et soulignent son esprit de service. Ils voient en lui un homme intelligent, mais pas toujours réaliste : il est homme de devoir, plutôt réservé et timide, assez nerveux et impulsif. Il est d’une grande délicatesse envers les autres. Il a une vie spirituelle très nourrie.

Le 30 mars 1955, Joris s’envole avec Sobelair via Bujumbura pour Bukavu. A Mwanda-Katana il apprend le mashi et devient en juillet 1955 économiste, d’abord à Burhale et deux années plus tard à Kabare. En juillet 1959, il est nommé di-



recteur de l'école normale de Kabare. Début 1961, il devient professeur au Petit séminaire de Mugeru jusqu'à son départ en congé au mois d'août. Il était temps qu'il parte, parce qu'il avait frôlé plusieurs fois la dépression nerveuse. Son médecin lui prescrit un train de vie plus calme et suffisamment de repos. Après la grande retraite à Via Cavaletti, il est envoyé en juillet 1962 comme vicaire à Ciherano, où il devient curé en juin 1963. Une année plus tard, il devient supérieur et aumônier de la Fomulac et professeur à Katana. Pendant son congé en 1967, Schramme et ses mercenaires occupent la région. Les missionnaires doivent se mettre en sécurité et Joris doit ajourner son retour au Congo. Il s'installe à Heverlee et suit des cours à l'université comme 'élève libre'. Mais à force d'ajourner... Joris ne repartira plus en Afrique.

Lorsque le père Jacques Van Nieuwenhove, qui faisait partie de l'équipe de notre premier cycle à Louvain, fut à l'improviste nommé professeur à Lumen Vitae, on demanda à Joris d'aller le remplacer. Il travaillera également à l'aumônerie de l'hôpital Saint-Pierre. Avant d'accepter cette nomination, Joris insiste sur la nécessité de contacter d'abord son évêque Mgr Mulindwa

ainsi que son régional le père Leen, preuve que son coeur restait encore fort attaché au Congo. En novembre 1971, son état de santé l'oblige à aller se reposer, d'abord dans notre communauté de Berchem et ensuite dans celle de Heusy. Les séjours à l'hôpital se multiplient, d'abord à Verviers – où il est dans le coma pendant 36 heures – ensuite à l'hôpital Saint-Pierre à Louvain, à Saint-Michel et Sainte-Elisabeth à Bruxelles. En 1973, il se rétablit tout doucement à Heusy. Il anime des retraites et des recollections et est vicaire dominical, d'abord à partir de la communauté de la rue Lincoln à Bruxelles, ensuite à partir de notre communauté chez les jésuites de Heverlee. En 1975, il va habiter seul – sur ordre explicite du provincial, écrit-il – et s'engage dans la pastorale néerlandophone de trois paroisses de la commune d'Etterbeek, Saint-Antoine, Sainte- Gertrude et Notre-Dame du Sacré-Coeur. En 1982, il travaille pour le Comité des Instituts Missionnaires (CIM), où il est en charge de la comptabilité et de 'Progressio', le service des projets. Il se plaint d'être obligé à occuper un appartement minable. Après la session/retraite à Jérusalem fin 1986, il y est nommé pour l'accueil des pèlerins et la comptabilité. Jérusalem lui plaisait beaucoup. Fin décembre



1991 – Joris est alors en Belgique pour raison de santé – un remplaçant est nommé à son insu. Cela lui a fait un coup.

Joris va se reposer à Stabroek, où un confrère, Jan Blockx, est curé. En décembre 1992 il s’installe à un endroit dont même le provincial pendant longtemps ne connaissait pas l’adresse, d’abord à Kalmthout, ensuite à Hoevenen. De temps en temps, il va passer quelques jours dans la communauté de Varsenare ou d’Anvers. Il avoue lui-même qu’à cette époque il était “en vadrouille”. C’était une période difficile pour lui. Fort heureusement il gardait confiance en quelques confrères. Il continuait à écrire sur la catéchèse et la proclamation de la Parole... Une grande partie de sa journée était consacrée à la méditation et à l’explication de la Parole de Dieu, chaque page commencée par une petite croix dans le coin gauche. Il prépare par écrit toutes ses homélies : des centaines d’homélies, écrites à la main ou tapées à la machine, en français ou en néerlandais, conservées dans toute une série de classeurs. Il vivait

de la Parole de Dieu. Il était très critique pour les chrétiens et pour les prêtres, un peu révolté et amer par endroit. En janvier 2009, il accepte enfin de rejoindre la maison de repos des Petites Soeurs des Pauvres à ‘t Kiel, où quelques confrères se trouvaient déjà. Il continue à écrire, entre autre toute une retraite, y compris les homélies journalières... Sa vie durant sa foi profonde lui a permis de tenir le coup.

Le 8 mai 2019 Joris est transféré d’urgence à l’hôpital Saint-Augustin à Anvers, où il décède le soir même. Un confrère qui l’a bien connu écrit : “Voilà qu’il trouve enfin la paix dont il n’a jamais pu jouir durant sa vie...”

Les funérailles eurent lieu le lundi 13 mai dans la chapelle Sainte-Anne de la Keizerstraat à Anvers. Il avait signalé les personnes à inviter, choisi les lectures et indiqué les personnes qui devaient les lire. Il avait également préparé l’homélie. Fidèle à lui-même jusqu’au bout..., enfin heureux.

Jef Vleugels

## José Tomás Gomez

### 1948 - 2019



José est né le 12 novembre 1948 à Fuenta la Higuera, dans la province de Valencia, au sud-est de l'Espagne. Il est le dernier d'une famille de 4 enfants. Ses parents sont peu croyants. C'est là qu'il passe ses premières années, mais en 1964, à l'âge de 16 ans, il part pour la France retrouver un de ses frères qui habite à Toulouse. Il va y terminer ses études secondaires à l'Institut Ozanam, avant de suivre la formation du Grand séminaire diocésain pendant deux ans. Après quoi, il prend un peu de recul et

prépare une maîtrise en espagnol à l'université de Toulouse, tout en continuant à faire partie d'un groupe de recherche vocationnelle. Ayant ainsi pris racine en France, il demande à avoir les deux nationalités, espagnole et française.

En 1975, il est admis à la maison de formation des Missionnaires d'Afrique à Strasbourg où il passe deux ans, avant de faire son Année spirituelle à Ottawa. Il effectue son stage de formation missionnaire en Algérie, à Ouargla. Puis il revient terminer sa théologie à Strasbourg. Il se révèle bon étudiant et membre actif de la communauté, quoique assez personnel. Il fait partie du groupe qui effectue le déménagement de la maison de Strasbourg à Toulouse, où il prononce son Serment missionnaire le 25 septembre 1981, avant de retourner en Espagne pour y recevoir l'ordination sacerdotale le 6 décembre 1981. Il demande la double incardination, au sein de la Société et dans le diocèse de Toulouse. Il est alors membre de la province d'Espagne, mais en 1984 il demandera à faire partie de la province de France qu'il connaît mieux et où il se sent plus à l'aise.



Après avoir passé quelques mois dans une paroisse du sud de l'Angleterre pour se mettre à l'anglais, il débute sa vie missionnaire en juin 1982 au Malawi, à la paroisse de Mua. Son expérience de stagiaire au Sahara ne l'a pas préparé à ce genre de vie. Il a un peu de peine à s'adapter, mais il s'y donne de tout son cœur et trouve le bonheur. Il est nommé professeur au petit séminaire de Mtendere. La province du Malawi ayant besoin d'un confrère formé pour la rencontre avec les musulmans, vu son expérience saharienne, on lui demande de suivre les cours du PISAI de 1986 à 1988. Il retourne alors à Mua, sur la rive du lac Malawi mais un an plus tard, son comportement l'oblige à quitter le pays et il doit rentrer en Europe. C'est la fin de sa vie missionnaire en Afrique. Il a 40 ans, et va mettre ses talents au service de la Société en Europe, spécialement dans le domaine de la rencontre islamo-chrétienne.

Son premier engagement en Europe le voit à Madrid, où on lui demande de seconder le père Emilio Galindo, directeur du Centre Darek Nyumba, lequel est destiné à aider les étudiants arabes en Espagne (Petit Echo 1988, p. 140-142). José aime la communauté de Menorca

où il vit, et il apprécie le projet de Darek Nyumba, mais il a du mal à collaborer avec le directeur et demande à être nommé en France, sa province.

A ce moment la province de France vient d'ouvrir une paroisse à St Gratien, au nord de Paris, dans le diocèse de Pontoise. L'évêque demande de nommer un confrère pouvant se consacrer à la rencontre avec les migrants et les musulmans qui sont nombreux dans ce secteur. José accepte cette proposition et l'évêque le nomme vicaire de la paroisse et au service de la pastorale des migrants et de la rencontre avec l'Islam. Il se lance dans ces deux directions.

Mais José est assez personnel et a du mal à collaborer avec les structures diocésaines. Il est plus à l'aise dans des initiatives qu'il contrôle lui-même dans plusieurs villes du secteur. De même sa participation à l'équipe paroissiale laisse à désirer. En communauté, il a son horaire et ses façons de vivre à lui. Il passe du temps à lire et à s'entraîner pour le marathon. Il faut dire que la maladie qu'il a contractée au Malawi demande un suivi assez important qui le tourmente et lui prend du temps. Son séjour à St Gratien est interrompu



par la session romaine ‘Au mitan de la vie’ à laquelle il participe en 1997-98.

José dit avoir beaucoup apprécié cette session pour faire une relecture de sa vie et se dit prêt pour un nouveau départ. Ayant achevé son contrat avec le diocèse de Pontoise, la province pense opportun de lui proposer un nouveau défi. En 1999 il est nommé à la communauté de Vanves qui regroupe des confrères exerçant divers ministères à Paris. Il pourra aider le père Jean-Marie Gaudeul pour l’administration de la revue “Se Comprendre”. Il prend aussi des engagements dans le diocèse de Nanterre, toujours dans le domaine de la rencontre islamo-chrétienne. Sa santé a des hauts et des bas, mais il assume et s’adapte à sa nouvelle communauté. Hélas, en 2001 la communauté est appelée à disparaître. José va en profiter pour faire la session-retraite de Jérusalem.

A son retour, il rejoint une autre communauté de la banlieue parisienne qui a pris la responsabilité de la paroisse de Montreuil. C’est une fondation récente de la province ouverte dans la perspective d’une présence aux musulmans, surtout maliens. Il y est heureux et se fait de nombreux amis, mais sa santé

continue à se dégrader. Ses séjours à l’hôpital se font plus nombreux et les séances de chimiothérapie l’épuisent. Il a besoin de repos et accepte d’assurer l’accueil de la maison de la rue Verlomme. Il s’y révèle un confrère serviable et agréable à vivre. Il aime raconter des histoires et provoque souvent le fou-rire de la communauté. Il continue à lire et sa culture générale éblouit les confrères. Toujours aussi sportif, il s’entretient par la marche ou la course. Malgré cela, sa santé continue à se détériorer et les hospitalisations se multiplient.

L’âge avance ; c’est le moment de la retraite, il sent qu’il s’affaiblit et il réalise qu’il est temps de rejoindre une communauté où il pourra se reposer à son aise. En 2014, il demande à partir en Espagne et est nommé à la communauté des confrères aînés de Benicassim. Mais l’endroit est très isolé et, n’étant pas heureux dans la communauté, il se retire dans sa région natale, à Sagunto, où il possède un logement. Cela ne lui suffit pas pour retrouver le moral. A la surprise des confrères, il demande à quitter la Société et à être laïcisé. Il s’agit d’une procédure longue et pénible, et José n’en verra pas le dénouement. Il vit seul, a peu de contacts, même avec sa famille et



## NOTICES

meurt dans la solitude. Ce n'est que le 6 juillet, plusieurs semaines après son décès qu'il a été trouvé gisant dans sa maison. Le médecin l'a déclaré 'mort de mort naturelle' le 1er juin. Les obsèques ont été célébrées par des confères venus de Benicassim en présence de

quelques membres de sa famille et de quelques amis. Une triste fin de vie. Espérons que José ait pu vivre ses derniers instants dans la confiance, et que le Père éternel l'aie reçu chaleureusement dans les demeures éternelles.

François Richard



## Patrick Fitzgerald 1925 - 2019



**L**e Père Patrick Fitzgerald ou “Fitz”, comme il était universellement et affectueusement connu, est né le 22 juillet 1925 dans la ville navale de Portsmouth. Son père est mort quand Fitz était encore un garçon, mais sa mère est restée en vie pendant de nombreuses années. Il fit ses études primaires respectivement à John’s, Southsea, et St Joseph’s, Beulah Hill, deux écoles catholiques bien connues. De façon informelle, l’atmosphère militaire et navale à Portsmouth a eu une influence sur

la vie de Fitz, comme en témoigne l’impressionnante bibliothèque de livres de guerre qu’il a recueillie. Ses affirmations intransigeantes quant à ses opinions, s’inspirait du pouvoir de persuasion de l’Église Churchillienne marquée par la discipline, le défi, la détermination ! La perte au combat de son frère aîné, au début de la guerre, a amené Fitz à réfléchir et à se demander : “ Pourquoi lui et pas moi ? Quel est le rôle de la Providence dans notre vie ? Les choses ne se produisent pas par hasard, mais il y a une divinité qui façonne nos fins, qui les conduit comme il veut ”. C’est à la lumière de cette Providence que Fitz a discerné sa vocation. Lorsque Fitz rejoint les Pères Blancs, il suit le chemin bien balisé des études de philosophie à commencer par le collège St Columba et Rossington Hall de 1944 à 1946. Pour son noviciat, il se rend à Broome Hall en 1946-47. De là, il poursuit ses études au scolasticat de Carthage et de Thibar en 1947-1950 avant de retourner à Monteviot, Jedburgh, pour sa dernière année, 1950-51, avant son ordination. Fitz a été ordonné prêtre, comme



tant d'autres Pères Blancs, dans la belle ville frontalière écossaise de Galashiels. Sa première nomination l'a vu aller au King's College, à Londres, pour obtenir un diplôme en latin afin d'enseigner dans nos petits séminaires. Tout d'abord, il passe un peu de temps à St Columba avant d'aller au Prieuré où il prit la relève du regretté père Frank Moody en tant que directeur de l'école. Fitz a gagné le respect des étudiants comme homme ferme et juste. Sa passion pour le sport, en particulier son équipe de football bien-aimée de Pompée, l'a aidé à se rapprocher facilement des étudiants qui partageaient la même passion. Ses tentatives pour initier les élèves à un peu de culture musicale ont également été appréciées. Il était aussi un très bon professeur de latin. Une citation, tirée des nombreuses lettres de condoléances, illustre ce point après près de soixante ans : Il a enseigné le latin à une demi-douzaine d'étudiants de niveau A si efficacement que je trouve que je peux encore proclamer les premiers mots du "Pro Archia" de Cicéron : "Si quid est in me ingeni, judices... !" C'est pendant son séjour au Prieuré que Fitz commence à aider les fins de semaine à la paroisse St Margaret's, à Twickenham. Cette relation avec St Margaret's s'est poursuivie

comme un fil d'or tout au long de sa vie. Par sa prédication, robuste et stimulante, par son engagement envers Justice et Paix, par son souci pastoral, Fitz inspire la vie de nombreuses personnes. La présence d'un grand nombre de paroissiens de St Margaret à sa messe commémorative en est une preuve. Fitz était également reconnaissant du soutien et de l'encouragement que la paroisse lui a témoigné ici au Royaume-Uni et en Afrique.

Au début des années soixante, on demande à Fitz de se préparer à devenir recteur de St Edwards, notre scolasticat récemment ouvert à Totteridge, à Londres. Il est envoyé d'abord à la Grégorienne, à Rome, pour obtenir sa licence en théologie. Après avoir obtenu son diplôme, il va enseigner pendant un an au scolasticat de Kipalapala, en Tanzanie. Il a adoré l'expérience ! Néanmoins, il est rappelé à St Edwards pour être recteur en septembre 1964. Pendant les douze années qui suivent, il s'implique beaucoup dans les affaires du scolasticat et aide à la gestion de la province. La fondation de l'Institut missionnaire à Londres a lieu sous la direction de Fitz. Ces jours tumultueux et controversés de l'après-Vatican II sont une période passionnante pour les institutions théologiques, mais il y a



aussi une tragédie : un des bons amis et mentors théologiques de Fitz, Charles Davis, choisit de quitter l'Église, pour ne citer qu'un exemple. Fitz garde une main ferme sur la barque pendant cette période passionnante et difficile.

De 1976 à 1991, on demandé à Fitz d'aller en Zambie. Il s'y est préparé en suivant des cours en développement communautaire et en relations humaines personnelles (PRH). Il occupe divers postes pendant cette période, et peut consacrer beaucoup de son temps et de ses efforts à donner des cours sur le PRH. De nombreuses communautés religieuses (hommes et femmes), de nombreuses paroisses et groupes de laïcs bénéficient du savoir, de l'expérience et de l'inspiration de Fitz.

En 1991, il est nommé au Royaume-Uni comme secrétaire provincial. Il s'acquitte de cette tâche avec son énergie et sa diligence habituelles, tout en s'impliquant davantage dans les questions de justice sociale qui lui tiennent tant à cœur. Fitz, âgé maintenant de 70 ans, déménage à Oak Lodge en 1994... Pendant ce temps, il reste très impliqué dans les ministères pastoraux et sociaux. Avec ses amis de Ste Margaret, il donne

vigueur et détermination à l'année jubilaire, " Drop the Debt Campaign" i.e « abandonner la dette », en manifestant à Birmingham et à Cologne lors des réunions du G7.

Pendant de nombreuses années, Fitz fait toujours preuve d'hospitalité à l'égard d'un prêtre/chercheur américain des Philippines, le père Constantino, qui faisait son doctorat sur "Le Nuage de l'Inconnaissance". Le père finit par l'emporter sur Fitz pour accepter son invitation à venir lui rendre visite aux USA. C'est ainsi que Fitz se retrouve dans la paroisse de Bellport, à New York. Un nouveau monde ! Il se sent poussé à partager, avec cette grande et généreuse Église, sa connaissance et son expérience de l'Église en Afrique. Il voulait qu'ils soient davantage conscients des possibilités et des défis auxquels le monde en développement et la justice sociale sont confrontés. Il prêche et lance "Un appel à la solidarité avec l'Afrique". C'est ainsi qu'avec ses responsabilités paroissiales et pastorales, il aide à mettre sur pied une campagne et un magasin pour le commerce équitable en 2001. Finalement, en 2004, Fitz est nommé à l'ANA (PE 10/04). Des préoccupations commencent cependant, à se faire jour au sujet de la compétence, des assurances,



## NOTICES

de la santé et des voyages, et de la vie communautaire. Fitz est nommé de nouveau à la PEP en 2007 (PE 7/07), à Corfton Road, afin de promouvoir les questions de J&P dans la mesure où sa santé le lui permet. En 2010, il est nommé à la communauté de Little Ealing Lane.

Fitz s'était forgé un large cercle d'amis dévoués au cours de ses visites aux Etats-Unis. Ils étaient attachés à lui et reconnaissants pour son ministère dans la prédication, les visites, la consolation de ceux qui étaient dans le besoin et son soutien dans la prière. Il était aussi profondément attaché à eux. Son aide à la paroisse de l'Immaculée Conception à Westhampton Beach avait été très appréciée. Nancy et Bob Giglio, fidèles de la paroisse, étaient devenus des amis très proches de Fitz. Ils l'ont accueilli dans leur maison avec générosité et soutien de toutes sortes. Les visites de Fitz aux États-Unis se pro-

longent en raison d'opérations médicales et d'assurances voyage. Les Missionnaires d'Afrique approuvent d'abord les visites de Fitz mais, à l'approche de ses 90 ans, les supérieurs du Secteur et de la province jugent juste et prudent que Fitz reste dans le secteur britannique. Malgré les appels sincères de ses amis américains, les autorités de la province européenne insistent pour que la responsabilité des soins et de la vie en communauté restent entre les mains du secteur britannique. Sans la permission de ses supérieurs, Fitz retourne aux Etats-Unis où il meurt finalement le 26 juin 2019. Le vendredi 30 août, une messe commémorative pour le repos de son âme est célébrée à Little Ealing Lane. Margaret's, Twickenham, en présence de plusieurs de ses anciens élèves, sans oublier les différentes communautés des Pères Blancs et des Sœurs Blanches. R.I.P.

Un confrère

## Guy Martin 1926 - 2019



Guy est né le 22 septembre 1926 à Carleton-sur-Mer en Gaspésie. Ses parents, Eugène Martin et Léonie Bernard, ont eu huit enfants : trois filles et cinq garçons. Guy a été leur premier enfant. Il fait ses études primaires d'abord dans une école privée puis au couvent de Carleton.

Il entreprend ensuite son cours classique au séminaire de Gaspé. Toutes les activités physiques, littéraires et spirituelles proposées l'intéressent. Cette participation le

conduit à la présidence de plusieurs cercles et mouvements du collège. Il est, entre autres, responsable diocésain de la Jeunesse Étudiante Catholique. Plus les années passent, plus il pense au sacerdoce. La vie missionnaire l'attire particulièrement. Ses contacts avec des Pères Blancs mettent le point final à sa recherche.

Il est admis au noviciat des Missionnaires d'Afrique le 2 août 1948 à Saint-Martin de Laval, au nord de Montréal. C'est au scolasticat d'Eastview, dans la banlieue d'Ottawa, aujourd'hui Ville Vanier, qu'il est affecté le 13 août 1949 pour ses études de théologie.

Durant ces quatre années, on souligne son intelligence vive et pénétrante, un excellent jugement doctrinal et pratique et une volonté forte et généreuse. Il devient de plus en plus ouvert et jovial. C'est un bon travailleur, doté d'une piété solide. On lui reproche cependant d'avoir une tendance autoritaire et d'être exigeant pour ses confrères. Il prononce son serment missionnaire le 26 juin 1952 à Eastview et est ordonné prêtre à Carleton-sur-



Mer le 28 janvier 1953. En septembre de cette même année, il quitte le Canada pour des études à Rome en Droit Canonique où il obtint un doctorat.

Après ses études, en 1956, il est nommé au diocèse de Tabora, en Tanzanie, pour être vicaire de paroisse. Il écrit à ce propos : « J'ai- mais beaucoup cette vie simple, débordante d'activités, car nous avions de nombreuses succursales à visiter. Ces nouveaux convertis vivaient leur foi avec la ferveur des premiers chrétiens. » En septembre 1958, il est nommé professeur au Grand séminaire de Kipalapala. Il y enseigne la théologie morale et le droit canon. Mais cela ne dure pas.

Dès l'année suivante, en 1959, Guy est rappelé au Canada à notre maison de théologie d'Eastview. Il y restera dix ans. Arrivé frais d'Afrique, son enseignement a une touche très pastorale illustrée de nombreux exemples de vie. Son provincial écrit à son sujet en 1965 : « Il est très apprécié des scolastiques comme professeur de Droit Canon : il est très clair et, en même temps, très concret. Les exemples qu'il apporte sont typiquement de l'Afrique. »

Petit à petit, sa théologie et sa

spiritualité prennent une orientation conservatrice et même traditionaliste. Mais jamais ce développement de sa personnalité ne met en cause son attachement de foi profonde, intangible, à Dieu qui est le cœur de sa vie.

En 1963, l'archevêque d'Ottawa lui confie le poste d'aumônier du Mont St-Joseph, un collège de filles, encadré par une trentaine de religieuses. En 1967 et 1968, il est appelé à Rome comme expert au Chapitre. Puis, en septembre 1968, il revient à Eastview. En 1969, il est nommé au tribunal ecclésiastique d'Ottawa, à la cour matrimoniale comme juge. Et on lui demande d'être aussi juge au tribunal d'appel qui siège à Montréal. Il doit donc se rendre à Montréal tous les 15 jours.

En 1970, il est décidé que les cours de théologie pour les scolastiques se donneront désormais à l'Université d'Ottawa. Ainsi sa carrière professorale prend fin.

En 1972, le Conseil général le sollicite pour être Procureur général de la Société. Après six mois de travail, suite à ses propres recommandations, le poste est aboli. Il a aussi été membre du comité de révision des Constitutions de la Société. À cette période, l'épiscopat



canadien pense à lui pour travailler comme auditeur à la Rote. Mais après prière et réflexion, il demande qu'on oublie son nom.

Guy revient au Canada en 1973 où il est nommé Official au Tribunal ecclésiastique matrimonial pour l'archidiocèse d'Ottawa. En 1981, on aimerait qu'il fasse un troisième terme de cinq ans. L'archevêque d'Ottawa écrit au provincial à cette occasion : « Il a donné à notre tribunal une réputation qui s'étend jusqu'à Rome. Il rend ainsi un service incomparable à l'Église. »

Il anime aussi, durant cette période, plusieurs retraites pour des communautés religieuses. Il continue toujours son ministère au Mont Saint-Joseph, mais uniquement auprès des religieuses qui étaient maintenant au nombre de soixante-dix.

En 1976, il commence à éprouver des difficultés de santé. Sa pression artérielle est beaucoup trop haute. Il se fait soigner et il continue son travail tout en diminuant certaines activités.

En mai 1982, la maladie le force à abandonner toutes ses activités au tribunal ecclésiastique ; il vient résider à Québec. Il a connu une ischémie qui a eu comme effet de paralyser légèrement son côté

gauche. Un peu plus tard, un diabète sérieux se déclare. Ses sœurs, qui demeuraient près de notre maison de Québec, l'assistent de façon admirable dans cette longue période de maladie.

Malgré qu'il devienne plus faible, son esprit de service demeure intact. Qui pourrait compter les heures passées au service de la réception de la maison des Pères Blancs à Québec ? Les confrères sont heureux de venir le retrouver pour le consulter.

En 2016, il est accueilli à l'infirmierie des Pères du Saint-Sacrement à Ste-Foy, pas très loin de notre résidence de Québec, mais suite à la fermeture de cette infirmierie, le 17 juin dernier, Guy vient à l'unité des soins de la Résidence cardinal Vachon, à Beauport dans la banlieue de Québec, résidence qui avait accueilli plus tôt ses confrères.

C'est là que, le 2 juillet 2019, Guy entre dans la demeure éternelle promise par Dieu, notre Père. Les funérailles sont célébrées le mercredi 10 juillet 2019 à l'église Notre-Dame-de-l'Espérance de Québec. Il est inhumé au cimetière Notre-Dame-de-Belmont.

Jacques Charron



### Pierre Gouin 1932 - 2019



Pierre a fait ses études primaires à l'école des Saints-Martyrs tenue par les frères Maristes. À 11 ans, ses parents l'ont inscrit chez les scouts de sa paroisse. Pierre dira un jour que l'expérience du scoutisme a été de loin la plus marquante de sa vie. Il a parcouru tous les échelons et les étapes jusqu'à devenir commissaire pour les louveteaux, pour les scouts, puis en charge de la formation des chefs et cheftaines, en passant par la Route... pour finalement mériter le badge de bois à 4 bûches. Ce fut pour lui une seconde et magnifique famille.

**P**ierre est né le 5 octobre 1932 à Batiscan dans le diocèse de Trois-Rivières. Il est le fils unique de Georges-Henri Gouin et de Laurette Théoret. Le lendemain de sa consécration comme évêque en Uganda, Mgr Lacoursière, en visite chez ses parents à Batiscan, dit à Pierre : « Quand tu seras grand, je viendrai te chercher. » Pierre avait alors quatre ans. Vingt-et-un ans plus tard, en 1957, l'évêque assistait à son premier départ missionnaire vers l'Afrique. Il avait tenu parole.

Après ses études classiques au collège des Jésuites Saint-Charles-Garnier à Québec, il entre au noviciat des Pères Blancs à Saint-Martin le 4 août 1952. L'année suivante, il entreprend ses études théologiques à Eastview, Ottawa. Il est très bien apprécié. Il est doué intellectuellement et a un bon esprit d'organisation. Il possède de belles qualités morales et est aimé de ses confrères. Il fait son serment missionnaire le 16 juin 1956 et est ordonné prêtre le 1er février 1957, toujours au même endroit.



Comme Pierre se sent à l'aise dans les études, à l'automne de la même année, on l'envoie à Londres pour étudier les sciences de l'éducation pendant deux ans. Puis, après un court congé au Canada, il part pour la Rhodésie du Nord, aujourd'hui la Zambie. Il travaille comme vicaire dans une paroisse du diocèse de Mansa pendant deux ans pour prendre contact avec la culture du pays.

En 1962, il est nommé à l'administration des écoles du diocèse : cela comportait la nomination des enseignants, la construction et l'entretien des écoles, la distribution des salaires, l'achat de l'équipement et de l'ameublement, le transport des enseignants avec leurs familles et leurs biens, etc. Pierre résume cette étape qui dure neuf ans en ces mots : « Vie active, très active. Tellement fructueuse et heureuse aussi !... et une vie d'équipe comme on en rêve dans nos Constitutions. Nous nous entendions à merveille ». Pierre se donne tout entier à sa tâche sur semaine ; les dimanches, il célèbre l'Eucharistie à l'hôpital ou à la prison, un apostolat qu'il aime beaucoup. Il est aussi chef de troupe scout et commissaire scout pour la province.

Comme il est très professionnel dans son travail, il est affecté à la direction des écoles catholiques du pays, à Lusaka, la capitale. Il a à peine 39 ans. Il reste à ce poste pendant six ans. Il y fait, entre autres, un travail énorme pour assurer des sources de revenus au Secrétariat national des évêques pour qu'il puisse devenir financièrement autosuffisant. Il réussit cette tâche apparemment impossible.

En 1978, une lettre du provincial du Canada donne une toute nouvelle orientation à sa vie. En effet, on requiert ses talents d'administrateur au Canada. Pierre réussit à négocier un sursis de deux ans, temps qu'il consacre à fonder une nouvelle paroisse dans la banlieue de Ndola où il dit avoir vécu les plus belles années de sa vie missionnaire : « Merci Seigneur de ce temps de grâces. Je me sentais si proche des gens. Enfin, finie l'administration ! »

Fin août 1979, c'est avec beaucoup de peine qu'il accepte avec foi de quitter la Zambie qu'il affectionne pour venir travailler à l'économat provincial à Montréal. Après quelques mois d'initiation, il devient économiste provincial pendant six ans, mission qu'il accomplit avec tact et dévouement. Il devient aussi membre du conseil provincial et y demeure plusieurs années, heu-



## NOTICES

reux d'aider la province avec sa gentillesse et son savoir-faire : « J'ai été très heureux durant ces années même si le genre de besogne n'avait rien de très emballant. Je crois que le plus bel aspect d'une fonction comme celle d'économiste provincial est celui de service. Chaque instant de chaque jour, des heures régulières comme des heures supplémentaires, se passe au service des autres, de la Société et des diocèses d'Afrique. »

En 1987, Pierre va faire la session et la grande retraite à Jérusalem, expérience qui l'enrichit beaucoup sur le plan spirituel. Il nous revient pour accomplir différentes fonctions dans la province, surtout en lien avec l'administration, domaine où il brille.

À ce moment aussi, en 1989, il est choisi pour travailler à l'animation missionnaire. Mais l'année suivante, il doit faire un séjour sérieux à l'hôpital et a besoin d'une année pour retrouver sa santé. En 1992, il reprend l'animation missionnaire et vocationnelle.

Pierre demeure un homme-ressource dans la maison, surtout pour les confrères qui arrivent de l'Afrique en congé. Toujours serviable, abordable, aimable et efficace, tout le monde se sent à l'aise avec lui. Il garde aussi de bons contacts avec ses cousins et cousines et des amis qui lui sont chers. Il est serein, aime rendre service ; il aime la vie. Pierre est un homme heureux.

Au début de l'année 2019, Pierre commence à avoir de sérieux problèmes de santé. Il éprouve de la difficulté à avaler et ne peut garder la nourriture qui réussit à rejoindre son estomac. Finalement, à l'hôpital, on diagnostique une tumeur cancéreuse à l'œsophage. Impossible de l'opérer. C'est un choc pour lui, mais il accepte sa condition avec sérénité et se prépare à la grande rencontre qui a lieu le 6 juillet à Sainte-Dorothée après trois jours de douleurs intenses. Pierre est enterré au cimetière St-Martin, à Laval, près de Montréal.

Pierre, un très grand merci pour ta si belle qualité de présence et de service parmi nous !

Jacques Charron

## Johannes (Hans) Gülle

### 1934 - 2019



Père Hans Gülle est né le 15 avril 1934 à Paderborn. Ses parents lui ont donné une bonne éducation chrétienne avec son frère et ses deux sœurs, comme c'était l'habitude à Paderborn. Pendant la seconde guerre mondiale, il a suivi sa formation scolaire à Paderborn. Après six années d'école primaire, il est allé au lycée Theodorianum à Paderborn en 1946. Au mois de novembre de la même année, il change de nouveau d'école et va à l'école des

Pères Blancs à Rietberg. En 1949, il va au lycée des Père Blancs à Grosskrotzenburg et retourne ensuite au Theodorianum à Paderborn, où il passe l'examen d'Etat en 1955.

De 1955 à 1957 il étudie la philosophie chez les Pères Blancs à Trier, suivie du noviciat à s' Heerenberg aux Pays-Bas ; il va ensuite à Totteridge près de Londres en Angleterre pour l'étude de la théologie ; il y fait le serment missionnaire perpétuel le 2 février 1961. Le 8 juillet 1961, il est ordonné prêtre dans sa paroisse d'origine à Salzkotten. Du mois d'août 1961 à janvier 1962, il suit le cours pastoral à Londres et part ensuite pour la Tanzanie où il est vicaire successivement dans les paroisses de Kabanga, Mulera, Nyaronga, Mabamba et Kakonko (diocèse de Kigoma).

Pendant tout ce temps, il reste en contact avec sa famille, ses connaissances et ses bienfaiteurs par des rapports et des circulaires. Il reçoit beaucoup de réactions encourageantes de leur part et beaucoup d'aide pour des projets, avant tout pour "Justice et Paix". Et il



gardera contact avec eux jusqu'à ses derniers jours. Il considérait la Tanzanie comme sa seconde patrie. Il coopère au jubilé (130ème anniversaire du diocèse de Kigoma). Selon lui ce jubilé ne devait pas être seulement un rappel de mémoire, mais un renouvellement de la foi et un encouragement pour propager cette foi.

En juillet 1978 le territoire autour de Kigoma est fermé à cause du cholera qui cause la mort de centaines de personnes. Le père Gülle doit alors quitter ce territoire et rentrer en Allemagne pour des raisons de santé. Le 1er avril 1979, il s'engage dans le diocèse de Münster pour l'animation missionnaire dans ce diocèse. Le 4 mars 1980 il est aussi nommé supérieur de la communauté des Pères Blancs à Münster.

Comme sa santé se stabilise, il retourne à Mabamba en Tanzanie le 1er juillet 1983, puis il participe à la session et à la grande retraite à Jérusalem. Le 11 octobre 1986, il est de nouveau à Mabamba. Il tombe malade de la typhoïde en août 1989 et doit être soigné en Allemagne. Le 1er septembre 1994 il commence une année sabbatique, puis retourne le 1er mai 1995 à Mabamba. Il participe à la session

pour les 70+ à Rome en 2006 et retourne une fois de plus à Mabamba. Le 1er janvier 2010 il est décoré de l'ordre pontifical "Pro Ecclesia et Pontifice" remis par le nonce apostolique et le 24 janvier 2010 de la médaille "Bene meranti" en même temps que des confrères et des catéchistes. Le père Gülle était aussi doué pour la musique. Il a joué de l'orgue aussi bien à Trier que jusqu'à ses derniers jours. En Afrique la chasse était son hobby dans son temps libre.

Le 29 mars 2012, il tombe malade et retourne définitivement en Allemagne, dans la communauté de Hörstel. Il aide encore dans la pastorale des paroisses environnantes, mais ses forces diminuent. En 2017, il change de domicile et entre à la communauté des aînés de Trier où il trouve la paix dans la maison du Père le 8 juillet 2019.

Le père Hans Gülle a été un missionnaire convaincu. Il a marqué la paroisse de Mabamba et le diocèse tout entier de Kigoma par sa foi, son style de vie simple et son engagement pour l'éducation et la formation des personnes, entre autres par la construction d'une école pour filles et des projets de développement, sans parler de la construction de nombreuses églises.



Il s'est engagé pour les valeurs humaines avec toutes ses forces et tout son courage.

Un moment très dur pour lui fut le conflit avec un commerçant arabe qui lui fournissait du matériel de construction à la paroisse de Mabamba. Le groupe de travail 'Justice et Paix' et la Caritas ont pris des mesures contre les intérêts de ce commerçant. Il y eut une procédure judiciaire que les Missionnaires d'Afrique ont perdu. La Conférence épiscopale a considéré ce procès comme un mauvais exemple pour la justice et la paix. La police avait identifié ce commerçant comme

criminel et l'avait mis en prison pour meurtre mais, par la suite, il ne fut accusé que d'abus de pouvoir.

Lors de son jubilé d'or, l'archevêque de Paderborn, Mgr Hans-Josef Becker, a félicité le père Gülle pour ses mérites pour l'Eglise, pour toutes ses prières, ses sacrifices et tout son travail pour le règne de Dieu.

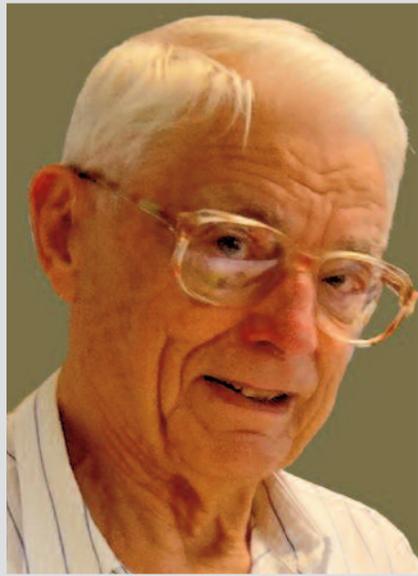
A la demande de sa famille, il a trouvé sa dernière demeure dans la tombe des prêtres au cimetière de sa paroisse d'origine à Salzkotten le 16 juillet 2019 à 14 heures.

Aloïs Schmid





### Pierre Humblet 1932 - 2019



**P**ierre est né à Ixelles le 24 mai 1932 et baptisé en l'église Notre-Dame de la Cambre. Son père, médecin, s'installe à Froyennes (Hainaut), près de Tournai. Pierre a une sœur et deux frères. Il suit les humanités gréco-latines au collège Notre-Dame à Tournai et est scout. Il fait ensuite deux années en sciences naturelles et médicales, la première à Namur, la deuxième à Louvain.

En octobre 1951 il entre chez les Pères Blancs à Thy-le-Château.

Il fait ensuite le noviciat à Varsenare. Pour la théologie il part à Thibar et fait la dernière année à Carthage. Il prononce son serment missionnaire à Thibar le 26 juin 1957 et est ordonné prêtre à Carthage le 3 février 1958.

Ses formateurs soulignent son esprit équilibré et méthodique, son caractère doux et délicat, simple et ouvert. En communauté il est charmant, très serviable, dynamique et dévoué. Il a une grande facilité d'adaptation. "Ce n'est pas l'homme à se mettre en avant". Quant à sa nomination, Pierre écrit : "Je désire la mission musulmane en Afrique du Nord" et d'ajouter : "Plus spécialement l'éducation des jeunes musulmans".

Première nomination : professeur à Rayak, au Liban. En septembre 1961, il étudie l'arabe à la Manouba. En juillet 1961, il est nommé professeur au collège d'El Menzah à Tunis. En 1963, il passe encore une année à la Manouba et retourne ensuite à El Menzah. En octobre 1968, il devient directeur adjoint du Centre de Formation professionnelle de Thibar et termine son



premier terme en 1970 comme censeur au lycée agricole de Thibar. Sur prescription médicale, Pierre devra rentrer chaque année en Europe. Le régional de l'époque note que Pierre "a toujours été apprécié dans les diverses équipes de formateurs et d'enseignants avec lesquelles il a travaillé et il est aimé des élèves".

En septembre 1971, il fait un recyclage en islamologie à l'Institut Pontifical d'Etudes Arabes à Rome. Il passe ensuite une année au Premier cycle italien à Treviglio. Début septembre 1973, Pierre devient supérieur de notre domaine à Thibar. En janvier 1975 il est nommé régional et réside à Thibar jusqu'à la fermeture du domaine le 15 septembre 1975. Il s'installe alors à La Marsa, d'où il accomplit également son deuxième mandat comme régional, jusqu'en juillet 1982.

En septembre 1982, Pierre est heureux de pouvoir partir à Marmarita en Syrie, où il dit "pouvoir enfin faire de l'arabe sans autre préoccupation". En septembre 1983, il retourne en Tunisie, chargé de cours au Centre de formation professionnelle à La Marsa. Nouveau changement de décor en juillet 1989 : Pierre est nommé à Jérusalem, chargé de l'économat. Ce tra-

vail, il le fait bien, mais par devoir. Après avoir informatisé la gestion de l'économat, il aurait dû s'attaquer à l'informatisation de la revue Proche-Orient Chrétien et de la bibliothèque. Mais la situation dans le pays, la tension entre Palestiniens et Israéliens, le rend malade. Sa nervosité finit par causer aussi des tensions dans la communauté. Aussi part-il en congé, en octobre 1992, pour raison de santé et demeure chez son frère à Profondeville. Etant suffisamment rétabli de sa tension nerveuse, il demande l'intervention de la Maison généralice pour une nomination adaptée à ses forces. Il a 60 ans : "Je pense pouvoir encore être utile à ceux qui veulent bien de moi comme je suis".

Le 20 avril 1993, Pierre est nommé secrétaire administratif à la Maison généralice. Ce travail est tout à fait dans ses cordes et Pierre accepte avec joie. Il peut vivre des années de services discrets et cachés à la Société et aux confrères, en expédiant Petit Echo et d'autres publications, en tenant à jour tous les mouvements de confrères et les statistiques, en préparant les dossiers qui devaient monter aux archives, etc. Après environ huit ans à Rome, Pierre repart en Tunisie. Ce dernier retour



au Maghreb n'est pas une réussite. Il refuse d'entamer la procédure – fastidieuse, il est vrai – pour obtenir une carte de séjour, car il compte retourner en Belgique chaque trimestre pour voir son médecin et se reposer.

Pierre s'occupe de la bibliothèque à Sidi Saber (Tunis), les ordinateurs pour l'informatisation étant en route... Finalement, en mai 2002, Pierre est nommé en Belgique, en principe au provincialat de la rue Charles Degroux, pour lancer le site web de la province de Belgique. Il s'acquitte effectivement de cette tâche, mais ne fera que courts passages hebdomadaires à la rue Charles Degroux. Il s'acquitte brillamment de son job de webmaster et il soigne particu-

lièrement tout ce qui concerne les relations avec l'islam. Il tient scrupuleusement le site à jour. Fidèlement il fait suivre au secrétariat ou aux archives les questions soumises par les lecteurs. Depuis deux mois, il avait commencé à initier son successeur à la tête du site, notre nouveau secrétaire, M. Jacques Hermans...

De passage chez nous chaque semaine, Pierre est resté le confrère souriant, agréable, interlocuteur intéressant, toujours prêt à rendre service, s'intéressant également aux questions actuelles posées par la foi. Nous l'attendions ce mercredi 10 juillet 2019, lorsque la mort emporta inopinément ce serviteur discret et fidèle. Qu'il repose maintenant en paix !

Jef Vleugels



## Vincent Doutreuwe 1927 - 2019



**Ê**tre prêtre pour Jésus et pour les hommes ! Voilà le sens qu'il a voulu donner à toute sa vie en choisissant de rentrer chez les missionnaires d'Afrique, Pères blancs. Et un de ses confrères qui l'a bien connu au Mali, témoignait dans son homélie, le jour de ses obsèques : « Je peux dire qu'il a vraiment vécu cet idéal durant toute sa vie missionnaire ».

Vincent est né à Ermont, en Seine et Oise (actuellement Val d'Oise) le 25 avril 1927. Ses parents,

René et Thérèse ont eu quatre enfants : 1 garçon, 2 filles et le dernier, Vincent. Son père René a eu beaucoup de déboires. Après la guerre de 1914, il fonda une petite entreprise avec un associé, véritable escroc, si bien qu'au moment de la faillite, c'est lui qui a dû rembourser la dette jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale. Entre temps, ils sont allés habiter aux Aubrais, près d'Orléans, et c'est là que Vincent fréquenta le collège Saint-Euverte lequel n'était pas du tout porté sur les Lettres, mais très ouvert d'idée avec les juifs et les protestants. Après le premier bac, que Vincent d'ailleurs n'a pas eu, toute la classe est renvoyée : c'était en 1945, Il n'est plus question de continuer les études. Mais quelle orientation prendre ? Les Eaux et Forêts ? La prêtrise ? La vie monastique ? En vue de faire un discernement, il part à Fontgombault, au séminaire des vocations tardives. C'est là qu'il entend l'appel du Seigneur qui sera le fondement de sa vie : « Être prêtre pour Jésus et pour les hommes », ce qu'il réalisera dans la Société des Missionnaires d'Afrique.



Il entre alors à Kerlois en octobre 1947 pour la philosophie, puis à Maison-Carrée pour le noviciat en 1949. Il poursuit sa théologie à Thibar, avec son service militaire dans l'artillerie en Tunisie. Il revient à Thibar où il fait son serment le 27 juin 1954 et termine à Carthage avec l'ordination sacerdotale, le 10 avril 1955. Pendant toutes ces années, sa faiblesse intellectuelle l'a fait douter de lui-même, mais sa volonté énergique et son dévouement total et généreux, considérés comme sa caractéristique personnelle, l'ont emporté sur ces lacunes.

Il reçoit sa nomination pour Guéné-Goré, dans le diocèse de Kayes, où il arrive en novembre 1955. Après son congé en 1960, il est envoyé à Kakoulou où il a de la peine à s'adapter. Il est alors nommé à Kassama en 1963, où finalement il trouve un épanouissement qu'il n'avait pas eu auparavant.

Aussi, en 1969, il est nommé Supérieur de Kassama, une responsabilité qu'il a difficile à accepter car, disait-il, « je suis doué pour être second, pour épauler et soutenir le responsable, mais pas pour être le premier ». En fait, sa belle expérience et son bon jugement lui ont permis de faire face à ses obligations de curé et de supérieur.

A Kassama, il s'est fortement engagé dans son travail au dispensaire. Il était d'ailleurs doué pour les soins et avait beaucoup de patience, les gens l'aimaient bien. Comme il avait beaucoup de cœur et était très sensible, il ressentait très fort la souffrance des malades, et il était très attentif au soin des lépreux à qui il rendait régulièrement visite, même lorsqu'il partait en tournée. La formation des catéchumènes lui tenait vraiment à cœur.

En effet, s'il a été nommé au Soudan, aujourd'hui le Mali, c'était bien pour prêcher le Christ et s'occuper des nouveaux chrétiens, mais très vite il s'aperçoit que ce n'est peut-être pas ce que Dieu lui demande. En relisant cette période de sa vie, il écrit : « Je découvre qu'il y a de bons musulmans pieux et soumis à Dieu. Pourquoi, nous chrétiens, avons-nous des clichés si péjoratifs sur l'islam ? (...) Oui, il y a une belle approche de la grandeur de Dieu qui m'a fait changer ma prière personnelle et avoir une même approche pour tous les hommes, chrétiens, musulmans et adeptes des religions traditionnelles ». Pour être fidèle au fondement de sa vie « être prêtre pour Jésus-Christ et pour les hommes », il a su souvent changer son regard et voir tout ce qui se passait autour de lui avec le regard de Dieu.



Aux yeux de ses confrères, il avait un tempérament fort qu'il avait parfois de la peine à maîtriser. De plus, sa timidité ne facilitait pas la communication en communauté. Mais, pour ceux qui ont vécu avec lui, il est resté un "chic type", surnaturel, et un très gros travailleur, et même « un dur » : il pouvait partir en tournée, en plein midi, après avoir travaillé la matinée au dispensaire, sans prendre le temps de manger, au risque d'abîmer sa santé... Enfin, que de services n'a-t-il pas rendu dans les différentes communautés où il a vécu, grâce à son grand savoir-faire pratique !

En 1974, ne connaissant rien du reste du Mali, et avec l'accord de ses confrères, il est parti faire le tour du Mali en mobylette (Peugeot, 3 vitesses). Il a ainsi visité tous les postes de mission du Mali (sauf 5, dont Gao, qu'on lui a déconseillé à cause de l'état de la route et aussi de la distance : 580 Kms). Il a ainsi parcouru 3500 kms en 45 jours ! C'est alors qu'il partit en congé où il a suivi une session à l'Arbresles.

En 1975, après 20 ans dans le secteur de Kassama – Guéné-Goré, l'évêque de Kayes, Mgr Etienne Courtois, le nomme à la paroisse de Sagabari qui fait secteur avec Kita. Pendant trois ans, il travaille au dispensaire, jusqu'à l'arrivée

des religieuses. Après quoi il s'oriente plus vers la prise en charge du matériel de la paroisse et va souvent à Kita pour aider, particulièrement au moment du pèlerinage national à Notre-Dame du Mali, où il a la chance de trouver le Frère Victor Dery qui l'initie aux nombreux problèmes d'électricité. Il résume cette période ainsi : « Un pied à Kita, un pied à Sagabari, quelques tournées en brousse ».

En 1988, il va suivre la session-retraite à Jérusalem. A son retour, il est nommé de nouveau à Kassama. En 1990, il suit avec beaucoup d'attention le voyage du pape Jean-Paul II au Mali. A son retour à Kassama, il a une grosse dispute avec un catéchiste, à la suite de quoi l'évêque lui fait dire qu'il ne veut plus le voir dans son diocèse ! Cela a été très dur pour lui. En réfléchissant sur cette dispute, il y voit deux causes : « Il y a plus d'un an que j'ai abandonné la cigarette, moi qui étais un grand fumeur, et la cigarette m'aidait à adoucir mes réactions dans les conflits qui surgissaient, et maintenant il n'y a plus de cigarettes. Mais plus profondément, c'est que j'étais malheureux car j'étais seul : on ne travaillait pas en communauté, mais chacun à sa façon faisait son travail dans son coin ». A ce propos, ses confrères savaient bien que fu-



mer était son remède contre la nervosité, et que de fois ne l'ont-ils pas vu allumer une nouvelle cigarette avec celle qu'il venait de terminer... En revenant d'un congé, il a épaté tout le monde parce qu'il avait arrêté de fumer : encore un coup de volonté ! » Peut-être était-ce une décision prise à la suite de sa retraite à Jérusalem ?

La conséquence de tout cela fut un nouveau congé en France avec nomination à Lille pendant 2 ans après quoi, pacifié, il a pu retrouver le Mali, mais cette fois dans le diocèse de Bamako, au CEL de Faladyè. Là, il s'occupe du matériel du Centre de langues et de la paroisse, ce qui l'oblige à aller régulièrement à Bamako. Il aurait voulu plus de travail pastoral, mais il n'est pas à l'aise en bambara et s'adapter à une nouvelle langue quand on a 70 ans, ce n'est pas évident ! Il y restera jusqu'en 2004. Pendant son congé, il apprend qu'il doit rester définitivement en France. Il pourra cependant repartir fin juin au Mali jusqu'en septembre pour faire ses adieux.

En France, il est nommé comme économiste à Toulouse, rue Ringaud, et en 2007, il rejoint la Résidence de Billère où il tâche de vivre les

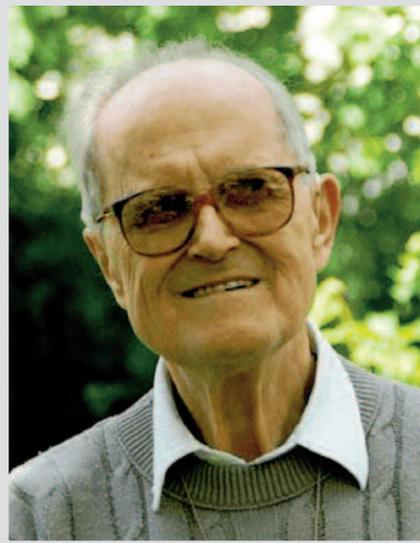
belles qualités de la sagesse malienne. Il s'exerce à la patience, essaie de voir le beau côté des choses, malgré son handicap visuel et il reste entièrement disponible pour les services qu'on lui demande. A Billère, il répétait souvent : « La vie est belle ! » Oui, il est heureux parce qu'il a la joie de vivre dans une communauté de Pères Blancs.

Quelque temps avant son décès, les confrères voyaient Vincent baisser régulièrement, mais avec sa volonté habituelle, il tenait bon. La veille au soir, il était à la salle à manger. Le lendemain matin, il n'était présent ni aux Laudes ni au petit déjeuner. L'infirmière, partie dans sa chambre n'a pu que constater son décès : c'était le 23 juillet 2019. Discrètement, comme à son habitude, il était parti dans la nuit.

A la messe des funérailles célébrée en la chapelle de Billère, l'évangile choisi a été celui de Matthieu (10, 7-13) où Jésus donne ses instructions aux 12 apôtres. Vincent a entendu ces paroles et les a mises en pratique. Et aujourd'hui, Jésus lui dit ce que l'évangile rapporte en Mt 7, 24 : « Homme prévoyant, toi qui as construit ta maison sur le roc », entre dans la joie de ton maître !

Pierre Landreau

## Augustin de Clebsattel 1922 - 2019



Augustin a vu le jour à Dunkerque tourné sur la mer du Nord, pour traverser les mers ?... Dieu seul le savait ! Ce fut en 1804 que ses ancêtres se sont établis à Dunkerque ; ils venaient alors de Thann, en Alsace. Mais l'histoire de la famille de Clebsattel a débuté en Bavière, à Bamberg. Sous Louis XIV, la branche cadette émigra en Alsace...

Son père, transitaire et président de la Chambre de Commerce, avait une Société comprenant une soixantaine d'employés. La famille comprenait six enfants, trois garçons et

trois filles. Famille chrétienne, ils ne manquaient jamais la grand-messe du dimanche. À la prière du soir participait le personnel. Lorsqu'Augustin a onze ans, ses parents, soucieux de sa bonne éducation, l'envoient à Avon (Fontainebleau), au Petit Collège "Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus". Il a pour directeur un jeune Carme, le père Jacques de Jésus. Il y est pensionnaire de 1934 à 1938. Ces quatre années-là le marquent fortement.

Le père Jacques, éducateur né, les entraîne, dans un esprit de famille, au sens du devoir, de la responsabilité, à s'ouvrir librement à tout ce qui relève du spirituel et de la culture. Il les invite à se mettre à l'écoute des diverses vocations : militaire, polytechnicien, artiste... À la fin de l'étude, le soir, ils attendent avec impatience la "lecture spirituelle"... Il y a là, certainement, un terrain propice pour sa vocation.

A cette époque, Augustin se sent plutôt attiré vers l'armée... Après une année passée à Vannes, où son père avait trouvé refuge en 1940, toute la famille retourne à Paris ; son père y ouvre un Bureau Maritime. Étant de la classe 22 et appelé au S.T.O. (Service du Travail Obli-



gatoire en Allemagne), Augustin va poursuivre ses études pour préparer son Bac à Villars-de-Lans. Grâce à une fausse carte d'identité, il ne part pas en Allemagne. Après la libération de Paris, le 25 août 1944, il s'engage dans la Division Leclerc. Il est même blessé par un obus à la fin de la campagne d'Alsace. Puis il débute sa formation d'élève officier. Très vite, il se rend compte que ce n'est pas sa vocation.

En 1946, attiré par l'Angleterre, Augustin vit pendant huit mois dans la belle ville d'Oxford, ville réputée pour ses collègues et ses 83 clubs... C'est là qu'il ressent l'appel du Seigneur... un arrachement à une vie mondaine... Il y verse des pleurs, mais ressent une joie merveilleuse en entrant chez les Pères Blancs, le 1er novembre 1947, au séminaire de philosophie de Kerlois. Après le noviciat à Maison-Carrée en 49-50, il met le cap sur le Canada pour le scolasticat. Ils sont cette année-là, trois Français et un Belge. Ils mettent cinq jours pour la traversée de l'Atlantique. Augustin fait son serment le 26 juin 1953 et est ordonné prêtre le 30 janvier 1954.

Sans l'avoir demandé, en octobre 54, il est nommé en Guinée-Conakry. Nommé au pays Toma (Macenta), au diocèse de Nzérékoré, il est accueilli par Mgr Maillat, qui souligne que ce beau pays ressemble au sien, une « petite Suisse ». Il y apprend

la langue à tons. Il fait des tournées à travers la grande forêt tropicale par des « sentiers de chèvre » et des routes détrempées, passant au milieu de forêts sacrées, avec ses masques et ses camps d'initiations.

Tombé malade en 1961, il est rapatrié et retenu à Nancy pour l'animation missionnaire. Durant sa grande retraite à la Villa Cavalletti et grâce à Mgr Maillat, il peut assister à l'une des dernières séances du Concile Vatican II. De retour en Guinée, il est expulsé avec tous les missionnaires, en juin 1967.

Il est alors nommé « provisoirement » en Tunisie pour... 29 ans ! Là, contrairement à la Guinée, pas de catéchuménat ni de baptêmes. Il s'agit simplement de vivre dans un pays musulman... Il dessert cependant des paroisses autour de Tunis. Depuis l'indépendance, les églises ayant été nationalisées, les messes se célèbrent dans des maisons... Avec un petit bagage d'arabe dialectal, il peut côtoyer des familles : écoute et respect facilitent les relations. Celles-ci sont vraiment bonnes avec les anciennes communautés italiennes et siciliennes.

Suite à un numéro de la revue « Vivante Afrique », relatant une enquête faite par deux Pères Blancs belges sur les Focolari, il s'intéresse au mouvement. Aussi, à son retour en France, en juillet 1996, avec



l'accord du provincial, il passe huit mois à l'école des religieux, à Loppiano, en Toscane, centre pilote du mouvement, appelé officiellement « L'œuvre de Marie ». S'y trouve une dizaine de familles religieuses, venant des cinq continents. C'est une véritable école pour apprendre à vivre comme des frères, s'appuyant sur la Parole de Dieu et le témoignage charismatique et marial de la fondatrice, Chiara Lubich.

De 1997 à 2001, Augustin est à Mours pour accueillir le week-end les scouts, les guides et assurer des aumôneries diverses. Puis ce sont quatre années en Ardèche, à Aubenas, avec son confrère Jean-Pierre Sibien, pour assurer l'aumônerie de trois communautés de sœurs âgées. Quatre années belles et riches en rencontres.

Après la fermeture de ce poste en Ardèche, il se retire à Bry-sur-Marne le 1er septembre 2005. Peu après débutent de gros travaux qui vont transformer la maison de retraite en EPHAD. Il part alors quelques temps à l'EPHAD des pères jésuites à Vanves pour fuir les nuisances propres à tout chantier. Il y retrouve son ami Jean-Pierre Sibien ; tous les jours, ils se rencontrent dans la chambre de l'un ou de l'autre pour partager leur expérience spirituelle tirée évidemment de leur spiritualité commune des Focolari, prier le chapelet de

Lourdes sur KTO, échanger sur différents auteurs qu'ils aiment lire.

C'est tout naturellement ensemble qu'ils reviendront à Bry le 1er janvier 2017. Malheureusement, victime d'une mauvaise chute, son ami Jean-Pierre retourne rapidement vers le Seigneur. C'est un peu désespéré, mais dans une profonde union avec Dieu, qu'Augustin vit les derniers temps de sa vie. Très handicapé par sa surdité et sa mauvaise vision qui l'empêche de participer à la vie de communauté comme il l'aurait souhaité, sa santé continue à se dégrader lentement. Il est hospitalisé définitivement à l'hôpital Saint-Camille où il s'éteint paisiblement le 24 juillet 2019.

Augustin était un confrère profondément spirituel. Ses funérailles sont célébrées en notre chapelle en présence de quelques membres de sa famille, d'amis et évidemment de confrères qui avaient tenu à lui faire un dernier adieu. Son jeune frère, diacre permanent, a tenu à officier à l'autel, ce qui a donné à l'eucharistie une dimension toute familiale. Le verre du partage qui a suivi le retour du cimetière a permis de rappeler nombre de souvenirs familiaux ou de communautés en Afrique ; tout le monde a été unanime à reconnaître que c'est un grand Père Blanc qui nous avait quittés.

Clément Forestier



### François Nonnon 1924 - 2019



**F**rançois Nonnon est né au Havre le 25 septembre 1924. Son père Albert, de nationalité belge, blessé de guerre, avait été soigné au Havre et avait épousé Marie Thérèse Dorival. Ils eurent 6 enfants : 4 garçons et deux filles. François est l'avant dernier. Son père prend la nationalité française ; c'est ainsi que François, né belge, devient français, mais reste très attaché à la branche des Nonnon en Belgique.

A la mort de son grand-père Dorival, son père prend la succession à la tête de l'entreprise familiale. La famille vit dans l'aisance.

François reçoit une bonne éducation religieuse. Il fréquente beaucoup le couvent des dominicains, sert la messe. Le jour de sa première communion, il déclare à sa mère qu'il désire être prêtre, ce qui la réjouit beaucoup. Il semble que François soit un peu le chouchou de sa mère... Ce qu'il y a de certain, c'est que François est toujours resté très attaché à sa mère.

En 1937, les affaires familiales sont en difficulté ; la famille doit vendre la maison et déménager à Marseille. La santé de François n'est pas bonne ; il passe six mois en préventorium à Mégève. Ses études sont perturbées et il doit redoubler des classes.

Voulant être Père Blanc, il entre en octobre 1941 au petit séminaire de Saint-Laurent d'Olt. Voici l'appréciation portée par son supérieur : « ses qualités se cachent sous une apparence de froideur et de réserve. » En 1945, François entre à Kerlois



en philosophie. En 1948, il fait son noviciat à Maison-Carrée. « Il est un peu taciturne et fermé... mais il reste un bon confrère et il a très bon cœur. » Tel est le jugement du père maître. À la fin du noviciat, il est nommé au Canada pour y faire sa théologie, mais le visa lui est refusé par le Canada, à cause de son passage au préventorium. Alors il passe l'année à Tournus, où un confrère lui fait faire un peu de théologie : cela lui sera compté comme une demi-année.

De 1950 à 1953, théologie à Carthage et Thibar. Le 30 juin 1953 il est ordonné prêtre à Thibar, et nommé au Vicariat apostolique du Lac Albert au Congo belge. Dans ce Vicariat il n'y avait que des pères ou frères parlant flamand, mais le Chapitre général de 1947 avait décidé d'internationaliser. C'est ainsi que le Père Autet et François sont les premiers Français à y être nommés après le Chapitre.

Nommé tout d'abord à Kilomines, François apprend le kiswahili. Il est heureux. Mais en 1956 le régional signale : « Santé faible, se nourrit presque exclusivement de pain, fromage et confiture ». En 1959, il est nommé à Laybo beaucoup plus au nord : il doit apprendre le lingala. En 1961, il revient en congé. Il se fait soigner le foie à Vichy, et fait

sa grande retraite à la villa Cavalletti. C'est alors qu'il est nommé à l'animation missionnaire à Marseille où il restera à peine deux ans.

En décembre 1963, le voilà de nouveau au diocèse de Bunia à Kilo. Il y vit la période difficile de la rébellion de 1964. Il y connaît quelques jours de prison, quelques coups de crosse... A ce moment-là, neuf de nos confrères sont assassinés à Bunia et Aba. François avec tous les confrères, libérés par les mercenaires, est évacué sur Kinshasa et la France. Pendant quelques mois, il fera un peu d'animation dans la région de Marseille.

De retour au Congo en juillet 1965, il est nommé à Gety, puis à Badiya, à Kilo et à Nyakasanza. Dans ce dernier poste, il a la responsabilité de la succursale de Kasenyi et des villages du bord du lac Albert. Partout, François se dévoue ; il porte une attention spéciale à la formation des servants de messe. Il aime avoir la responsabilité d'un secteur : il est assez personnel. On le laisse donc faire. Il se montre bon pasteur, foncièrement bon et très aimé de ses paroissiens. Un signe de l'estime que lui porte la population : plusieurs font baptiser leur enfant avec le nom de Nonnon... Beaucoup lui restent attachés, et gardent contact.



En 1994, avec l'accord du régional et du provincial de France, il rentre en congé et fait des démarches auprès du diocèse de Marseille pour obtenir un ministère. Il est finalement nommé à La Treille, dans la banlieue de Marseille. Il n'est pas curé, mais dépend du curé. Il lui est difficile d'accompagner la communauté chrétienne de la Treille sous la responsabilité du responsable de secteur.

François reste cependant dix ans à la Treille, faisant un excellent travail et très aimé de ses paroissiens. Il aime recevoir la visite de ses confrères, et tout spécialement de ceux du Lac Albert. Il se fait un plaisir de leur faire visiter Marseille, Notre-Dame de la Garde, les calanques. Il aime beaucoup Marseille et ces dix ans passés à la Treille, mais son cœur est toujours au Congo.

Le temps est venu de penser à la retraite. François accepte d'aller à Billère en août 2005. Il achète une nouvelle voiture, une Citroën Kango pour aider les confrères. De fait, au début il accompagne beaucoup de confrères à des consultations médicales, ou pour une promenade, ou un pèlerinage à Lourdes... et même à Saint-Bertrand de Comminges... Il aime

beaucoup conduire, et, chaque année, n'hésite pas à aller en Belgique rendre visite à sa famille belge et aux confrères de l'Ituri. Il aime rendre service ; c'est ainsi que chaque dimanche il conduit un confrère dans la banlieue de Pau pour l'apostolat. Il assiste à la messe du confrère et le ramène. Lui-même aime aussi faire du ministère, célébrer la messe chez les sœurs ou dans une maison de convalescence comme aumônier. Il a la joie de faire, avec un confrère, le pèlerinage « sur les pas de Saint Paul », et aussi de retourner au Congo pour le centenaire de l'évangélisation à Bunia.

Puis vient le temps des ennuis de santé : cancer de la vessie, des intestins, multiples opérations et beaucoup de souffrances. Le père Gayet, qui a vécu 73 ans avec François, depuis Kerlois, puis au Congo et à Billère, dit dans son homélie de la messe d'enterrement, que c'était le renard du Petit prince d'Antoine de Saint-Exupéry qui avait le mieux compris comment approcher François : il faut se laisser apprivoiser ou l'apprivoiser... y aller doucement. Ne pas se laisser décourager par un premier rapport qui peut sembler de la froideur. Alors on découvre le cœur de François, un trésor de bonté, de sensi-

bilité, de désir de faire plaisir. François s'était entouré de la photo de tous ses confrères défunts et il priaït pour eux.

François avait eu des relations privilégiées avec sa mère : c'est elle qui lui avait donné toute cette affection dont son cœur avait besoin. Tout naturellement François avait reçu du Seigneur, Marie comme mère. Il avait une grande dévotion pour Marie tant sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique que de Notre-Dame de la Garde. Sur son lit de malade, c'était sa seule prière : le chapelet, le rosaire.

François avait conscience que son attitude pouvait heurter les gens, il en souffrait lui-même. Il aurait voulu demander pardon à chacun. Il a demandé à un confrère de préparer une photo de lui, et d'y inscrire : « Je remercie tous ceux qui m'ont aidé » et « Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu blesser par mon attitude. Vous afficherez cette photo après ma mort ». Après une longue et douloureuse maladie, et de grandes souffrances offertes pour le salut de l'Afrique, François s'est éteint doucement le 25 juillet 2019.

Bertrand Gayet





### Bernfried Müller 1938 - 2019



**L**e père Bernfried Friedrich Müller est né le 27 juin 1938 au domaine du château d'Erpenburg/Brenken près de Büren en Westfalie où son père a été administrateur et secrétaire pendant 40 ans.

Son père était originaire de Silésie. Sa mère Marie Elisabeth était de Brenken. Bernfried avait une sœur et deux frères. Le curé de sa paroisse d'origine van den Hövel décrivait la famille comme catholique : des gens honnêtes, réservés,

consciencieux et fidèles. Ces attitudes furent celles de Bernfried pendant toute sa vie.

En automne 1944 il commence sa formation scolaire à l'école primaire de son lieu d'origine Brenken. Le curé van den Hövel écrit à propos de Bernfried alors servant de messe : "Ce garçon impressionne toujours par son attitude au point que l'idée me venait souvent ou plutôt le souhait de le voir un jour prêtre à l'autel." Il fréquente la famille régulièrement et donne au jeune Bernfried la revue des Pères Blancs "Afrika-Bote" à lire ; ainsi, il fait connaissance des Missionnaires d'Afrique et du travail en mission.

Sur l'avis du curé il s'adresse aux Pères Blancs à Rietberg le 18 avril 1951 et y entre après sept années d'école primaire. Il écrit à ce propos : "Puisque j'étais déjà plus âgé, on me permettait à la fin de la "Sexta" de suivre un cours d'accélération qui m'épargnait une année scolaire." Pour poursuivre ses études à la fin de "l'Untertertia" il change pour le Kreuzburg-Gymnasium des Pères Blancs à Grosskrotzenburg



le 15 avril 1954 où il réussit l'examen d'État le 25 février 1959. Par la suite, il décide d'étudier la philosophie au séminaire des Pères Blancs à Trier du mois d'avril 1959 à août 1960. De septembre 1960 à septembre 1961 il fait le noviciat à Hörstel en Westfalie et va ensuite à Totteridge près de Londres en Angleterre pour la théologie de septembre 1961 à juin 1965. Il y fait son serment perpétuel le 14 décembre 1964. Le 3 juillet 1965 il est ordonné prêtre à Bielefeld en même temps que d'autres confrères.

Après son ordination il retourne à Londres pour le cours de théologie pastorale. Après cette préparation il est nommé au diocèse de Mansa en Zambie. Le 19 décembre 1965 il part pour l'Afrique. De janvier à avril 1966 il est à Ilondola pour l'étude de la langue.

Son chemin le conduit finalement à la pastorale. Sa première station est Puta, une nouvelle fondation au diocèse de Mansa où il arrive en mai 1966. Par la suite beaucoup de changements vont se succéder d'une paroisse à l'autre : Nsakaluba, Mapula, Twingi et Chibote. Le 1<sup>er</sup> mars 1981, il participe au cours biblique à Jérusalem suivi de la grande retraite et un congé en Allemagne. De retour en Afrique, il

va à Chibote, Kawambwa et de nouveau à Twingi et en congé en 1984, 1986 et 1990.

Sa préoccupation principale en pastorale était la formation des laïcs : catéchistes, membres du conseil paroissial, collaborateurs dont le nombre se multiplie. Dans le domaine du développement il travaille au le projet diocésain agricole avec l'introduction de bœufs pour le travail de la terre. Ce centre allait de pair avec une autre initiative diocésaine : installer 10 familles au centre comme groupe d'entraide pour l'agriculture. Ces groupes étaient dispersés dans tout le diocèse et venaient régulièrement à Chibote pour continuer leur formation. Les bœufs étaient achetés dans une ferme d'Etat et se promenaient en toute liberté avec les antilopes. C'était difficile de les habituer à travailler : dépouillés de leur liberté, ils devaient être domptés. Quel plaisir de les voir, après quelques semaines, tirer une charrue ou un petit chariot.

Des groupes de fermiers venaient de partout pour une formation à la fin de laquelle ils pouvaient rentrer chez eux avec une paire des bœufs et continuer le travail chez eux. Dans l'évolution des ces projets il y eut des hauts et des bas. Les dif-



## NOTICES

ficultés, difficiles à prévoir étaient toujours surmontées. Ainsi Benfried était plein d'espoir pour l'avenir.

Dans son temps libre, il s'occupait des plantes locales qu'il collectionnait : il s'est spécialisé dans ce domaine avec le temps consultant aussi un tas de livres de spécialistes en biologie. Pour tout cela il fut très soutenu par son diocèse et sa paroisse d'origine qui continuera d'aider ces projets aussi après son départ.

Pour des raisons de santé, il retourne en Allemagne en novembre 1992. Il est nommé à la communauté de Hörstel pour l'animation missionnaire de la région et la collaboration dans la pastorale. A partir du 28 avril 1994 nous le trouvons à Berlin à l'Africa-Center, économiste

de la communauté et chargé de l'animation missionnaire. Cette double charge est trop lourde pour son état de santé car il a le diabète. Une nouvelle tâche l'attend lors de la fondation de l'Africa-Bibliothèque à Trier où il commença le 1<sup>er</sup> février 1997.

Des problèmes de santé pèsent très fort sur lui bien qu'il soit toujours prêt de prendre part aux services de la communauté et dans la pastorale. Son dernier changement de poste eut lieu le 15 juillet 1997 à Trier quand la communauté des Pères Blancs déménagea de la Dietrichstrasse dans la Nordallee chez les Frères de la Miséricorde où il décède le 5 août 2019. Le père Bernfried a toujours été un confrère aimable, fidèle et rayonnant de joie.

Joe Eberle et Alois Schmid

## Wendelin Hengartner 1922 - 2019



**W**endelin est né le 26 octobre 1922 à Kobelwald (canton de St-Gall). Après son école primaire, il part pour Widnau au collège des Pères Blancs. Il poursuit ses études secondaires au collège de l'abbaye de St-Maurice. Ensuite, pendant 2 années, il étudie la philosophie et la théologie à l'Université de Fribourg, avant d'entrer chez les Pères Blancs par la prise d'habit le 2 décembre 1945. Il achève sa formation théologique à Thibar (Tunisie) où il prononce le serment missionnaire le 29 juin 1948 ; il est ordonné prêtre le 1er février 1949.

« A ce moment - écrira-t-il plus tard - comme tout jeune missionnaire en partance, j'ai rêvé de 'là-bas' mais mon premier envol s'est terminé au milieu des montagnes valaisannes ». Il est en effet professeur d'abord à l'Institut Lavigerie de St-Maurice pendant trois ans, puis pendant deux ans à Widnau. En 1955, il vient à Fribourg comme directeur de l'Africanum avant d'entreprendre des études supérieures en philosophie et pédagogie à l'Université, études qu'il achève par une licence en 1963.

« Ayant rempli mes valises de philosophie et de pédagogie, enfin c'est l'embarquement pour l'Afrique, plus précisément pour le grand séminaire de Koumi au Burkina-Faso. Me voici à nouveau professeur auprès de futurs prêtres, dans un milieu dont je ne connaissais même pas la langue ... Va-t-on m'oublier dans ce pays et cette fonction que j'ai vite appris à aimer ? Erreur ! En 1970, on me nomme directeur d'un nouvel Institut appelé CESAO (Centre de Formation pour les Etudes économiques et sociales) à Bobo-Dioulasso, toujours au Burkina. Un beau titre qui m'oblige à avoir une page



d'avance sur les étudiants dans les connaissances que je dois leur inculquer. Et là, j'en ai pour 7 ans (1963-1970). Quand tout semble devenir plus aisé, changement de décor et départ pour la Suisse où les Pères Blancs me confient la responsabilité d'un bureau 'Aide à la Mission et au Développement' (1970-1976) ».

Tout en continuant à s'occuper du CESAO, il est aussi secrétaire du mouvement « Solidarité Tiers Monde ». Ces activités le mettent en lien avec un bon nombre d'organisations suisses pour le développement. Il se rend ensuite en Angleterre pour perfectionner son anglais en vue de travailler à Aix-la-Chapelle au Centre Missio pour la préparation des projets concernant l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. Cette tâche lui donne l'occasion de visiter l'Egypte, le Soudan, la Syrie, l'Iraq, le Pakistan, Israël et d'autres pays.

En mai 1982, il est nommé supérieur de la province suisse pour 6 ans. « A ce poste, le contact avec mes confrères m'a toujours paru un enrichissement personnel et une occasion d'exprimer ma reconnaissance à Dieu ». En 1985, il doit subir une opération aux genoux. Il désirait que son mandat de provincial ne soit pas prolongé au-delà de 1988. Il se retire alors à Widnau

où il reste actif dans le travail pastoral à la mesure de ses forces et de sa santé. En 1991 il vient à Lucerne, et après un autre séjour à Widnau s'installe définitivement à Lucerne comme supérieur et économiste de la communauté des Pères Blancs.

A la fermeture de la maison de Lucerne en juin 2010, il rejoint la communauté de Veyras. En 2012, il doit subir 12 semaines d'hospitalisation en raison d'une double fracture du bassin. Le 24 août de la même année il est admis au Foyer Saint-Joseph (pour personnes âgées) de Sierre. Il s'intègre facilement à la vie du Foyer où il est très apprécié. Il aime concélébrer avec l'aumônier, participer à des animations et trier des timbres avec l'aide de quelques résidentes. Il a tout le loisir d'y célébrer ses 90 ans selon le rite local : visite de 3 membres du Conseil communal et repas de fête avec ses invités à la cafeteria. Wendelin retourne auprès du Père le 8 août 2019.

« Je me souviens bien de lui. Il était provincial lorsque je faisais mon noviciat à Fribourg. Il a eu une longue vie de fidélité. Nous rendons grâce à Dieu » nous a écrit un confrère en apprenant le décès de Wendelin.

J.-M.Gabioud

## Jan Lenssen 1941 - 2019



Jan est né le 13 juillet 1941 à Kaulille dans la province du Limbourg, mais, très vite, la famille déménagera à Bree. La famille se composait de cinq garçons et de trois filles. Son père était professeur et co-fondateur de la Légion de Marie à Bree. Un oncle de sa mère, le père Laurens Coninx, avait travaillé comme Père Blanc dans le diocèse de Mahagi (où il devait être assassiné à Aba en novembre 1964), et le frère de sa mère, Laurens (junior), travaillait

dans le diocèse de Bunia. Jan suivit les humanités gréco-latines au Collège Saint-Michel de Bree, où il fut actif à la KSA (Action Estudiante Catholique). En septembre 1959, il suivit son frère Rik, son aîné d'un an et demi, en rejoignant les Pères Blancs à Boechout. Suivirent le noviciat à Varsenare et les études de théologie à Heverlee. Son père mourut en février 1965, avant le serment missionnaire de Jan le 25 juin 1965 et son ordination un an plus tard, le 25 juin 1966. Durant ses années de formation, Jan est décrit comme un jeune homme talentueux, très équilibré, exemplaire et serviable. Il sait ce qu'il veut et est capable d'assumer un rôle de leader. Il se dépense intensément aux activités apostoliques. Il a beaucoup de bon sens et aborde les choses d'une manière calme, délicate et discrète. De 1966 à 1970, il étudie à Rome, d'abord la théologie à la Grégorienne, puis la morale à l'Alphonsonianum. Il écrira sa thèse sur « Le catéchuménat après Vatican II ».

En septembre 1970, Jan part pour le Rwanda et apprend le ki-



nyarwanda au Centre de langues (CELA) de Kigali. En février 1971, il est vicaire à Masaka, un paysannat non loin de Kigali. Il devient, en outre, de 1973 à 1975, « professeur invité » de droit ecclésiastique au grand séminaire de Nyakibanda. Il est également « vice-official » de la Conférence épiscopale. En 1974, il devient curé de la paroisse qu'il cède, l'année suivante, aux pères Pallotins. En avril 1975, il part en congé et effectue un voyage d'études au Malawi et au Mali.

Malgré l'intervention personnelle de Mgr Perraudin auprès du Supérieur général, le père Vasseur, demandant ne pas enlever « l'un des meilleurs missionnaires dont nous avons absolument besoin », Jan succéda en septembre 1975 à son frère Rik comme animateur missionnaire du diocèse de Hasselt et devint professeur de théologie morale au grand séminaire de Saint Trond. Le groupe de travail missionnaire de Hasselt était très actif et Jan écrivait régulièrement dans le « Schakel », la revue diocésaine pour le travail missionnaire et l'approfondissement de la foi. Début décembre, Jan devient assistant provincial de Belgique. Il est délégué au Chapitre de 1980 et en juin 1981 il est nommé provincial.

Il le restera pour deux mandats. Durant ces années, il fut également membre de la Commission missionnaire nationale, du Conseil pastoral inter-diocésain, de la Commission nationale des vocations et du Comité des Instituts missionnaires. Il installa une communauté à l'avenue Milcamps à Schaerbeek, mais ferma celle d'Auderghem. En 1983, il dut gérer le retour forcé de nombreux confrères du Burundi. Au Chapitre de 1986, il fut élu Premier Assistant général. La même année, il devient représentant du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens au Conseil œcuménique des Églises à Genève, fonction qu'il continuera à exercer jusqu'en 2013. Il était particulièrement chargé de la dimension œcuménique de la pastorale, y compris des solutions de solidarité envers les plus pauvres.

La première réaction de Jan à sa nomination à Rome : « C'est une grâce d'être si étroitement impliqué dans les joies et les tâches de toute la famille des Pères Blancs et de l'Église africaine ». Au sein du Conseil général, il était particulièrement responsable des questions financières et juridiques, des confrères âgés et du mouvement œcuménique. Il a également été le pivot de l'année de commémoration



du 100e anniversaire de la mort du cardinal Lavignerie.

En juillet 1992, Jan prend une année sabbatique bien méritée, en partie en France et en partie en Grande-Bretagne. En juillet 1993, il retourne au Rwanda et rejoint la paroisse de Nyamirambo, dans un quartier animé de la capitale Kigali. Et ce fut là qu'il vécut le début du génocide en avril 1994 : « Ce vendredi-là, après la mort de Habyarimana, une kalashnikov contre mon ventre, gardé par des interahamwe, à côté de mes confrères, la mort faisait son travail : à mes pieds quelques enfants assassinés et sanguinolents qu'ils avaient arrachés de mes bras ; une mère saignant à mort serrait son enfant contre elle. Des machettes innombrables et des fusils s'abattent et tuent, et dans l'église – « sanctuaire » – les grenades explosent. La mort s'est nichée au plus profond de mon cœur depuis ce jour d'avril 1994. »

Avec plusieurs confrères belges, Jan fut évacué vers la Belgique le 14 avril ; d'autres suivront plus tard. En août 1994, on demanda à Jan d'aller au Rwanda en « voyage de reconnaissance » pour évaluer si les confrères pouvaient revenir, ce qui fut le cas pour certains. Jan lui-même est retourné au Rwanda en tant que régional le 7 décembre

1994. Il exercera deux mandats, qui seront prorogés jusqu'à la fin de l'an 2000. En janvier 1995, il devient Président de l'Association des Supérieurs Religieux, hommes et femmes. La principale préoccupation est alors de faire face aux événements tragiques et d'entamer un long chemin vers la réconciliation. En janvier 1997, Jan écrit : « Nous nous situons dans la mouvance d'une Église consciente de son intégration dans l'histoire humaine, jusque dans le péché... Nous sommes conscients des imperfections et même des fautes que nous avons pu commettre au cours de ce siècle d'engagement missionnaire... Nous espérons trouver un jour la compréhension, l'ouverture et l'atmosphère pour faire la vérité... Dans ce travail de reconstruction nous aimerions rejoindre les efforts des autres Églises et de leurs communautés, nos Sœurs et Frères. » Durant ces années, Jan a également été secrétaire de la Commission épiscopale pour l'œcuménisme. En 1998, il a participé au Chapitre. Fin 1998, il a dû prendre un congé de maladie pour la première fois.

Lorsque sa tâche au Rwanda a pris fin, il a été nommé en Tanzanie en mai 2001 et est allé étudier le kiswahili à Kipalapala. En octobre,



il s'est installé à Nairobi (Kenya) dans notre communauté de Saint-Charles Lwanga à la Ngong Road. Il est nommé secrétaire général national de la Commission pour l'œcuménisme de la Conférence épiscopale du Kenya et professeur à l'Institut international missionnaire « Tangaza » à Nairobi. Il a un engagement pastoral dans la paroisse, rend visite aux malades du SIDA dans l'hôpital voisin de l'Église copte, et s'occupe des enfants des rues. Il témoigne fièrement : « Le groupe de travail œcuménique de la Conférence épiscopale du Kenya prend vie ». Il traite de thèmes œcuméniques dans l'émission radiophonique catholique. Jan est toujours un membre actif de la Commission de mission et d'évangélisation du Conseil œcuménique des Églises, ce qui est une rareté pour les catholiques. Cela le conduit en 1989 à San Antonio aux États-Unis, en 1996 à Salvador au Brésil, en 2005 à Athènes et en 2010 à Edimbourg. Lors de ses adieux au Kenya fin 2008, le Secrétaire général de la Conférence épiscopale déclara : « Le père Lenssen laisse derrière lui une Commission qui grandit et qui a un impact plus important que jamais envisagé. »

Début 2009, Jan est nommé en Belgique, officiellement pour la

pastorale africaine dans deux doyennés de Bruxelles, et pour les Pères Blancs en particulier dans notre projet du Centre AMANI. Il devient bientôt membre du Comité œcuménique des Églises de Bruxelles. En mars 2010, dans le cadre de la Radio catholique francophone (RCF Bruxelles), il lance une émission hebdomadaire « Rencontrer l'Afrique » (diffusée plusieurs fois). C'était un tour de force de trouver à chaque fois des conférenciers intéressants. Quelque 250 causeries ont été diffusées de mars 2010 à juillet 2014. Entretemps, on découvre que Jan souffrait de la maladie de Parkinson. Une médication appropriée maintiendra la maladie sous contrôle pendant des années.

Il prend plusieurs initiatives pour financer les projets d'AMANI. Chaque année, il réalise un livret et un dépliant, en français et en néerlandais, pour la Semaine de l'Unité. Jan répond à de nombreux appels de la communauté rwandaise (baptêmes, mariages, décès...). Il suit leur groupe charismatique « Miséricorde divine ». Après 25 ans, il démissionne de son poste de représentant du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens. En mai 2014, l'évolution de sa maladie ne lui permet plus d'accomplir ses nombreuses tâches



et il demande à être relevé de ses responsabilités. En novembre 2015, il part pour Genk « au repos ». En mai 2016, le Mouvement œcuménique international du Kenya lui décerne la décoration du « Héros œcuménique ». En octobre 2016, il participe à la session pour les plus de 70 ans à Rome. Cependant, rester assis sans rien faire n'est pas pour Jan. « Je veux encore faire aujourd'hui ce que demain je ne pourrai plus ». Il a encore tant de projets. Son corps l'abandonne de plus en plus, mais sa volonté le pousse à aller de l'avant et son agenda est encore plein... Un feu sacré l'a propulsé toute sa

vie et a rendu sa vie si féconde pour beaucoup.

Début septembre 2018, Jan vient à Evere pour plus de suivi médical. Un déambulateur lui permet de poursuivre ce qu'il peut encore planifier. Fin juillet 2019, il est transféré à la clinique St. Michel où, après quelques tentatives infructueuses, il est transféré aux soins palliatifs. Jan y est décédé paisiblement le 10 août 2019. Le samedi 17, les funérailles ont eu lieu en l'église Saint-Vincent d'Evere archipleine. Il est enterré parmi ses confrères à Varsenare.

Jef Vleugels





### Germain Lussier 1925 - 2019



**G**ermain est né à St-Gérard-Majella, en Estrie, municipalité de Weedon, dans le diocèse de Sherbrooke, le 23 mars 1925. Ses parents, Hypolite Lussier et Eva Fontaine, ont eu six enfants, deux filles et quatre garçons. Germain est l'aîné des garçons. Dès son plus jeune âge, après avoir terminé l'école maternelle, il accomplit divers travaux sur la ferme de ses parents. Plus tard, il devint bûcheron, l'hiver, dans la forêt. Quand la neige com-

mençait à fondre, il s'adonnait au métier de draveur.

Sa vocation missionnaire a pris naissance en voyant son père lire et commenter la revue des Pères Blancs d'Afrique. Ce dernier aimait parler de ce qu'ils faisaient, sans manquer d'exprimer son admiration à leur égard. C'est ainsi que le désir de se faire missionnaire d'Afrique grandit petit à petit chez Germain.

En 1951, à vingt-six ans, il entre au postulat St-Vincent-de-Paul de Laval et, six mois plus tard, il se retrouve au noviciat St-Martin. Ses formateurs écrivent de lui qu'il est robuste de santé et ne se fait pas prier pour entreprendre des travaux durs et difficiles. Germain jouit de qualités qui en feront un bon chef énergique et il entretient de belles relations avec ses confrères. Il a une piété personnelle solide et il est très attaché à sa vocation de missionnaire.

Après son premier serment missionnaire le 31 juillet 1953, il suit des cours de soudure, de menuiserie et de maçonnerie dans une école



technique de Montréal. En 1956, il part pour le Ghana. Il est nommé au diocèse de Tamale. Germain doit d'abord aller à Jirapa pour apprendre la langue locale, le dagari. Il commence à peine à défaire ses valises que l'évêque du diocèse, Mgr Bertrand, vient le trouver et lui dit : « Tu sais, Germain, tu n'as pas besoin de rester ici pour étudier la langue. Les langues, ce n'est pas si difficile que cela. On peut les apprendre tout en faisant des constructions ! »

Et ce fut pour Germain le début de 30 années de constructions. En ces années de mission en Afrique, les frères ne cessaient de faire de petits miracles, c'est-à-dire qu'ils réussissaient avec de très petits budgets à construire écoles, couvents, séminaires, dispensaires... Tout cela obligea le frère Germain à changer très souvent de postes de mission. Il a déménagé 54 fois de paroisses.

C'est à Tamale, le 14 août 1959, au séminaire St-Charles, que Germain prononce son serment perpétuel. En mars 1967, Il reçoit une nomination dans le diocèse voisin de Wa pour trois mois, une nomination, supposément temporaire qui, en fait, dura plus de sept ans ! Il se remet à la construction d'écoles et de chapelles dans ce diocèse.

En septembre 1979, au cours de son jubilé d'argent, Germain se rend à Jérusalem pour la session biblique et la retraite de 30 jours. Ce séjour de trois mois en Terre sainte est pour lui une expérience spirituelle inoubliable.

Un peu plus tard, dans les années 1980, on fait appel à lui pour donner des cours de menuiserie et de maçonnerie aux apprentis de l'école technique de Nandom. Ces jeunes gens viennent par groupes de 8 ou 10, sur un chantier de construction pour apprendre leur métier.

Sans le savoir, ce service le prépare à un changement assez radical. En effet, en 1985, le supérieur régional lui demande de participer à la formation des candidats qui veulent devenir frères missionnaires d'Afrique. C'est ainsi qu'il se retrouve au Centre de formation des Pères Blancs à Tamale. Son principal travail consiste à leur donner une formation technique, aussi large que possible, dans les domaines tels que l'électricité, la plomberie, la soudure et la construction. Son influence sur ces jeunes candidats est précieuse. Germain sait les accompagner avec beaucoup de respect, de gentillesse et de patience. Ils trouvent dans le Frère Lussier un témoin et un véritable apôtre de Jésus-Christ.



## NOTICES

Au mois d'août 1988, Germain se retrouve, cette fois, à Ouagadougou au Burkina Faso. La Société des Missionnaires d'Afrique décide d'y ouvrir un Centre de formation bilingue pour les candidats de l'Afrique de l'Ouest. Après 32 ans au Ghana, pays anglophone, il accepte généreusement de participer à cette nouvelle expérience.

Dans cette maison de première étape de formation de Ouagadougou, Germain est chargé de l'économat, de l'enseignement technique auprès des étudiants et de mille et un autres services. En peu de temps, il se sent à l'aise dans ce nouveau milieu. Les quatre années qu'il y passe lui paraissent très courtes et sont pour lui un temps de bonheur.

Le 12 octobre 1992, Germain, en accord avec ses supérieurs, revient définitivement au Canada. Les nombreuses années de travail intense se font sentir et lui causent une fatigue nerveuse. Sa santé est ébranlée.

Le 5 janvier 1993, Germain est nommé à notre communauté Pères Blancs de Winnipeg, au Manitoba. Il y est responsable de l'accueil et

de la visite aux parents, amis et bienfaiteurs de la Société. Il fait aussi du bénévolat dans une paroisse de Winnipeg. Deux ans plus tard, il est rappelé au Québec. Il est alors nommé à notre communauté de Sherbrooke. Il trouve enfin le repos qu'il mérite et, en même temps, il rend quelques services aux confrères âgés ou malades.

Dans les années qui suivent, Germain connaît une surdité toujours plus forte qui va le rendre totalement sourd. De plus, une chirurgie à la hanche a laissé des séquelles ; elles l'obligent à se déplacer à l'aide d'une canne. Peu à peu sa santé se dégrade : il ne peut plus se déplacer par lui-même. En mai 2017, l'on découvre que le frère Germain souffre d'une infection sévère. Il est hospitalisé et doit être ensuite conduit au Centre d'hébergement St-Joseph pour y recevoir de soins adaptés à sa condition de santé de plus en plus fragile.

C'est là que le frère Germain Lussier décède le 12 août 2019. Ses funérailles ont lieu à Lennoxville le 17 août suivant. Et son corps est inhumé dans le cimetière de la paroisse.

Jacques Charron

## Jean-Guy Richard

1932 – 2019



Jean-Guy est né à l'Ange-Gardien près de Québec le 31 décembre 1932. Il est le fils de feu Maurice Richard et Cécile Jobidon. Il a eu trois frères et une sœur. Un foyer bien harmonieux.

Il a fait ses études primaires à Château-Richer et puis au Sault-au-Récollet à Montréal. Il a poursuivi ses études secondaires d'abord au Collège André Grasset à Montréal et puis au Petit Séminaire de Québec.

En août 1954, Il entre au noviciat des Pères Blancs à Chomedey, mais un mois et demi plus tard, on lui demande de quitter pour des raisons de santé. Loin de se décourager, il rejoint alors le Grand Séminaire de Québec pour faire ses études théologiques. Et il est ordonné prêtre le 31 mai 1958.

La même année, le 6 août, il est admis de nouveau au noviciat des Pères blancs. Une année plus tard, en septembre 1959, il part pour la Zambie. Il va d'abord à Fort Jameson pour l'étude de la langue. C'est à Kachebere qu'il prononce son serment missionnaire perpétuel le 15 août 1961.

Ainsi, de 1960 à 1971, il est en paroisse en Zambie puis au Malawi de 1971 à 1972. Son régional de l'époque résume bien ses douze premières années en Afrique par ces mots : « Très zélé, missionnaire ardent, très aimé des gens et très estimé de ses confrères... homme d'avenir à qui on pourra confier des charges importantes avec confiance. »

Malheureusement sa santé ne tient pas le coup et il doit quitter



l'Afrique en 1972. Il est alors nommé au Canada. Mais dès l'année suivante, on le réclame de nouveau au Malawi. Son Régional lui écrit : « Même si ta santé n'est pas meilleure, tu restes le bienvenu. Nous serions très contents de t'avoir ici en ville. Il me semble que tu pourrais faire beaucoup tout en adaptant le rythme nécessaire... ». Mais sa santé, loin de s'améliorer, continue de se détériorer. Il se serait trop donné en travail d'animation missionnaire auprès des jeunes.

En 1975, il est choisi comme Premier assistant provincial du Canada. Il le sera jusqu'en 1984.

Cette même année, il va à Baie-Comeau comme aumônier de la communauté Myriam Bethléem. C'est une toute jeune communauté fondée en 1978. Déjà dès l'année suivante, il se sent appelé à se consacrer à cette communauté. Mais en 1986, il revient en communauté Pères Blancs pour mieux discerner les désirs du Seigneur sur lui. Il éprouve de la difficulté à être loin de sa famille missionnaire Pères Blancs. En 1987, il demande au provincial de partager la vie de cette communauté missionnaire de Myriam Bethléem tout en restant attaché à la Société. Ce lui est alors accordé. Il y restera jusqu'au début de 2002.

En 1990, il fait une tentative de retour en Afrique à Lilongwe. Il a bien pesé le pour et le contre et désire faire un essai sérieux de retour. Il pense que sa santé le lui permettra. Son provincial lui écrit alors : « Ton intention de faire un nouvel essai de mission au Malawi m'enchanté. Il y a des risques comme dans tout projet. Mais chacun doit compter avec des forces et des faiblesses. » Malheureusement, il revient définitivement au pays après 2 mois pour des raisons de santé. Le régime alimentaire était inadéquat. Il comprend alors que la volonté du Seigneur est qu'il reste au Canada.

Très vite il exprime à son supérieur son désir de retourner à Myriam Bethléem : « Ayant déjà vécu près de six ans dans cette communauté, je puis dire que j'y trouve l'épanouissement et le bonheur que je recherche comme prêtre. Je ne crois pas exercer un autre ministère apostolique ailleurs avec autant de satisfaction et d'efficacité. De plus le climat de foi, de charité et de confiance qui y règne correspond très bien à mes aspirations personnelles... »

Lorsque la fondatrice de Myriam, Soeur Jeanne Bizier, apprend qu'il désire revenir à Myriam, elle écrit au provincial : « J'apprécie telle-



ment la présence, le soutien spirituel et la qualité d'aide du père Jean-Guy dans son accompagnement spirituel et doctrinal auprès des membres de la communauté... Il y donne le meilleur de lui-même. Il est l'animateur spirituel de la communauté. Il anime aussi des groupes qui viennent faire des retraites et passe beaucoup de temps à faire de la direction spirituelle. Sa santé est toujours aussi fragile. Il est un homme de prière. »

En 1996, on le retrouve à Chicoutimi comme supérieur de la communauté. C'est avec grand regret que Myriam Bethleem le laisse partir. Mais en fin de cette même année, il est libéré de cette responsabilité et en début 1997, il retourne à Baie Comeau à la communauté Myriam-Bethléem.

En 2002, suite à un long discernement, il quitte Myriam Bethléem. Il est alors nommé à Lennoxville comme assistant supérieur. Et il le sera jusqu'en novembre 2011.

Son ministère sera alors d'abord auprès des confrères âgés et malades qui doivent se rendre à l'hôpital ou chez un médecin, visiter les confrères hospitalisés ou en rési-

dence et participer à l'animation spirituelle de la communauté.

En 2012, il cesse toute activité; sa santé se détériore progressivement.

En août 2019, il est hospitalisé. On lui détecte un cancer et il est transféré aux soins palliatifs. Il reste conscient pratiquement jusqu'à la fin.

Il décède le 3 septembre 2019 à l'Hôtel Dieu de Sherbrooke à l'âge de 86 ans dont 58 ans de vie missionnaire en Zambie, au Malawi et au Canada.

Dans une note qu'il a laissée concernant ses funérailles, il demande que l'accent soit mis sur l'action de grâces pour toutes les bontés du Seigneur pour lui et pour les nombreuses personnes qu'il a rencontrées dans son ministère.

Les funérailles du père Jean-Guy ont lieu à Québec le samedi 7 septembre 2019, à la paroisse Notre-Dame de l'Espérance. La dépouille a ensuite été incinérée et les cendres ont été déposées dans le lot des Missionnaires d'Afrique au cimetière Belmont à Québec.

Jacques Charron



### André Lebrou 1927 - 2019



*L*a grâce de Dieu m'a fait vivre dans un milieu de chrétienté dans le clan des 5 enfants Lebrou : Geneviève, André, Anne-Marie, Paul et Simone. C'est ainsi qu'André se présente dans le petit récit de sa vie qu'il nous laisse. Il était né le 22 septembre 1927 au village de Roquefort dans l'Aveyron. Tout de suite, il nous dit que la période de guerre fut difficile et austère. Mais il trouva son épanouissement dans le scoutisme qui le fit « sortir des institutions traditionnelles et découvrir l'étoile au grand large ».

Les principes du scoutisme le marquèrent pour toujours : être prêt, faire plaisir à quelqu'un, franchise, dévouement, pureté, BA, service. Si bien que dans ce cadre de joie et de liberté, il fut amené à considérer comme le prolongement du scoutisme, d'une part la vocation sacerdotale, « plus haut service », et d'autre part l'engagement missionnaire, « jeter les filets au grand large ».

En septembre 1948, à l'âge de 21 ans, il rentre à Kerlois pour deux ans. Il s'adonne avec entrain aux études, y prend goût, tant l'y invitaient le cadre, l'ambiance, les professeurs. Il y eut ensuite le noviciat en Algérie, la théologie en Tunisie. Il est ordonné prêtre le 10 avril 1955 en la basilique de Carthage.

En août 1955, départ pour le Mali en bateau depuis Marseille, en train de Dakar à Bamako. Il continue toujours en bateau sur le fleuve Niger pour parvenir finalement le 27 septembre à Mopti où il va passer 18 ans. Commence alors la vie missionnaire : étude de la langue bambara, visites à



piéd ou tout au plus en vélo. Pendant des années, il rencontre des gens, à la manière de Jésus, cherchant à s'adapter, à se faire accepter. Il nous dit qu'il faut « atténuer l'étonnement, créer des sympathies, des liens qui permettent de rentrer dans tous les coins et recoins de la ville, rester sous l'action de l'Esprit Saint ». André est heureux dans ce travail qu'il accomplit avec beaucoup de discrétion, trop même au dire de certains. Mais, il continue, en veillant à garder le temps du recueillement et de la prière.

A partir de 1962, il se rendra avec une 2 cv dans un secteur très reculé, dans le village de Minta. Il y créera écoles, dispensaires, tout en se rendant régulièrement dans les villages des environs, auprès des petites communautés chrétiennes, et des milieux fétichistes qui avaient du mal à résister à l'islam.

En octobre 1975, il reprend le bateau sur le fleuve Niger et s'installe à Gao. Il va s'occuper des gens du fleuve, les « Isaboro », dont il essaye difficilement d'apprendre la langue. Il lui fallait aussi visiter le désert : ses lettres mentionnent les noms de Kidal, Tessalit, Tombouctou, Goundam Diré où il rencontrait les petites communautés chrétiennes. C'est à Gao qu'il a

vécu ses plus belles années missionnaires

En 1985, il se sent las, fatigué. Il part alors pour la France : année spirituelle et sabbatique à l'abbaye d'En Calcat. Puis quelques mois à l'Institut catholique de Toulouse.

Nous le retrouvons en août 1987 au diocèse de San. Il y travaille au ministère paroissial avec des confrères et des prêtres maliens. Avec toujours un regard vers les ethnies non chrétiennes ou musulmanes. C'est à cette époque qu'il met à jour un petit catéchisme à l'usage de ceux et celles qui commençaient à fréquenter la mission. Ce ne fut pas du goût de tout le monde et André souffrit de critiques émanant de différents milieux. André garde son calme, malgré quelques éclats ; toujours souriant, persuadé avec raison que l'Esprit agissait au plus profond des cœurs.

En 1994, il est invité à rentrer définitivement en France. Cela lui fut difficile à accepter. Il est aidé durant cette époque pénible par le régional et par des membres de sa famille venus le voir à San. Finalement il se rend à Billère où, les premières années, son souci apostolique l'amène à accepter un peu de ministère et à rendre service au Secours Catholique de Pau.



## NOTICES

La maladie gagne peu à peu et l'amène à une vie de prière, d'abandon, de silence. Il souriait plus qu'il ne parlait lors des visites qu'on lui faisait. Il s'est éteint document le 1er octobre 2019.

Nous gardons d'André le sou-

venir d'un apôtre, soucieux des « périphéries » et, par certains côtés, d'avant garde. Avec un amour profond de Jésus Christ. Merci, André, « Dédé » du témoignage missionnaire que fut toute ta vie.

Un confrère du Mali



## Pierre Mauriaucourt 1926 - 2019



**P**ierre est né le 15 décembre 1926 à Gouy-en-Artois, dans le Pas-de-Calais. Quatrième enfant d'une fratrie de 6, toute sa jeunesse a baigné dans la nature, vu que ses parents étaient agriculteurs. Cette simplicité de vie ne le quittera jamais. Il fera ses études secondaires au petit séminaire d'Arras, et après le bac, il va entrer chez les Pères Blancs et suivre la filière de formation traditionnelle à l'époque : philosophie à Kerlois de 1944 à 1946, noviciat à Mai-

son-Carrée en Algérie, puis études de théologie à Thibar où il prononcera son serment missionnaire le 29 juin 1953. Son maître de novices résume ainsi sa personnalité : « C'est un sujet très bon et très sûr au point de vue moral et religieux. Il s'est toujours montré très régulier et toujours docile, ayant le souci de bien accomplir son devoir et de se dévouer pour les autres. » C'est à Carthage en Tunisie qu'il est ordonné prêtre le 29 juin 1954.

Nommé - « à sa surprise » écrira-t-il plus tard - en Afrique du Nord, il fera tout d'abord ses études d'arabe classique à la Manouba en Tunisie pour être nommé en 1955 à Djemaa-Saharidj en Algérie. L'année suivante on le trouve à Cherchell, en 1958 à Aït Larba, en 59 à Larba Nath Iraten avant de rentrer en France pour des soins à Thorenc et à Tassy en Provence. Il repart pour l'Algérie en 1962 au Centre de Formation professionnelle à Djemaa-Saharidj dont il deviendra le supérieur en 65. En 1968, il est nommé à Constantine comme surveillant général au collège d'El-Menzah avant de rentrer en France



pour une année de recyclage à Lille. Il va pouvoir retourner encore en Algérie pour une année à Laghouat au Centre de Formation professionnelle avant de rentrer définitivement en France en 1975. Partout il fait preuve d'un grand zèle apostolique, grâce peut-être à ses facultés de contact avec les gens auprès desquels il a à exercer ses responsabilités. Très respectueux des autres dans leurs différences de culture et de religion, son régional pourra écrire : « Confrère intelligent, actif, zélé, il a l'esprit pratique. Il a organisé son Centre, remis de l'ordre et est arrivé à de bons résultats. Il est actif, généreux et surnaturel, il se dépense sans compter. »

De retour en France pour des raisons personnelles, il prendra ses distances avec les Pères Blancs, tout en gardant de très bons rapports avec le monde musulman. Dans un premier temps, il va s'occuper de la réinsertion des prisonniers à la prison d'Amiens, avant de rentrer au BIAC où il sera chargé des dossiers des Français musulmans rapatriés, tour à tour à Amiens, Rouen, Marseille et Flers jusqu'en 1985. Puis il se mettra alors au service de l'évêque d'Amiens Mgr Jacques Noyer, pour assurer des remplacements, car il avait alors atteint l'âge de sa retraite, d'abord au presbytère

de Longpré, puis à Amiens même en diverses paroisses. L'évêque d'Amiens interviendra auprès du provincial de France pour le garder avec ces mots : « Depuis sa rentrée dans le diocèse, il nous a rendu beaucoup de services avec une grande disponibilité. Je lui en suis très reconnaissant. Il garde toujours le souci du dialogue islamo-chrétien ; en ce domaine, il a du travail. Vous savez pourtant combien c'est délicat. Je lui ai demandé de ne prendre aucune initiative trop personnelle. Il a toute sa place dans les instances diocésaines dans ce domaine-là. C'est en tout cas avec beaucoup de plaisir que je vous demande que Pierre reste parmi nous. » Il fait ses adieux au diocèse en 2014 pour des raisons d'âge et de santé.

Les Pères Blancs et lui-même avaient repris contact depuis quelques temps (en fait les contacts n'avaient jamais été vraiment rompus, mais peut-être Pierre se sentait-il un peu en porte à faux), et pour sa fin de vie, d'un commun accord, Pierre va reprendre sa place au sein même de la Société. Après un court séjour à Mours, il rejoint la communauté de Bry sur Marne le 1er juillet 2014.

Pendant 5 ans donc, il va vivre



les dernières années de sa vie dans une grande sérénité, acceptant les ravages des ans comme de la maladie avec une rare confiance en Dieu. Il retrouvera d'ailleurs avec beaucoup de bonheur la vie de communauté, et sa présence à tous les offices religieux ainsi qu'aux rencontres communautaires fera l'admiration des confrères, tout en lui apportant une grande paix ; il lisait peu mais passait beaucoup de temps à regarder KTO, gardant contact par téléphone avec de nombreuses relations. Victime d'une chute malencontreuse dans sa chambre, il sera condamné au fauteuil roulant, et vivra sa situation avec beaucoup d'humilité et d'abandon.

Il va nous quitter un peu sans prévenir dans la nuit du 11 octobre 2019. Ses funérailles en la chapelle de Bry ont réuni autour de son cercueil, en plus évidemment des confrères de sa communauté et quelques-uns venus d'ailleurs, des neveux et nièces avec lesquels il avait toujours gardé d'excellentes relations, mais aussi des anciens paroissiens avec lesquels il avait partagé ses soucis pastoraux, et même un prêtre de Beauvais qui

l'avait bien connu et qui, par son témoignage, a souligné combien Pierre avait laissé des souvenirs impérissables dans le diocèse.

Cet extrait du discours d'adieux du maire de Picquigny adressé à Pierre lors de la fête organisée à l'occasion de son départ définitif de Beauvais pour rejoindre les Pères Blancs résume assez bien la vie de Pierre :

« Ayant moi-même conversé à quelques reprises avec le père Pierre Mauriaucourt, je peux vous dire qu'au-delà de ses capacités à faire partager ses convictions religieuses, il est de ceux sans doute qui pensaient que cela n'était pas suffisant : pour lui il fallait aller beaucoup plus loin dans la démarche : assister les personnes en difficulté, aider les malades, parfois même les accompagner jusqu'à leur dernier soupir, savoir discuter avec chacun, écouter telle ou telle position sans la dénigrer. Tout cela le père Mauriaucourt savait le faire à la perfection, que ce soit ici en France ou lors de ses séjours à l'étranger. C'était avant tout un missionnaire, un vrai missionnaire. »

Clément Forestier



### Roger Merceron 1930 - 2019



**R**oger est né le 13 février 1930 en Vendée, à St Pierre-le chemin. Il était l'aîné de 11 enfants. Ses parents, cultivateurs, exploitaient une modeste ferme où le travail ne manquait pas mais, écrit Roger, la joie était de règle dans cette nombreuse fratrie. Roger est toujours resté très attaché à sa famille. Il était lui-même aimé de tous, et les nombreux frères et sœurs, neveux et petit neveux venus à son enterrement, prouvent la place qu'il tenait dans la famille.

Famille profondément chrétienne, Roger avait un oncle prêtre et une tante religieuse. C'est vers 11 ans qu'il a pensé devenir prêtre. Un jour, à la sortie du catéchisme, le curé lui demanda : dis donc, Roger, ne voudrais-tu pas devenir prêtre ? Sa réponse fut nette et brève : Oui. Il n'a jamais remis cette réponse en question.

Il a donc suivi la filière des séminaires diocésains où il se fit de très bons amis. Un jour, il apprend que le frère d'un de ses bons amis avait été tué à Monte Cassino ; or, il était en philosophie chez les Pères Blancs. Roger pensa : celle-là, il faut que quelqu'un le remplace ! Pourquoi pas moi ? La décision était prise : il sera Père Blanc. Avant d'être autorisé par le diocèse à quitter le séminaire, il dut faire une année de service comme surveillant et enseignant au collège.

C'est ainsi qu'il arriva au noviciat de Maison-Carrée en 1952. Il y apprécia la vie de communauté et fut très heureux. Il écrit : « Je n'en ai cependant à peu près gardé



comme souvenir que le jour où le père maître me dit devant toute la communauté que j'étais comme un canard sous les plumes de qui l'eau ne pénètre pas ».

Après un an à Carthage et un an à Thibar, il est ordonné prêtre à Carthage le 10 avril 1955 des mains de Mgr Montaigne, ancien vicaire apostolique de Pékin. Puis ce furent des années d'étude à Rome : un an à la Grégorienne pour la licence en théologie dogmatique et deux années magnifiques dit-il, à l'Institut biblique des pères jésuites pour la licence en sciences bibliques.

En 1958, nomination au noviciat de Gap : il enseigne les Evangiles.

1964 : grand séminaire de Muresa au Congo. Il est seul pour enseigner la dogmatique et la bible dans toutes les années. Il est aussi en charge de la bibliothèque.

De 1974 à 1987 : grand séminaire de Bujumbura au Burundi. Ce furent dit-il, ses meilleures années. Mais en 1987 il fut comme la plupart des pères « autorisé à quitter définitivement le Burundi ».

Après une année d'études à l'Institut Catholique de Lyon, il est nommé à Lille puis à Fribourg en Suisse pour accompagner nos candidats du premier cycle. Ce fut la

fin de quarante années d'enseignement et accompagnement d'étudiants.

Un regret dit-il : ne pas m'être mis à une langue africaine ; on me disait toujours : « Tu n'as pas le temps maintenant, tu feras cela plus tard... ».

Ce fut alors le début d'une nouvelle étape de sa vie. En 1998, il est nommé à Jérusalem pour s'occuper de la revue « Proche Orient chrétien ». Il en devint le secrétaire, ce qui implique l'administration des abonnements et ce qui tourne autour, la mise en forme du français des textes proposés, et aussi la présentation de quelques livres sur les réalités des Eglises Orientales. Il était en même temps recteur de la basilique Sainte Anne. Pendant trois ans également il est responsable délégué de la section « Éthiopie Proche Orient (EPO) ». « Cela m'éduqua à l'écoute et à l'observation, et à admirer le travail accompli en Éthiopie par nos premiers confrères là-bas. Le Saint Père, sur l'invitation de l'évêque d'Adigrat, nous avait demandé d'aider l'Église locale de rite éthiopien à se développer en particulier par la prise en main du grand séminaire, en nous inspirant de ce que nous faisons à Jérusalem quand le séminaire grec melkite était là. »



## NOTICES

Le 10 août 2009, Roger fait une chute terrible dans l'escalier de la basilique. Voici ce qu'il en dit : « quatre mois en divers hôpitaux de Jérusalem et de Paris. Avec fracture de l'arcade sourcilière gauche, impressionnant hématome derrière et au-dessus de l'œil droit, cécité de l'œil gauche. Conséquence inattendue mais impressionnante pour moi, j'ai repris conscience après plusieurs mois de coma, dans un hôpital israélien, au milieu d'un groupe d'infirmiers, infirmières et aide-soignants.

Ils étaient là, autour d'une troupe de malades, dont moi, israéliens, musulmans, et chrétiens dont quelques sœurs, révélateurs à mes yeux éblouis de ce que peut être l'amour de l'homme pénétré de l'amour de Dieu. J'étais rempli d'amour de Dieu et plein de reconnaissance pour lui de m'avoir amené à faire cette expérience. Cela s'est poursuivi quelque temps après au cours d'une autre visite où l'un d'entre eux a commencé à m'interpeller en chantant mon nom : « Roger Corazon » ce que j'ai interprété comme voulant dire « Roger de mon cœur » ; cela s'est ensuite renouvelé chaque fois que ce groupe arrivait dans la salle ; depuis la porte on entendait chanter cette même exclamation aimante,

libre, et respectueuse, toujours aussi expressive de la Présence de Notre Père. »

Les séquelles de cette chute et de ce long coma sont profondes. Roger est nommé à la maison de retraite de Billère fin 2009 : il marche difficilement et ses pensées sont un peu confuses. Cependant, un de ses amis de Jérusalem a la bonté de venir le chercher, l'accompagner à Jérusalem huit jours et le ramener à Billère : ce fut une grande joie pour Roger. Son état ne fit que se dégrader rapidement. Il ne put plus se déplacer, puis parler, communiquer... et finalement ce fut plusieurs années dans un semi coma. Pas un mot de plainte de sa part. Le personnel de la maison l'a soigné avec beaucoup de bonté, de délicatesse.

Il est décédé le 11 octobre 2019. Les obsèques ont eu lieu dans notre chapelle. Vingt membres de sa famille se sont joints à la communauté, ce qui prouve la place que Roger tenait parmi les siens. Un de ses neveux, curé à Malestroit dans le Morbihan, présidait la messe.

« Même si en nous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Cor 4,16).



Roger nous laisse le souvenir d'un confrère avec lequel il fait bon vivre, et d'un modèle de missionnaire Père Blanc. Monseigneur Claude Rault a donné son témoignage : « J'ai eu le bonheur de faire communauté avec Roger en 95-97 à Fribourg, où il enseignait la Bible à l'année spirituelle. Je l'ai apprécié pour son amour de

l'Afrique, et son humour aussi en communauté. Roger avait aussi un bon discernement et sa bonne humeur faisait du bien.»

Merci Roger pour tout ce que tu as fait, toujours discrètement. Merci pour avoir été ce confrère dont nous garderons un excellent souvenir.

Bertrand Gayet





### Jos Leys 1934 - 2019



**J**os Leys – officiellement inscrit comme Joseph – est né à Gand en Flandre orientale le 11 juillet 1934, aîné d'une famille de six enfants. Après l'école primaire à Gand et à Uccle, il suivit les humanités classiques au collège Saint-Jean Berchmans à Bruxelles. En septembre 1952, il entama les études de philosophie chez les Pères Blancs à Boechout. Son frère Edouard l'y suivra plus tard. Jos fit le noviciat à Varsenare et la théologie à Heverlee, où il prononça

son serment missionnaire le 5 juillet 1958 et fut ordonné prêtre le 2 février 1959. Entretemps ses parents avaient quitté la Belgique pour s'installer à Montmorency en France. Ses accompagnateurs apprécient son caractère ouvert et cordial. Jos a beaucoup de bon sens, il est équilibré, dévoué et charitable, plutôt calme, voire flegmatique. Il est lent à entreprendre, mais persévérant une fois engagé. Il ne porte pas grand intérêt aux études. Il termine toujours les examens écrits dans un temps record, mais ses réponses sont d'habitude ad rem. Il est plutôt timide, mais pourtant bien à l'aise en communauté. Il s'exprime difficilement; il est un peu rude parfois.

Il demanda et reçut sa nomination pour ce qui s'appelait encore Baudouinville, actuellement Kirungu. Le 12 octobre 1959, il s'envole pour le Congo et devient professeur au petit séminaire de Lusaka, où il doit également apprendre la langue. A peine une année plus tard il est nommé vicaire à Mukatano. Début 1962 il travaille pendant quelques mois à Lumono, ensuite



il est chargé de l'économat à Lyapenda. En décembre 1962 il retourne comme professeur au petit séminaire qui entretemps a été transféré à Baudouinville (Kapulo). En septembre 1963 on l'envoie comme vicaire et économe à Mateo (Albertville), où il reste jusqu'à son premier congé en septembre 1964.

En mars 1965 il est nommé économe à Lusaka et directeur de l'internat. C'est là qu'il apprend que son frère Edouard est retourné à la vie laïque. En juillet 1968 Jos est à nouveau envoyé au petit séminaire régional à Baudouinville. L'année scolaire se termine avec une révolte des petits séminaristes, à laquelle l'évêque, Mgr Mulolwa, a mis fin en renvoyant les classes supérieures. Lorsqu'il revient de son congé fin août 1969 Jos retrouve le séminaire transformé en "collège Kaoze", redémarré avec les seules classes du cycle inférieur des humanités. Il y donne cours et tient la comptabilité. Sa communauté est alors composée de Jan(neke) Peeters (+), Jean Boulanger (+), Henri Derue, André Thijs, quelques professeurs laïcs belges et un congolais.

Le père Michielsen, régional, écrit : "Donne l'impression d'être assez superficiel. Sans être brillant, est bon professeur". Jos y restera

jusqu'en 1975. Pendant son congé il suit un recyclage à Thy-le-Château et la grande retraite à Rome. A son retour Jos est envoyé à Lubumbashi, à la paroisse Charles Lwanga. Pas pour longtemps cependant, car en novembre 1979 le diocèse de son premier amour, Baudouinville, le réclame comme vicaire à Kala. Freddy Heinz, régional, le qualifie d'excellent confrère, un peu nonchalant sans doute, mais "en-dessous d'une certaine rondeur un coeur magnifique et généreux". Il est proche des gens, dont il partage les chagrins et les soucis, à l'image du Bon Pasteur de l'évangile.

En septembre 1982 Jos est nommé à Lyapenda dans le Marungu. Il y fait équipe avec Swaenepoel (+), Hensberghe (+) et l'aide laïc René Suys. Certaines succursales de la paroisse se trouvent à 130 km, sur la frontière avec la Zambie. En novembre 1983 il subit à Herent l'ablation de son rein gauche, puis retourne à Lyapenda. En mai 1991 il est nommé curé de Kala. L'année suivante, après la session/retraite à Jérusalem, il est envoyé comme vicaire à Kirungu. Son père meurt en décembre 1991 et sa mère quelques mois plus tard. En 1993 Jos est chargé de l'aumônerie de la Légion de Marie dans le doyenné de Moba-Sud. Le jour



de l'an 1994 sa soeur Detty meurt, elle qui l'accueillait si bien lors de ses congés au pays. Début janvier 1999 Jos devient curé à Kapulo. En septembre 2001 l'on fait appel à lui pour prendre en main l'économat provincial du Sud-Est-Zaïre, fonction où les confrères l'appréciaient beaucoup.

Il profite de son congé en 2002 pour suivre à Jérusalem la session DMA (Disciples Missionnaires Aujourd'hui). En juillet 2003 il reçoit ce qui sera sa dernière nomination au Congo : aumônier à la Fomulac de Katana. Les Filles de Marie Reine des Apôtres se réjouissent de sa présence et de ses conférences aux novices. Déjà à cette époque Jos souffrait de sérieux problèmes respiratoires. Il était trop gros, détestait spontanément tout effort physique et ne se sentait à l'aise que dans son fauteuil devant la télévision. Son frère médecin lui avait prescrit des médicaments pour le diabète, mais Jos n'en avait cure. Son jeune frère Edouard soupçonnait un début d'Alzheimer...

A la fin de son congé régulier en 2007 les responsables le retien-

ent en Belgique. Début novembre 2008 il rejoint notre communauté de Varsenare-Kasteel. En juillet 2009 son état nécessite un transfert à Avondrust. Peu à peu des problèmes psychologiques viennent perturber son fonctionnement normal et un placement en institution psychiatrique s'impose. Après un court passage à Beernem, les Frères de la Charité l'accueillent en mai 2012 dans leur hôte Saint-Jean à Zelzate, où il est entouré de compétence et d'affection. Le 15 octobre il s'éteint paisiblement.

Les confrères appréciaient Jos. On lui confiait volontiers nos candidats en stage. Les supérieurs pouvaient compter sur lui pour toutes sortes de nominations. "Va!" et Jos y allait. Les dernières années de sa vie furent pénibles, il est vrai, mais maintenant il a trouvé la paix près de son Seigneur

Les funérailles eurent lieu le samedi 19 octobre en la chapelle du Hôte Saint-Jean à Zelzate, en présence de sa famille venue nombreuse de France et de nombre de ses confrères.

Jef Vleugels

## Paul Gilardeau 1935 - 2019



**P**aul est né à Montréal à la paroisse Saint Jean-Baptiste le 22 février 1937. Il est le fils de feu Horace Gilardeau et de Gilberte Dumoulin. Il a eu une sœur, Monique et deux frères, Claude et Jean.

Sa vocation a pris naissance quand il avait cinq ans. Un dimanche, à la messe, un évêque missionnaire, un Père Blanc d'Afrique, est venu faire l'homélie. Après la messe, cet évêque l'a rencontré et lui a demandé ce qu'il

pensait faire plus tard. Et il a répondu qu'il désirait devenir «Père Blanc». Et ce souvenir de son enfance l'a accompagné durant toute sa jeunesse. C'est comme un appel qu'il avait reçu et auquel il a répondu «oui».

Ses études primaires, il les a faites à l'Institution des Sourdes-Muettes de Montréal.

Il a continué ses études secondaires au Collège St-Ignace de Rosemont et à l'Externat Classique Saint-Viateur de Montréal. Durant sa jeunesse, il est un passionné de cyclisme. À 19 ans, il fait le tour du Québec en vélo.

Il entre au noviciat des Pères Blancs à St-Martin de Laval le 7 août 1956. Il a beaucoup apprécié cette année spirituelle. Puis l'année suivante, il se retrouve au scolasticat d'Eastview dans la banlieue d'Ottawa pour les études de théologie. Il prononce son serment missionnaire le 18 juin 1960. Durant cette période de formation, il a aimé étudier l'islam et il a même fait des conférences sur ce sujet. A la fin de ses études théologiques, il a de-



mandé à être envoyé n'importe où en Afrique mais il aimerait être en contact avec les musulmans. Un de ses professeurs écrit à son sujet à la veille de son serment: «Excellent confrère, très bien équilibré. Je crois que c'est une vocation de choix.» Il est ordonné prêtre le 28 janvier 1961, toujours à Eastview.

Le 25 août 1961, il part pour l'Europe. Après un stage de pastorale à Mours, il est envoyé au Burundi pour travailler auprès des musulmans de la capitale. Mais on lui demande d'apprendre d'abord le Kirundi et il se consacre pendant six ans à un travail de pastorale auprès des Barundis chrétiens. Puis il est nommé à Buyenzi, un faubourg de Bujumbura, où il y a plutôt des musulmans, originaires en majorité du Congo. Il apprend le Kiswahili. C'est autour de la création d'un centre sportif qu'il a construit que les contacts avec cette population vont se créer. Une belle fraternité va naître où chrétiens et musulmans seront heureux de se retrouver et de fraterniser.

Puis surviennent les événements sanglants de 1972 au cours desquels il y eut des milliers de morts dont quelques prêtres que Paul connaissait. Des missionnaires sont soupçonnés et quelques-uns sont ex-

pulsés. Le confrère avec qui il travaillait à Buyenzi est mis à la porte. Le centre sportif doit être fermé. Et on invite alors Paul à réintégrer le travail pastoral en milieu chrétien. Il rentre au Canada pour se reposer un peu.

Quelques jours avant de revenir au Burundi, le Conseil général lui demande de se rendre plutôt à Lubumbashi au Congo. Il écrit alors: «J'avais été au Burundi durant onze ans. Je connaissais bien la langue et la mentalité. Je me sentais chez moi là-bas. Ils m'avaient assimilé, transformé. Sortir du Burundi, ça a été comme sortir un poisson de l'eau. À Lubumbashi, je devais réapprendre à vivre.»

Ainsi à partir de 1973, on le retrouve donc au Congo, à Lubumbashi, comme curé jusqu'en 1992. En 1989, il est question d'une nomination au Canada pour l'animation missionnaire. Mais devant ses fortes réticences, on préfère le nommer à Kalémie, dans un autre diocèse. Son supérieur régional écrit à son sujet en 1989 : « Paul est sérieux. C'est un homme de Dieu. Il prie. Tout ce qui est faux lui fait horreur. Il est zélé, proche des gens. Il commence à avoir des problèmes de santé, mal au dos. Il a toujours roulé en moto. Il aura 52 ans bientôt.»



Cette même année, il fait un infarctus à Kalémie durant une célébration liturgique et il est évacué sur Bruxelles où il subit quatre pontages. Sa réhabilitation se fait en Belgique avec des traitements en physiothérapie. Il se rend ensuite à Rome pour une année d'étude à la section pastorale du Pisai.

L'année suivante, on le retrouve au Burundi à Bujumbura comme curé, de 1993 à 2012. Le 1<sup>er</sup> juillet 2012, Paul revient au Canada pour des raisons de santé. Il écrit ceci au mois d'avril : « Je voudrais partir avec seulement deux valises pour le voyage et ne rien laisser derrière moi. On dit que partir c'est mourir un peu, pour moi ce sera mourir un peu beaucoup. » Il est opéré l'année suivante pour le cœur.

Le père Gilardeau est nommé à la maison provinciale où ses confrères conservent de lui le plus beau souvenir. Il aimait mettre ses compétences en particulier au service de ceux qui avaient des problèmes avec leur ordinateur.

Deux mois plus tard, il est affecté au Centre Afrika. Il est très apprécié

de tous ceux et celles qui fréquentent le Centre. Son accueil est chaleureux et son attention à chaque personne est unique.

Le matin du 17 octobre 2019, alors que rien ne le laisse présager, on l'a trouvé mort dans sa chambre, probablement victime d'un arrêt cardiaque. Il était âgé de 82 ans dont 59 ans de vie missionnaire au Burundi, au Congo et au Canada.

En apprenant son décès, Mgr Placide Lubamba, évêque de Kasongo au Congo, écrit au Provincial: «C'est avec beaucoup de tristesse que j'apprends la nouvelle du décès de Baba Paulo... Sa générosité en faveur du diocèse de Kasongo restera gravée dans nos cœurs... Paix à son âme ! »

Ses funérailles ont eu lieu le 24 octobre 2019 en la chapelle Notre Dame de Lourdes à Montréal. Après la messe, la dépouille mortelle a été incinérée et l'urne funéraire a été mise en terre au cimetière de la paroisse St-Martin de Laval.

Jacques Charron.



### Maurits Van Genechten 1938 - 2019



missionnaire le 28 juin 1963 à Heverlee, où il fut ordonné prêtre le 29 juin 1964. Maurits a un caractère joyeux, optimiste, enjoué et emballant, plein de vie. Il est agréable dans ses rapports, un bon élément dans la communauté. Il est parfois un peu rude, genre broussard. Il n'est jamais pressé, arrive toujours en retard. Il est intelligent, mais s'emballer trop vite et se laisse trop influencer par sa sensibilité. Maurits a un sens pastoral aigu et il prêche fort bien. C'est un musicien doué et il accompagne aux orgues le chant grégorien. Il a beaucoup d'emprise sur les jeunes et fait du bon travail auprès des scouts de Heverlee. D'après ses accompagnateurs, il serait un excellent 'propagandiste'...

**M**aurits – officiellement inscrit comme Maurice – est né le 2 août 1938 à Hove dans la province d'Anvers. Son père était instituteur. Maurits était le cadet de six enfants. Après l'école primaire à Hove et la sixième latine au collège Saint-Jean Berchmans à Anvers, Maurits poursuit ses études secondaires au petit séminaire de Hoogstraten. En 1957 il entra chez les Pères Blancs à Boecheut, fit le noviciat à Varsenare et prononça son serment

Et c'est ce qui arriva... Après son ordination Maurits fut dès septembre 1964 nommé propagandiste à Anvers. Maurits avouera qu'il était trop inexpérimenté pour parler des missions où il n'avait jamais mis les pieds et trop peu mature pour prêcher des retraites. En janvier 1966 il fut, malgré sa demande explicite de l'AOF (Afrique Occi-



dentale Française) nommé au Congo, à Aru, dans le diocèse de Mahagi. L'année suivante il est vicaire à Essebi, ensuite à Ariwara. En 1969 il retourne comme curé à Essebi. Ses réactions impulsives finissent par le brouiller avec les enseignants, avec les sœurs congolaises et finalement aussi avec l'évêque qui l'envoie en "congé prolongé". Il en profite pour entreprendre des études de missiologie et d'anthropologie à l'université de Louvain. Maurits se propose alors pour aller travailler parmi les immigrants logbara en Uganda, mais ce projet est jugé peu réaliste. Maurits opte alors pour la Haute Volta.

A cette époque les Pères Blancs y avaient deux régions ; pour Maurits cela devient l'Ouest-Volta. Début septembre 1974 il apprend à Falaje au Mali le bambara, langue la plus répandue, ailleurs appelé dioula. Il rejoint ensuite Bama dans le diocèse de Bobo-Dioulasso ; dans cette paroisse on parle quatre langues. Sa communauté compte trois Pères Blancs et deux abbés. Le père Puiroux, régional, note que Maurits « s'est bien adapté à tous points de vue, qu'il a des facilités pour la langue et qu'il avait pris un rythme de tournée que bien peu pourront tenir à sa suite ». En oc-

tobre 1978, il suit des cours de more, la langue des Mossi qui sont venus s'installer nombreux à Bama, à la recherche de terres moins arides. En 1978, pendant son congé, il suit la session-retraite à Jérusalem. En décembre 1982 le voilà curé de Bama. Sa paroisse compte 58 villages. Il écrit : "Ceux qui sont quelque peu au courant des distances à parcourir ici, de la "tour de Babel" que constituent les langues chez nous, des masses d'analphabètes, peuvent se faire une idée de la lenteur avec laquelle nous avançons. Mais de plus en plus de jeunes s'engagent"

Maurits projette bon nombre de constructions et sait trouver les financements pour les réaliser. Grâce aux Œuvres Pontificales Missionnaires il reçoit un véhicule. Mais la province belge le rappelle pour l'animation missionnaire. En guise de préparation, fin août 1984, il rentre au pays en voiture en traversant le Niger, le Sahara et l'Afrique du Nord.

Début janvier 1985, il s'installe à la "Blauwe Torre" de Varsenare. Nos animateurs interviennent dans les écoles et auprès des cercles missionnaires, donnent des conférences, prêchent des recollections, organisent des camps pour les jeunes



et mettent le Centre à la disposition des écoles et des mouvements de jeunesse. En mai 1985, Maurits devient membre du Centre National Vocationnel. Hubert Huybrechts, provincial, témoigne : “Maurits réussit très bien auprès des jeunes et il se donne corps et âme à ce travail d’animation. Il faut toujours plutôt le freiner pour qu’il ménage un peu sa santé... Il est plein d’enthousiasme et très enthousiasmant pour les jeunes.” Maurits organise aussi des voyages expérimentaux avec des jeunes au Mali et au Burkina. Il participe activement à l’organisation de la RMI (Route Missionnaire Internationale). En 1988 Maurits rejoint notre communauté de Louvain, d’où il continue l’animation dans la région anversoise.

En novembre 1991, il retourne en Afrique. L’évêque de Bobo-Dioulasso l’envoie comme vicaire à Konadougou. Maurits accepte à condition qu’il puisse apprendre le Senoufo. La paroisse se compose à 50 % de musulmans, 40 % d’animistes et seulement 10 % de chrétiens. Maurits est spécialement chargé de la catéchèse. Il construit des locaux où les élèves peuvent venir étudier et trouvent de la lecture. Se réadapter au Burkina n’était guère facile. Il a maille à partir avec toute forme d’autoritarisme.

En 1996, il revient en Belgique pour une année sabbatique (Lumen Vitae). En octobre 1996, il est nommé curé à Kalmthout. Après quelques années il a besoin de changement et repart au Burkina en juillet 2000 pour la paroisse de Dori dans le diocèse de Fada N’Gourmi. Maurits est diabétique et doit subir plusieurs pontages. Il continue pourtant, incapable de refuser un service. Il lui arrive régulièrement de s’endormir au volant.

En septembre 2003 il retourne à Konadougou, au climat plus clément. Après avoir achevé quatre salles polyvalentes, il revient en Belgique en juin 2005 et devient curé à Merksem. Il suit la session des 60+ à Rome. A plusieurs reprises le nouvel évêque de Banfora visite Maurits à Merksem et l’invite à venir fonder une nouvelle paroisse à Subaga. En 2010, Maurits accepte et met en ses supérieurs devant le fait accompli. Il trouve les fonds nécessaires et construit la nouvelle paroisse. En juin 2011, il faut le rapatrier d’urgence, mais il achève son oeuvre, y compris une école secondaire pour filles.

Au mois de juin 2015, Maurits revient définitivement. Il accepte l’aumônerie des Petites Soeurs des Pauvres à t Kiel (Anvers). Les habitants du hôte apprécient cet au-

mônier jovial, gai et profondément croyant. Fin 2018, Maurits fait un infarctus. Il s'avère un malade difficile. En juin 2019, il rejoint Avondrust (Varsenare). Sa démence a progressé. Il s'éteint doucement le 17 octobre. Nous l'avons enterré le 24 octobre 2019.

En 2013 l'hebdomadaire Tertio lui avait demandé où il avait été le plus heureux, en Afrique ou en Flandre. Maurits avait répondu : « Le bonheur se situe dans le cœur. La figure de Jésus est le fil rouge de ma vie et t'attacher à Jésus, tu le peux partout. »

Jef Vleugels





### Henk van Kessel 1926 - 2019



**H**enk (ses parents l'appelaient Hendrik) est né le 7 septembre 1926 à Dintther, le 9<sup>e</sup> de 13 enfants. Sur les 11 garçons, 5 sont devenus prêtres, 2 chanoines blancs (Norbertins), 2 diocésains et Henk M.Afr. Pour devenir missionnaire, il a suivi notre formation à St-Charles près de Boxtel, 's-Heerenberg et Monteviot, en Ecosse, où il a prêté le serment missionnaire le 19 novembre 1951, et a été ordonné prêtre à Galashiels le 31 mai 1952.

Henk était de nature calme, introverti, constant et zélé. De lui, le recteur du petit séminaire écrit le 26 avril 1945 : "Il faut enlever une écorce assez épaisse, puis un noyau 'frais' apparaîtra". Il a dû vaincre une certaine timidité pour montrer ses qualités. Il avait un jugement sûr, était un travailleur minutieux et attentif, et savait écouter. Il était chaleureux, toujours prêt à rendre service.

Le 30 septembre 1952, il part pour la Zambie, dans la paroisse de Chikowa, où il étudie la langue et la culture Nyanja. Ce fut une véritable première évangélisation : toute la paroisse comptait à peine 200 catholiques, la plupart des villages-églises ne dépassant pas 10 personnes. La région était éloignée, avec des communications difficiles. Pendant la saison des pluies, de fin novembre à mai, les routes étaient impraticables pour les motos ou les voitures. Une fois, il a dû laisser sa moto le long de la route et rentrer à pied. En route vers une église ou un village, on devait régulièrement porter sa bicyclette.

En 1955, il déménage à la paroisse de Minga, où il reste 6 ans.



Son supérieur régional écrit en février 1959 : “Le plus remarquable est son imperturbabilité : il parle d’une voix douce, ne conduit pas trop vite et ne prend aucun risque. C’est un confrère sympathique, très régulier, il considère et fait les choses dans l’esprit de l’évangile”. Le supérieur régional suivant, en 1961, confirmera cette appréciation de Henk.

En 1961, il reste 6 mois à la paroisse de Kanyanga, mais à sa propre demande, il est transféré à la paroisse de Chikungu. Après 3 mois, cette activité est interrompue à cause du décès d’un confrère à Minga. En février 1962, on lui demande de remplacer temporairement ce confrère parce qu’il connaissait les gens et la situation à Minga comme il y avait vécu pendant 6 ans. Il pouvait conseiller le curé de la paroisse, ce qu’il fait avec générosité. En 1963, il s’installe à la paroisse de Naviruli. C’est à cette époque que le renouveau liturgique est mis en œuvre. Il y réussit assez bien ; mais selon certains, les célébrations auraient pu être un peu plus animées.

Par la suite, il oeuvre dans plusieurs paroisses ; dans toutes, il se dévoue de tout cœur et avec enthousiasme, s’intéressant aux gens et à la région : 1966 Chadiza, 1967 Katete, 1970 Chikungu, 1974 Msi-

pazi, 1975 Katete encore, et 28 novembre 1978 Lumezi. Il y devient curé et y reste pendant plus de 11 ans. A 52 ans, il doit y apprendre une nouvelle langue et une nouvelle culture, Tombouctou. Grâce à sa manière constante et systématique d’apprendre les langues, et à sa persévérance, il y parvient assez bien. Concernant toutes les paroisses où il a vécu et travaillé, son supérieur régional écrit : “Aucun bureau n’est mieux tenu, aucune donnée familiale et les registres sont mieux tenus à jour”. Cela peut causer des tensions avec les membres de la communauté qui sont moins précis. C’est un adepte de l’ordre établi, alors que d’autres suivent une approche plus renouvelée. Les meilleures intentions des deux côtés n’ont pas pu empêcher que certaines tensions se produisent entre eux. Henk est Cependant, reconnu comme quelqu’un qui a du bon sens et une grande expérience.

Fin 1989, il déménage pour la troisième fois à la paroisse de Minga. Dans une lettre du 18 août 1990 il commente : “Je ne me doutais pas qu’il me faudrait autant de temps pour m’habituer à nouveau à Minga. La raison est bien sûr que je suis resté 11 ans au même endroit (Lumezi) et que j’y ai fait ce que je souhaitais ou pensais être bon. Ici, à Minga, on utilise bien sûr d’autres normes de ‘ce qui est bon’ “. Son



évêque fait son éloge dans une lettre du 30 octobre 1992 : “Je peux dire trois choses sur Henk van Kessel : 1) parmi ses confrères prêtres, il est un modèle pour la mise à jour des registres paroissiaux ; 2) il a réussi à apprendre deux langues dans le diocèse presque parfaitement, comme peu le peuvent ; 3) il est un des rares à avoir accepté sans problème des nominations dans le Nord et le Sud du diocèse”.

En 1996, Henk doit rentrer en congé de maladie aux Pays-Bas.

Le 17 mars 1997, l'évêque le nomme à Chipata comme secrétaire et pour les archives diocésaines. Henk fait cela pendant 8 ans à la satisfaction de tous. Le 30 août 2003 il est nommé en plus officiel pour les affaires de mariage. Le 12 mai 2005, il part en congé de maladie aux Pays-Bas. Après examen et traitement, il peut retourner à Chipata, maintenant pour le travail pastoral. Il aide au secrétariat diocésain et enseigne la langue chewa à un ou plusieurs missionnaires quand il y a des candidats.

En 2015, il reçoit l'Ordre d'Orange-Nassau.

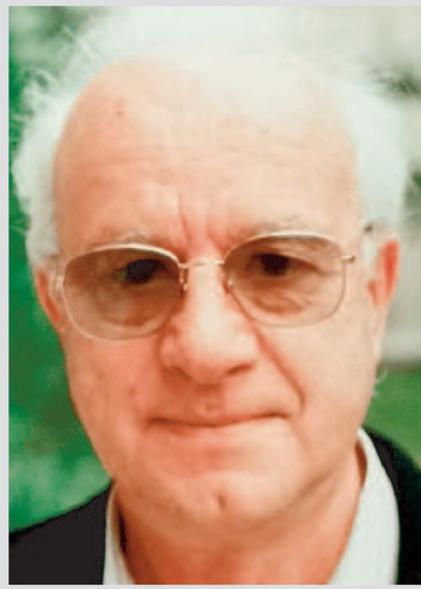
A partir de 2011, il rentre en congé au pays natal tous les 2 ans. En 2019, après 2 mois de congés tranquilles, de visites à la famille et aux amis, et de promenades à vélo dans la campagne en profitant de la nature, il repart, ne se doutant pas que, cette fois-ci, ce serait pour une très courte durée. Le 23 octobre 2019, il retourne aux Pays-Bas en raison d'une grave maladie. Les examens montrent qu'un traitement n'est plus possible. Il meurt paisiblement le 31 décembre 2019 au foyer des soins palliatifs entouré de ses proches. Au moment de sa mort, ses confrères étaient dans une veillée du Nouvel An, où ils prient pour lui, tandis que 3 de ses neveux et nièces étaient affectueusement autour de “l'oncle Hendrik”.

Avec des parents et des amis, nous l'avons enterré dans notre cimetière St Charles à Heythuysen le 6 janvier 2020.

La caractéristique de Jésus que Henk a mise en évidence pendant sa vie était : “Il se lèvera et lui donnera tout ce dont il a besoin”, (Luc 11, 8).

Marien van den Eijnden  
et Jozef de Bekker

## Jean Cordesse 1925 - 2019



Jean est né le 2 décembre 1925, à Paris (IV), deuxième fils de petits commerçants, également nés à Paris, mais d'origine lozériennes du côté de son père, et auvergnate du côté de sa mère. Dans son enfance, ils déménagèrent pour s'installer près de la fontaine St-Michel dans le quartier latin. Il fit ses études secondaires à l'École des Fracs Bourgeois, chez les Frères des Écoles Chrétiennes, et passa son bac Math-lem. C'est dans cette école qu'il pensa très vite devenir prêtre.

Un soir de l'année 1938, alors qu'il était en 4ème, sa famille reçut la visite d'un cousin Père Blanc qui venait de passer 10 ans dans le vicariat du Bangwéolo, en Rhodésie du Nord, l'actuelle Zambie. C'est alors qu'il décida de rejoindre la Société des Pères Blancs. Puis vinrent les années de guerre. Reçu à la rue Friant pour dire son désir de devenir missionnaire Père Blanc, on décide de l'envoyer au noviciat de Tournus pour y apprendre le latin, puis de faire une autre année de latin à Paris. Et ce fut enfin le départ pour les études de philosophie à Kerlois, de septembre 1945 à juillet 1947. Jean écrira longtemps après : « ce furent les deux plus belles années de ma vie ! »

L'année 1947 le retrouve à Maison-Carrée pour son noviciat. Il fait ensuite son scolasticat à s'Heerenberg en Hollande, puis finit sa formation à Monteviot (Écosse), où il fait son serment le 29 mai 1952 ; il y reçoit le diaconat deux jours plus tard, et y est ordonné prêtre le 6 janvier 1953.

Durant ses années de formation, en souligne que Jean est un bon élève, qu'il a une volonté ferme et



qu'il est énergique. Il peut être très cordial, et parfois hyper-sensible. Certains le trouvent un peu têtu, exigeant... Les remarques de ses formateurs sont souvent très divergentes à propos de son caractère. Mais ceux qui ont vécu avec lui en mission sauront dire qu'il était très travailleur, généreux, parfois réservé et secret, parfois jovial et souriant.

Il part en Zambie fin juin 1953, où il va se mettre à l'apprentissage de la langue Bemba, dans le diocèse de Mansa, à Lubwe. La population y est fortement catholique, les pères y étant arrivés en 1905. Jean, plutôt timide, a du mal à se mêler aux habitants et à apprendre la langue. Mais il y réussira petit à petit pour finalement la parler et l'écrire fort bien.

Jean passera la plus grande partie de sa vie missionnaire dans ce diocèse de Mansa, près des lacs, des marécages et des grandes rivières. C'est en 1994, 41 ans plus tard, qu'il partira dans le Nord-Est au diocèse de Mbala.

En 1955, il est nommé vicaire à Chibote, puis supérieur à Nsakaluba de 1957 à 1963. Là, la population catholique est beaucoup moins importante, il y a beaucoup de protestants, de témoins de Jéhovah, d'adventistes du 7ème jour... Jean trouve ce changement difficile, mais il travaille d'arrache pieds. Il

aime enseigner le catéchisme aux catéchumènes, aux enfants de la 1ère communion, aux confirmandi. Jean aime enseigner, il a un cœur de catéchète. Avec son expérience, il écrira plus tard un catéchisme simple et pratique (questions – réponses) en deux volumes. Malheureusement, ce catéchisme ne deviendra pas le catéchisme officiel des diocèses parlant Bemba ; un autre catéchisme officiel fera son apparition à la même époque. Jean en a souffert... En 1963, il est nommé vicaire à Lubwe pour un an, puis vicaire à la cathédrale de Mansa où il passe trois ans.

En septembre 1967, il fait la grande retraite à Villa Cavalletti en Italie. Jean a des problèmes de santé et doit demeurer quelque temps en France, un an à la communauté de Chaumontel, puis 6 mois à la Communauté de Bordeaux.

Il retourne en Zambie au diocèse de Mansa pour être nommé vicaire à Twingi en septembre 1969, puis curé de cette même paroisse du 1<sup>er</sup> janvier 1973 à fin 1979. Cette paroisse immense se situe au cœur des marécages du lac Bangwéolo. Jean s'y plaira énormément. Il aime l'eau, le bateau, et parfois la pêche aux poissons tigres et la chasse aux canards. Sur les 55 années de sa vie en Zambie, Jean aura passé 34 ans au bord du lac Bangwéolo



avec ses marécages, et au bord du lac Mweru. Dans ces régions où beaucoup sont pêcheurs, la population est parfois rude, car la vie y est dure : le paludisme, le manque de nourriture, la famine certaines années, les noyades... Il aimait la population de ces endroits, et partait souvent sur son cher bateau pour visiter les îles et y passer plusieurs jours. Là, il était pleinement heureux : il enseignait, il célébrait l'eucharistie, il confessait, il visitait les malades. Pour qu'il puisse donner le meilleur de lui-même, il était préférable que Jean soit le curé de la paroisse, car il aimait prendre les décisions lui-même.

Le 1er janvier 1979, il est nommé vicaire de la cathédrale à Mansa. En novembre 1982, il part au nord du diocèse, au bord du lac Mweru, pour être curé des paroisses de Kashikishi et de Rosario. En janvier 1985, il repart vers le sud au bord du lac Bangwéolo : vicaire à Samfya, puis curé de cette paroisse. Fin 1986, il retrouve sa chère paroisse de Twingi, dans les marécages.

Fin 1990, il suit la session-retraite de Jérusalem. De retour en Zambie, le voilà reparti dans le nord du diocèse de Mansa, au bord du lac Mweru, curé de la paroisse de Kashikishi.

Un grand tournant dans sa vie va s'effectuer après de longues an-

nées dans le diocèse de Mansa. En effet, en 1994, plutôt déçu de ne pas être invité à y continuer son ministère, il part pour le diocèse de Mbala, dans le Nord-Est de la Zambie, au sud du lac Tanganyika. Mais il s'habitue à son nouvel environnement et reprend inlassablement ses tournées pour enseigner, et faire construire des églises. Car Jean est également un bâtisseur ; combien d'églises et de chapelles n'a-t-il pas fait construire dans sa vie ? Il est généreux avec ses avoirs, spécialement pour les grands projets. Il aimait la vie, une bonne petite bière ou un verre de vin de temps en temps. Mais son style de vie a toujours été très simple ; il savait se contenter de peu.

Jean a aussi passé énormément de temps, dans ses temps libres en semaine, à informatiser les registres paroissiaux de l'archidiocèse de Kasama, et il a commencé ceux du diocèse de Mpika. Toute sa vie, son travail dans les registres paroissiaux furent d'une grande exactitude.

En 1996, Jean suit la session de Jérusalem, puis la session des 70+ à Rome début 1998. Sa maman, à laquelle il était très attaché, décède en avril 1998. Jean s'était beaucoup soucie d'elle alors qu'elle vivait ses dernières années. Jean peut repartir en Zambie en mai 1998, dans le nord du diocèse de Mbala. Fin 1999,



## NOTICES

hospitalisé à Lusaka, il souffre beaucoup de son dos, et on doit le renvoyer en France pour y être soigné.

C'est en 1999 que plusieurs paroisses du nord du diocèse de Mbalala sont rattachées à l'archidiocèse de Kasama. Fin 2001, Jean est vicaire à la paroisse Sainte-Anne de Kasama. Il continue courageusement les tournées, les constructions, les instructions... En juillet 2002 il fête son jubilé d'or. En 2003, il est sauvagement attaqué la nuit, ainsi que trois autres confrères, par des voleurs. Mais cela ne décourage pas Jean qui continue son travail régulier à la paroisse et pour les registres diocésains.

Jean accepte de retourner défi-

nitivement en France en 2008. Après un bref passage à la rue Friant, puis à Bry sur Marne, il part pour le sud, à Billère-Pau. Il retourne au Seigneur le 1er octobre 2019.

Jean a eu toute sa vie une âme d'enfant, une grande simplicité. Ce n'est peut-être pas un hasard s'il est décédé le jour de la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, car sa spiritualité était celle de la petite voie. Malgré une santé pauvre, il a su être un vrai missionnaire d'Afrique, totalement donné au service des Zambiens qu'il aimait profondément et à la Parole de Dieu qu'il savait méditer et expliquer dans ses enseignements.

Jean-Louis Godinot



# Politique de confidentialité pour la protection des données personnelles

*Afin de vous envoyer ce magazine, nous tenons votre nom et votre adresse sur notre liste de diffusion.*

*Nous utilisons ces données uniquement pour vous envoyer notre bulletin et de temps en temps d'autres communications.*

*Nous ne donnons, ne vendons ou ne partageons jamais vos données avec aucune autre organisation.*

*Vous pouvez consulter notre politique de confidentialité complète sur [www.mafrome.org](http://www.mafrome.org)*

*Vous pouvez vous désabonner en tout temps, cesser de recevoir ce bulletin et faire retirer votre nom et votre adresse de notre liste d'envoi dans un délai de 30 jours :*

- En nous écrivant par courrier à l'adresse suivante :

**Il Segretario Amministrativo,**

**Via AURELIA, 269**

**I - 00165 Roma**

**Italia**

-par e-mail à :

**[gmg.sec.adm@mafr.org](mailto:gmg.sec.adm@mafr.org)**

Les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)  
enregistré : N°949100 (Attività Organizzazioni Religiose)

# SOMMAIRE

## ÉDITORIAL

3 **ROME** La feuille blanche, *Freddy Kyombo, Rédacteur en chef.*

## NOTICES

- 6 Angus Shelton
- 11 Olano Zapiain José Antonio
- 17 Monnier André
- 20 Lepers Jean
- 24 Costantini Paolo
- 30 Fisset Jean
- 34 Vankrunkelsven Joris
- 37 Tomás Gómez José
- 41 Fitzgerald Patrick
- 45 Martin Guy
- 48 Gouin Pierre
- 51 Gülle Johannes
- 54 Humblet Pierre
- 57 Doutreuwe Vincent
- 61 de Clebsattel Augustin
- 64 Nonnon François
- 68 Müller Bernfried
- 71 Hengartner Wendelin
- 73 Lenssen Jan
- 78 Lussier Germain
- 81 Richard Jean-Guy
- 84 Lebrou André
- 87 Mauriaucourt Pierre
- 90 Merceron Roger
- 94 Leys Joseph
- 97 Gilardeau Paul
- 100 Van Genechten Maurice
- 104 Van Kessel Henk
- 107 Cordesse Jean

